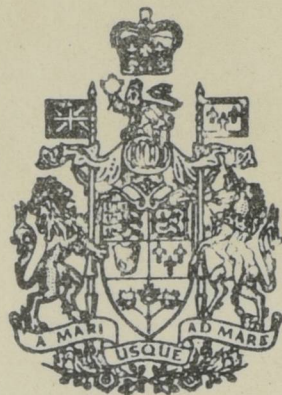


H-114-5
2e ex.
v.10
1928/1929

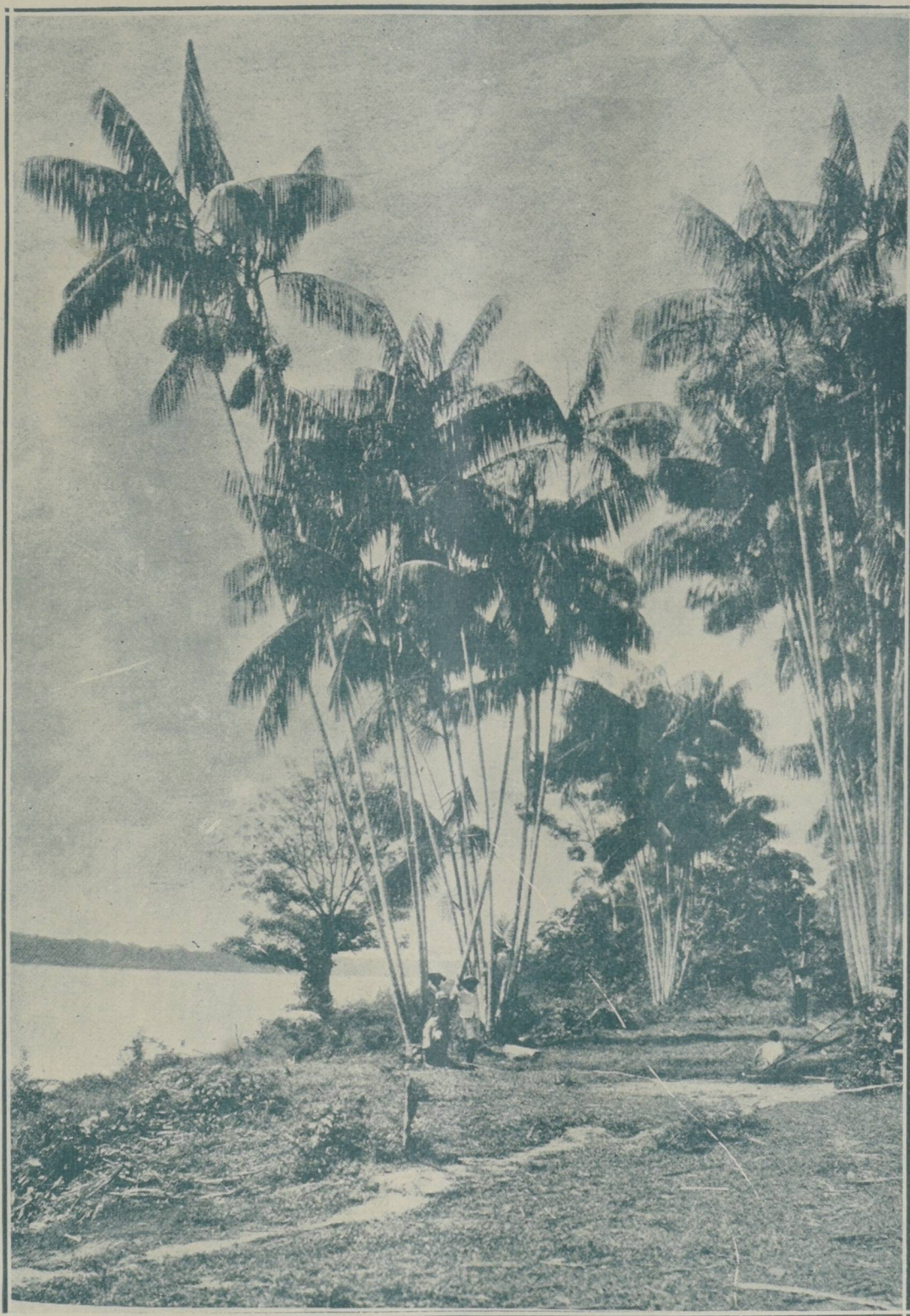


CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

1413

L'APOTRE



PAYSAGE DU BRÉSIL

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

SEPTEMBRE 1928

TEXTE

Pages		
1 — En Acadie	THOMAS POULIN.	
2 — Les Châtaignes	MYRIAM THELEN (<i>L'Ami des Enfants</i>)	
4 — Battue par son mari.	G. DIDIER (<i>Le Noël</i>)	
9 — Pierrot et ses animaux savants.	ANDRÉ DE BRÉVILLE (<i>L'Etoile Noëliste</i>)	
11 — Écrins vivants.		
13 — L'âme religieuse de Mozart.	RENÉ BRANCOUR (<i>La Vie Catholique</i>).	
15 — La foi perdue et retrouvée		
16 — Un Canadien sculpteur au couteau	X. E. (<i>L'Eucharistie</i>).	
16 — Les deux cloches.	DERFLA (<i>Le Messager</i>).	
19 — Des noms de baptême	(<i>B. P. de Valleyfield</i>).	
20 — Une mère (poésie).	Mme DESBORDES-VALMORE.	
21 — Le chasseur de tigres	MAC-DOWGAL.	
30 — Éphémérides canadiennes, juillet.		
34 — La machine humaine et les fins d'été	LE VIEUX DOCTEUR.	
35 — Les maladies de l'enfance : étude de l'appareil respiratoire	DR PIERVAL (<i>La Maison</i>).	
37 — Le devoir d'état	PIERRE LÉPINE.	
39 — Petite curieuse.	JEANNE LEFRANC.	
39 — Boîte aux lettres.	JEANNE LEFRANC.	
40 — L'aurore boréale (poésie).	CHAPMAN.	
41 — Pour s'amuser.		
42 — Anita, (<i>feuilleton</i>)	M. DELLY.	

ILLUSTRATIONS

8 — L'Aqueduc de Ségovie, en Espagne.
12 — Une belle famille canadienne-française du Minnesota : M. et Mme Octave Lacoursière et leurs dix-sept enfants.
15 — Le sanctuaire des Bx Martyrs canadiens, près de Midland, Ont.
18 — Vue du détroit de Brooklyn, vers 1850
30 — La nouvelle maison des RR. PP. Blancs, à Everell, près Québec.
31 — Feu M. le juge Ernest Roy.
31 — Le contre-amiral Hyde, descendant de l' "Australia", à Québec.
32 — S. G. Mgr J.-A. Papineau, évêque de Joliette.
36 — Le monument Champlain sur la pointe Nepean, à Ottawa.
38 — Oh ! le beau brochet !
40 — Le canotage sur la rivière Mauvaise, en Ontario.
47 — Vue du Canal Rideau, près d'Ottawa.

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME X

QUÉBEC, SEPTEMBRE 1928

N° 1

En Acadie

LE peuple acadien est probablement celui qui, après avoir le plus souffert, aura la plus belle revanche. Les Arméniens sont peut-être les seuls qui puissent comparer leurs malheurs aux siens. Ce ne sont pas les Alsaciens-Lorrains qui le peuvent. S'ils ont eu des guerres, jamais ils n'ont été en face d'une volonté aussi déterminée de les faire disparaître.

Les Belges pendant la guerre ont bien été déportés, mais ce ne fut que temporaire, et la Belgique n'a pas été vidée comme le fut l'Acadie.

Aussi, s'étonne-t-on, après tant de malheurs, de voir ce peuple acadien bien vivant et s'être conquis une bonne place au soleil.

Récemment, les journaux nous ont appris qu'il venait de remporter une grande victoire. Cette victoire se préparait, nous avons pu nous en rendre compte, l'an dernier au cours d'un voyage en ces pays de l'Acadie. On sentait que la sympathie leur était acquise en effet au Nouveau-Brunswick.

Ceux qui nous recevaient, à notre entrée dans cette province, pouvaient en effet nous dire : nous avons construit une belle école où nos petits enfants peuvent apprendre le français.

* * *

L'autre semaine, l'*Evangeline*, le vaillant journal acadien de Moncton, nous apprenait ce qui suit :

“ Dorénavant il y aura dans la province des écoles officiellement reconnues comme bilingues, et il suffira, pour qu'elles soient reconnues com-

me telles, d'une décision de la Commission scolaire locale. Les instituteurs et institutrices qui se destineront à l'enseignement dans ces écoles devront se munir de brevets spéciaux, dits brevets bilingues, qu'elles pourront se procurer en subissant avec succès des examens sur certaines matières françaises, à l'entrée de l'École Normale et aux examens préliminaires pour avancement de classe.

“ Cette décision du gouvernement fait disparaître un des principaux obstacles à l'enseignement du français aux petits Acadiens du Nouveau-Brunswick.”

Inutile de dire que c'est là une victoire qui nous paraît considérable. Et voici que si les Acadiens veulent apprendre le français à leurs enfants, ils n'auront plus qu'à le dire et la machine officielle se mettra en mouvement pour satisfaire à leurs désirs.

Nous sommes loin de 1872.

C'est bien aussi l'opinion du journal de Moncton qui affirme :

“ C'est, en somme, l'effort le plus intelligent — nous pourrions dire probablement le premier effort intelligent,— que l'on ait fait à Frédéric-ton pour donner à ce problème de l'enseignement du français dans les écoles publiques fréquentées par de petits Acadiens, une solution véritable.”

* * *

L'exemple d'Ontario n'a pas dû nuire à la prise de cette décision du gouvernement de Frédéric-ton ; mais il faut croire que ce qui a le plus contribué à cette amélioration si considérable de la situation du français au Nouveau-Brunswick, c'est l'effort intelligent de la société nationale l'Assomption, effort rendu en grande

partie possible et fécond par la présence à Moncton de *l'Évangeline*.

Le gouvernement a, en effet, tout simplement, accepté quelques-unes des suggestions de cette société méritante, tout comme le gouvernement ontarien a accepté ce qu'avait bâti l'Association d'Éducation canadienne-française de l'Ontario.

Pour peu que la situation s'améliore au Manitoba, la loi pourrait bien, là aussi, reconnaître le régime édifié en marge de la loi par nos compatriotes au prix des plus grands sacrifices.

Et pourquoi pas aussi dans les provinces de l'Ouest ?

Le mouvement de réaction vers plus de justice inauguré en Ontario après une lutte bien pénible va porter des fruits, si nous savons en profiter, c'est-à-dire : faire confiance aux associations patriotiques et éducationnelles que nous avons édifiées, répondre généreusement aux sacrifices qu'elles nous demandent, et nous mettre au travail avec elles pour imposer par le fait accompli cet enseignement du français que nous voulons si bien.

Et c'est ici que nous revient à la mémoire cette parole de Sa Grandeur Mgr Béliveau, parole que nous ne devons jamais oublier : Nous aurons au Canada le français que nous voudrions bien y mettre.

N'est-ce pas ce qui s'est produit en Ontario ? Et ce qu'on a fait au Nouveau-Brunswick est bien la consécration éloquente de l'opinion du grand évêque de l'Ouest.

Il y a encore à améliorer, nous apprend *l'Évangeline*. On sait là-bas comment s'y prendre pour obtenir ce qu'on cherche : une situation raisonnable. Il faudra rester au travail, unir plus encore les volontés dans l'association nationale et faire ensuite les suggestions qui conviennent.

Nous n'avons aucun doute que tout cela sera fait. Nos frères acadiens ont donc droit à des félicitations et à des encouragements.

Thomas POULIN.

Toto, le soir de Noël, a déjà cassé ses joujoux. Avant de se mettre au lit, il entasse gravement ces débris dans ses souliers :

“ Je vais les remettre dans la cheminée pour que le petit Jésus vienne me les raccommo-”

Les Châtaignes



APPUYÉE au plus vieux châtaignier d'une vieille futaie, une femme était assise : autour d'elle, les feuilles tombaient, et ce trop bel automne était le cadre qui convenait à son visage crispé, autour duquel frisaient des cheveux grisonnants.

L'imprudent qui eût demandé à Mathilde Chastaignes la cause de sa tristesse n'aurait point reçu de réponse, car la dame cachait jalousement les secrets d'une âme où la joie n'entraît guère, et où la souffrance fermentait, comme l'acide dans une cornue. Aucun ennemi ne lui eût fait le mal qu'elle s'infligeait, et beaucoup se seraient contentés de la part de bonheur dont elle n'avait su profiter.

* * *

Le bonheur ! Mme Chastaignes regrettait sans trêve celui qu'elle avait goûté pendant ses courtes années de ménage : l'époux dont elle était adorée avait su deviner, sous l'humeur volontiers agressive de la jeune femme, la bonté d'une âme accueillante aux seuls privilégiés ; il l'appelait en riant : “ Ma châtaigne ”, et, pour affirmer que ce surnom lui convenait, Mathilde s'était fait un jeu de broder sur son linge, sur ses rideaux, sur ses chemins de table, l'écorce cuirassée d'épines qui se défend contre l'importun et ne livre pas facilement les beaux fruits dont elle a la garde.

Quand un brusque accident de chasse l'eut rendue veuve, la jeune femme voua à son fils unique cette tendresse maternelle qui devient une sorte de culte, exclusif pour celle qui l'exerce, tyrannique parfois pour celui qui en est l'objet. Étienne était son bien, sa chose, elle voulut modeler son âme et lui sut gré d'être fier, ombrageux, et disposé comme elle à exagérer ses défauts et à dissimuler ses qualités. Muni de son diplôme d'ingénieur agronome, il avait appliqué à la culture du domaine familial des méthodes nouvelles. Douée d'une vive intelligence, la maman devint son associée, et elle fut autorisée à se dire : Qu'a-t-il besoin d'un autre amour ? Le mien peut lui suffire : je lui ai donné ma jeunesse, il me doit la sienne !

La guerre survint, et, pendant quatre mortelles années, la mère d'Étienne vécut les heures d'angoisses que toutes les mères ont connues, mais il lui semblait qu'aucune peine ne pouvait être comparée à la sienne, et, cependant, elle fut parmi les privilégiées : bien qu'il eût été sans cesse exposé au péril, son fils allait lui revenir !

Mais une blessure inattendue l'avait atteint : il aimait ! Et chez cet homme de trente ans, resté sage, l'amour fut ce qu'il devait être, exclusif, et prêt à briser tous les obstacles.

Sa fiancée n'appartenait pas à leur monde. Qu'importe ! n'était-elle pas irréprochable ?

Fonçant droit sur l'obstacle, Étienne ne consulta même pas sa mère. Un court billet apporta cette nouvelle à la Châtaigneraie : " J'aime la fille de mon hôte, nous nous marions dans quinze jours."

La veuve eut une révolte terrible ! Ainsi, l'enfant si chèrement gardé s'évadait de ses bras, la trahissant pour une inconnue ! Des lettres furent échangées, plus cruelles que des mots, car ceux-ci s'envolent et celles-là demeurent. Mme Chastaignes mandait à son fils : " Si tu te maries contre mon gré, la maison de ton père te restera ouverte, mais tu y rentreras seul ! Choisis !"

Étienne choisit, mais la mère ne triompha pas.

Celle-ci se dit alors : " L'intérêt me le ramènera !" Elle eût préféré le voir malheureux pour avoir l'occasion de le secourir, car sa nature était toujours prête aux grands sacrifices, mais ne pouvait se résigner à l'échange méritoire des menues immolations. Le jeune ménage connut des jours de gêne ; Mme Chastaignes ne le sut pas ; l'année suivante, elle apprit qu'un petit-fils lui était né. " Amène-le-moi ", demanda-t-elle. " Un enfant de cet âge ne quitte pas sa mère ", lui fut-il répondu. Dix-huit mois après, une fillette vint au monde : même proposition, suivie du même refus.

L'obstinée, qui eût si follement aimé ses petits-enfants, ne désarma pas. Cette victoire, remportée par son orgueil sur sa tendresse lui coûta plus qu'une défaite, et les deux combattants, avec un égal entêtement, ne voulurent ni l'un ni l'autre déposer les armes. Mais une telle lutte ne se poursuit pas sans souffrance, et en cette soirée d'automne, d'une douceur presque anormale, Mathilde Chastaignes subissait la triple mélancolie du jour qui meurt, de l'été finissant, de la vie qui, peu à peu, s'en va. Un bruit la fit tressaillir ; on marchait sous la futaie : pas lourds d'une pauvre en sabots, pas menus de deux petiots qui, accrochés à la jupe de la travailleuse, devaient gêner ses mouvements, ramassant les châtaignes dont, à coup de sabots, elle écrasait les écorces, afin d'en faire sortir les beaux fruits luisants qu'elle recueillait ensuite dans un grand sac de toile.

Apercevant la propriétaire du lieu, la villa geoise l'interpella sans nulle crainte, car elle la connaissait de longue date, ayant été souvent secourue par elle.

" C'est bien gentil à vous, madame Chastaignes, de laisser au pauvre monde une part de votre récolte ; c'est précieux, cette année où tout sera si cher ! Dame, ces gosses-là ont déjà les dents longues !

— Ce sont les enfants de votre fille, Maria ?

— Non point, madame, c'est ceux à mon garçon ; il était juste de l'âge du vôtre, à preuve

qu'ils ont fait leur Communion ensemble.

— On vous laisse donc les élever ?

— Ma chère dame, si j'avais le moyen de les nourrir, on me les disputerait moins : leur mère est une fille d'usine, qui nous en fait voir de toutes les couleurs à son homme et à moi. Quand il n'y a plus de pain chez eux, c'est pas leur faute, à ces innocents, et je leur fais belle mine tout de même : il faut pardonner quand on est mère !"

* * *

Un froncement de sourcils de la châtelaine fit comprendre à la paysanne qu'elle avait trop parlé ; en guise de diversion, elle prit une longue gaule et la brandit, afin d'atteindre quelques fruits restés au bout des branches, puis, en piétinant ceux-ci avec vigueur, elle ajouta, dans un éclat de rire :

" Les châtaignes, c'est comme les femmes, il faut les battre pour s'en faire obéir !"

Ayant chargé le gros sac sur son dos, elle s'éloigna, courbant l'échine, et les deux garçonnets, sautillant sur ses pas, enfoncèrent leurs mollets nus dans la jonchée de feuilles mortes, qui bruissait avec un murmure de soies froissées.

* * *

Quand le groupe se fut éloigné, les rides se creusèrent plus profondes au front de la songeuse. En vérité, cette pauvre était plus heureuse qu'elle : ce soir, elle régalerait les mioches de châtaignes et de cidre doux. Elle les coucherait ensuite, l'un à la tête, l'autre aux pieds, dans le berceau de bois où avait dormi leur père, celui qui était de l'âge d'Étienne !

A la Châtaigneraie, un beau berceau d'acajou restait inutilisé dans une mansarde, et il n'avait point servi à ceux de la génération actuelle !

Que disait donc la lettre reçue ce matin ? Mathilde Chastaignes devait en savoir le contenu par cœur, cependant elle la relut à mi-voix, tandis que les feuilles tournoyaient, dans une valse lente que le vent accompagnait de son archet :

" Ma femme, qui attend un troisième enfant, a été très fatiguée par la chaleur ; je cherche en vain, afin de l'y faire se reposer pendant quelques semaines, un gîte moins étroit que le nôtre !"

Au loin la façade de la maison luisait entre les arbres de l'avenue, une maison massive, trapue, et faite comme pour abriter une nombreuse lignée. Un rais de soleil dorait les fenêtres de la chambre du milieu, la belle chambre meublée jadis avec amour pour le fils absent, la chambre qu'il n'occupait plus, et où il y aurait place pour plusieurs petits lits !

Ainsi donc elle allait être grand'mère une troisième fois ! Se murerait-elle toujours, l'obstinée, dans une rancune qui la privait de connaî-

tre des êtres de sa chair, et qu'elle eût éperdu-
ment aimés ! . . . La phrase prononcée tout
à l'heure par son humble contemporaine s'était
incrustée dans sa mémoire : " Faut pardonner
quand on est mère ! "

Au loin, le jour se mourait sur le logis de fa-
mille, celui-ci semblait dire : " Reviens, car il
se fait tard, mais ne rentre pas seule, puisque
des rires d'enfants pourraient t'accueillir ! "

Le vent devenait froid, et, enlevée par lui,
une châtaigne, la dernière, effleura de sa rude
écorce le front de la mère d'Étienne, et vint
s'abattre sur ses genoux. Elle la froissa entre
ses mains nerveuses, et, de l'enveloppe acérée,
sortit un fruit lisse et doux.

Pauvre châtaigne, dit-elle avec un amer
sourire, nous nous ressemblons, tu es, comme
moi, meilleure que tu n'en as l'air. En te pre-
nant jadis comme armes parlantes, je ne me
doutais pas du mal qu'on peut se faire en se
blessant avec ses propres pointes ! "

* * *

En revenant vers sa maison, Mathilde Chas-
taignes crut que des voix de toutes sortes lui
parlaient : voix des choses, adoucies par le
soir ; voix de ceux de sa race, qui avaient foulé
la même terre ; voix plus précise encore de sa
conscience, et toutes lui disaient : Pardonne !
le pardon, c'est le devoir des mères !

Elle rentra en hâte, et, très vite, sans plus
réfléchir, s'assit au grand bureau où, près de
son fils, elle avait, si souvent, travaillé : elle y
écrivit ces lignes :

" Venez, on vous attend tous à la Châtai-
gneraie. "

Myriam THELEN.

(*L'Ami des enfants*).

AVIS IMPORTANT POUR LES ÉTATS-UNIS

Nous avertissons tous nos lecteurs des
Etats-Unis, qu'aucune personne (agence
de collection ou collecteur particulier)
n'est autorisée à percevoir des argents pour
la revue " L'APÔTRE ", soit pour abon-
nements nouveaux, soit pour renouvelle-
ments d'abonnements. Nous prions donc
tous nos abonnés de traiter directement
avec notre revue : L'APÔTRE, 105, rue
Ste-Anne, Québec.

Battue par son mari

Comédie en un acte, par G. DIDIER.

Une salle à manger.— Portes : au fond, à droite,
à gauche.

PERSONNAGES

HENRIETTE LANNOY

YVONNE, son amie.

Mme FOREAU, mère d'Henriette.

Mme LANNOY, belle-mère d'Henriette.

MÉLANIE, femme de chambre.

SIDONIE, cuisinière.

Mme DURAND, concierge.

SCÈNE I

HENRIETTE, YVONNE, puis MÉLANIE

YVONNE.— Tu ne viens pas avec moi chez
ma modiste ? Tu me dirais ton goût.

HENRIETTE.— Je n'ose sortir. Ma belle-
mère, qui revient de voyage, m'a prévenue
qu'elle viendrait me voir aujourd'hui. Je vou-
drais être là pour la recevoir.

YVONNE.— Mais, ma chère Henriette, je te
promets de ne pas te retenir longtemps. Du
reste, je reviendrai avec toi. C'est une affaire
de vingt minutes au plus.

HENRIETTE.— Yvonne, je te connais. Si tu
ne mets que vingt minutes pour choisir ton cha-
peau, ce sera bien miracle.

YVONNE.— Je suis toujours longtemps à me
décider. C'est vrai. Mais avec toi, qui as beau-
coup de goût, ce sera vite fait. Allons, laisse-toi
faire, et viens.

HENRIETTE.— Eh bien ! soit. (*Elle sonne,
Mélanie paraît à gauche.*) Mélanie, voudriez-
vous me donner mon chapeau et mon manteau ?
Je sors un instant.

MÉLANIE.— Bien, Madame. (*Elle sort.*)

YVONNE.— Qu'est-ce que tu fais tous les
soirs ? Est-ce que ton mari va au cercle ?

HENRIETTE.— Non, il est très sage. Il me
tient compagnie. Et comme il est fou du jeu
d'échecs, je lui sers de partenaire. Tous les soirs
nous faisons une ou deux parties.

YVONNE.— Le gagnes-tu, au moins ? (*Méla-
nie entre avec le chapeau et le manteau, et n'en-
tend que la fin de la conversation.*)

HENRIETTE.— Hélas ! ma pauvre Yvonne,
mon mari me bat impitoyablement tous les soirs
Il est intraitable.

YVONNE.— Et tu te laisses faire ?

HENRIETTE.— Bien forcée. Il est plus fort
que moi. (*Elles sortent au fond.*)

SCÈNE II

MÉLANIE, seule.

— Ah ! bien, par exemple, qu'est-ce que je viens d'entendre sans l'avoir cherché ? Madame vient de dire tout haut à son amie qu'elle était battue tous les soirs impitoyablement par Monsieur, qui est intraitable, et qui est plus fort qu'elle. En voilà une révélation ! Je ne m'attendais pas à une pareille confidence. C'est pas des choses à dire, et pour qu'elle crie ça tout haut, moi, sa femme de chambre, étant présente, faut que ça soit rudement vrai ! Faut que je dise ça à la cuisinière. (*Elle va à la porte, à droite, et appelle.*) Sidonie, Sidonie, viens donc. (*Sidonie entre, ayant en mains un torchon et une assiette qu'elle essuie.*)

SCÈNE III

MÉLANIE, SIDONIE

MÉLANIE.— Tu ne devinerais jamais ce que je viens d'entendre dire à la patronne.

SIDONIE.— Quoi donc, c'est-y qu'elle nous a promis de l'augmentation ?

MÉLANIE.— T'en es loin.

SIDONIE.— Elle va peut-être nous payer le théâtre.

MÉLANIE.— Non.

SIDONIE.— Nous donner des vacances ?

MÉLANIE.— Mais non, il ne s'agit pas de nous.

SIDONIE.— Ah ! ben, alors, s'il ne s'agit pas de nous, c'est pas intéressant, j'aime mieux pas le savoir, je m'en vas dans ma cuisine. (*Elle fait mine de s'en aller.*)

MÉLANIE, qui la rattrape.— Écoute tout de même tu vas en être renversée. (*Sidonie écoute avec intérêt.*) Monsieur et Madame semblent bien d'accord, pas vrai ? Eh bien ! pourtant, je viens d'entendre à l'instant, de mes oreilles, Madame qui disait à son amie que Monsieur la battait tous les soirs impitoyablement, qu'il était intraitable et qu'elle était bien obligée de se laisser faire, parce qu'il est bien plus fort qu'elle.

SIDONIE.— Ça, c'est trop fort, tu veux m'en conter. T'as pris ça sous ton bonnet, c'est de la blague.

MÉLANIE.— Non, c'est pas de la blague, je l'aurais jamais cru moi-même, si je l'avais pas entendue le dire elle-même de sa propre bouche, et je te rapporte ses propres paroles.

SIDONIE.— C'est quand même fort ! Comment expliquer ça ?

MÉLANIE.— On voit de si drôles de choses aujourd'hui.

SIDONIE.— Oui, c'est pas rare qu'un homme qui a bu batte sa femme, mais Monsieur y boit pas.

MÉLANIE.— Est-ce qu'on sait ? Les gens du grand monde ça sait si bien cacher son jeu !

SIDONIE.— Ou bien quand une femme a mauvais caractère, elle tient tête à son mari, rellement qu'elle finit par le faire fâcher et que...

MÉLANIE.— Oui, il finit par la battre pour lui apprendre à vivre.

SIDONIE.— Mais c'est pas le cas de Madame, qu'est la douceur même. Elle a pas un grain de méchanceté, c'te petite dame ; avec nous, elle est toujours bien gentille.

MÉLANIE.— J'te dis pas, mais les gens du grand monde, ça sait si bien cacher son jeu ! Elle a peut-être pas si bon caractère que ça. Moi je crois que si elle est battue comme elle l'avoue, faut qu'elle le mérite, parce que Monsieur n'est pas un homme à battre une femme qui ne le mériterait pas.

SIDONIE.— T'as peut-être raison, mais c'est fort quand même. (*On sonne.*) Je me sauve dans ma cuisine, arrange-toi avec les visites (*Sidonie sort à droite ; Mélanie va ouvrir au fond, entre Mme Foreau.*)

SCÈNE IV

MÉLANIE, Mme FOREAU

MÉLANIE.— Bonjour, Madame.

Mme FOREAU.— Bonjour, Mélanie, ma fille n'est pas là ?

MÉLANIE.— Non, Madame est sortie avec une amie qui est venue la chercher ; mais je ne sais pas quand elle va rentrer.

Mme FOREAU.— C'est bizarre. Je lui avais envoyé un mot pour qu'elle m'attende. Elle perd la tête !

MÉLANIE.— C'est bien possible, Madame Foreau.

Mme FOREAU.— Comment ? C'est bien possible ?

MÉLANIE.— Mais oui. Elle paraissait contrariée en sortant.

Mme FOREAU.— Contrariée ? Ma fille a des contrariétés ? Qu'est-ce que vous me dites, Mélanie ? Vous vous êtes donc aperçue de quelque chose ?

MÉLANIE.— Oh ! oui, Madame. On a beau être qu'une domestique, on voit bien ce qui se passe, et on entend, surtout.

Mme FOREAU.— Expliquez-vous. Qu'avez-vous entendu ? Qu'avez-vous vu !

MÉLANIE.— C'est-à-dire que... Rien, oh ! rien.

Mme FOREAU.— Pardon, vous m'avez dit que vous aviez entendu et vu. Je veux savoir quoi.

MÉLANIE.— Si Madame me promet de ne rien dire... C'est que je ne sais pas comment dire ça à Madame.

Mme FOREAU.— Dites franchement ce que vous savez, et comme vous le savez. Je m'arrangerai du reste.

MÉLANIE.— Eh bien ! voilà ; tout à l'heure, quand Madame est partie, je l'ai entendue dire à son amie, pendant que je lui donnais son chapeau. . . (*On sonne.*)

MME FOREAU.— Venez par là, vous allez me raconter ça. Dites à Sidonie d'aller ouvrir.

MÉLANIE, *ouvrant la porte de la cuisine à droite.*— Sidonie, va ouvrir. Je suis occupée avec Mme Foreau. (*Mélanie et Mme Foreau sortent à gauche. Sidonie entre et va ouvrir la porte du fond.*)

SCÈNE V

SIDONIE, MME LANNOY

SIDONIE.— Bonjour, Madame.

MME LANNOY.— Tiens, Sidonie, c'est vous qui venez ouvrir ; Mélanie est donc sortie ?

SIDONIE.— Elle est au grenier à étendre le linge.

MME LANNOY.— Ah ! et ma belle-fille est-elle au grenier aussi ?

SIDONIE.— Non, Madame, elle est sortie.

MME LANNOY, *désappointée.*— Elle aurait dû m'attendre. Je l'avais prévenue. J'arrive de voyage. Ma première visite est pour elle, et elle est absente. Ah ! les jeunes femmes d'aujourd'hui, quelle insouciance !

SIDONIE.— Ah ! oui, Madame a raison. Aussi faut pas s'étonner si on voit tous les jours des mauvais ménages.

MME LANNOY.— Que voulez-vous dire, Sidonie ? Le ménage de mon fils et de ma belle-fille serait-il mauvais ? Vous êtes-vous aperçue de quelque chose ?

SIDONIE.— Ah ! Madame, on a beau être qu'une domestique, on voit bien clair et on entend, surtout.

MME LANNOY.— Vous avez vu, entendu, quoi donc ?

SIDONIE.— Oh ! rien, ou pas grand'chose.

MME LANNOY.— Rien ou pas grand'chose. Je veux savoir quoi.

SIDONIE.— Si Madame promet de ne rien dire. . .

MME LANNOY.— Dites toujours, nous verrons après.

SIDONIE.— Eh bien ! voilà. Tout à l'heure, quand Madame est partie avec son amie Mme Yvonne elle a dit carrément ceci. . . Ah ! bon sang, v'là mon lait qui se sauve. (*Sidonie court à sa cuisine, à droite ; Mme Lannoy la suit.*)

SCÈNE VI

MME FOREAU, MÉLANIE *avec un paquet de serviettes.*

MME FOREAU.— C'est épouvantable ce que vous dites là, Mélanie. En êtes-vous bien sûre ?

MÉLANIE.— Écoutez, Madame, j'ai rien à vous cacher. Mais pour moi, je crois que Mon-

sieur est un homme qui boit. Alors, Madame lui aura fait des observations, et pis, y se sont disputés, et pis y se sont battus. Ça ne peut être que comme ça.

MME FOREAU.— Mais jamais ma fille ne m'a rien dit de tout cela. Pourtant, on ne cache rien à sa mère.

MÉLANIE.— Oh ! Madame, elle a peur de vous faire de la peine, elle est si bonne et si malheureuse ! (*Mélanie ayant posé ses serviettes dans le bas du buffet, sort, suivie de Mme Foreau.*)

SCÈNE VII

SIDONIE, MME LANNOY (*Sidonie a une casserole qu'elle essuie.*)

MME LANNOY.— Mais ce n'est pas possible, je connais mon fils. C'est la douceur même, jamais il ne se permettrait. . .

SIDONIE.— Madame a raison, c'est la douceur même. Aussi, pour qu'un homme comme Monsieur, qu'est la douceur en personne, se laisse aller à battre une femme, eh bien ! il faut qu'elle lui ait changé le caractère en le poussant à bout. (*Sidonie, qui a fini d'essuyer sa casserole, retourne à sa cuisine sans que Mme Lannoy s'en aperçoive, pendant que Mme Foreau apparaît à gauche en entrant à reculons, terminant sa conversation avec Mélanie.*)

SCÈNE VIII

MME LANNOY et MME FOREAU *parlant en même temps, la première croyant s'adresser à Sidonie, la seconde à Mélanie.*

ENSEMBLE.— Je veux avoir aujourd'hui même une explication. . .

MME LANNOY.— Avec ma belle-fille.

MME FOREAU.— Avec mon gendre. (*Elles se retournent l'une vers l'autre et sont bien surprises de se trouver en face.*)

ENSEMBLE.— Vous ici ? (*A part.*) C'est le moment de s'expliquer.

MME FOREAU.— Oui, Madame, je viens chercher ma fille. Je ne veux pas qu'elle reste une heure de plus avec un homme qui la rend malheureuse. Je ne l'ai pas élevée jusqu'à vingt ans pour qu'elle soit battue par un mari.

MME LANNOY.— Vous pouvez vous vanter de l'avoir bien élevée. Une fille d'un caractère insupportable, qui va calomnier son mari auprès des domestiques, si c'est pas une honte !

MME FOREAU.— Ma fille ? Si douce, si patiente, toujours à son devoir, si c'est pas un malheur ! Ah ! si j'avais su, quand vous êtes venue la demander. . . Ce n'est pas l'affection qui a poussé votre fils, mais l'amour de l'argent, il l'a prise pour sa dot, le misérable !

MME LANNOY.— Mon fils n'est pas un misérable, Madame, c'est un honnête homme, qui se

donne assez de mal pour gagner sa vie et pour voir aux folles dépenses de votre fille. Je vous prie de mesurer vos paroles, car elles pourraient vous coûter cher. (*On entend des pas.*)

MME FOREAU.— C'est elle, la pauvre enfant ! (*Et l'autre dit en même temps.*) C'est elle, la misérable !

(*Mme Foreau s'avance vers la porte, les bras tendus. Mme Lannoy s'avance menaçante. Toutes deux saisissent la concierge, Mme Durand.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, MME DURAND

MME DURAND.— C'est-y que vous voulez m'embrasser, Madame Foreau ? on n'est pas encore au jour de l'an.

MME FOREAU et MME LANNOY.— Ah ! ce n'est que vous. Je croyais que c'était ma fille. (*Ma belle-fille.*)

MME DURAND.— Elle n'est donc pas là ? Je ne l'ai pas vue sortir. J'apportais le courrier. (*Elle dépose le courrier, journaux, revues, lettres.*)

MME LANNOY.— Dites donc, Madame Durand, vous êtes contente de vos locataires ?

MME DURAND.— Quand ils sont bons, ça va de soi.

MME LANNOY.— Et quand sont-ils bons, d'après vous ?

MME DURAND.— Quand ils ne font pas de potin. Moi, je ne veux pas de scandale dans ma maison. C'est une maison propre. Aussi, les ceusses qui se chamaillent, j'en ai pas pour longtemps à les faire déguerpir. Les huissiers sont pas faits pour les chiens, et y a pas d'attendrissement avec moi. Mais je vous laisse. Y a personne à la loge. Bonjour, Mesdames. (*Elle sort.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, moins MME DURAND

MME FOREAU.— Vous avez entendu, Madame. Votre fils, par son scandale, est capable de mettre ma fille sur le pavé.

MME LANNOY.— Ce sera bien sa faute.

MME FOREAU.— Mais elle n'attendra pas l'exploit de l'huissier. Et dès ce soir elle reprendra sa chambre de jeune fille à la maison.

MME LANNOY.— Ce sera un rude débarras pour mon fils de n'avoir plus en face de lui une femme d'un caractère aussi insupportable.

MME FOREAU.— Vous osez dire insupportable ? Insupportable, le caractère de ma fille ? Répétez-le, s'il vous plaît.

SCÈNE XI

LES MÊMES, YVONNE et HENRIETTE

HENRIETTE, *entrant vivement.*— Ah ! quelle chance, vous voilà toutes deux. Bonjour, maman.

MME FOREAU.— Ma chère enfant ! (*Elles s'embrassent. Henriette va pour embrasser aussi sa belle-mère, qui lui tourne le dos.*)

MME LANNOY.— Oh ! si je ne me retenais pas...

MME FOREAU, *l'attirant à elle.*— Viens, ma fille. Ne reste pas ici puisque tu y es malheureuse.

HENRIETTE.— Malheureuse ? Que veux-tu dire, maman ?

MME FOREAU.— Oui, ma fille, je sais tout. Aussi, prends vite toutes tes affaires, et viens avec moi à la maison. Je ne veux pas que tu sois malheureuse ici.

HENRIETTE.— Mais je ne suis pas malheureuse, maman ; où as-tu été pendre que je suis malheureuse ?

MME LANNOY.— Quelle comédie !

HENRIETTE.— Mais comment veux-tu que je sois malheureuse avec un mari qui fait tout pour me faire plaisir ?

MME FOREAU.— Sans parler des coups qu'il te donne tous les soirs pour te faire le caractère ?

HENRIETTE.— Mais quel est ce mystère, auquel je ne comprends rien ? Mais c'est une infâme calomnie.

MME LANNOY.— Cette calomnie, c'est vous qui l'avez faite.

HENRIETTE.— Mais à qui ? Jamais je ne me suis plainte à personne. Et, du reste, c'est sans mérite, car je n'en ai pas le sujet, grâce à Dieu.

MME LANNOY.— Vous n'avez rien dit à Sidonie ?

HENRIETTE.— Comment ? C'est Sidonie qui colporte cette infamie ? (*Elle ouvre la porte de droite et appelle Sidonie. Sidonie entre avec une pincette qu'elle nettoie avec du papier de verre.*)

SCÈNE XII

LES MÊMES, SIDONIE

MME LANNOY.— Ne m'avez-vous pas dit, Sidonie, que ma belle-fille avait un si mauvais caractère que mon fils, poussé à bout, était obligé de la traiter durement ?

SIDONIE.— C'est pas moi, Madame, c'est Mélanie qui m'a dit cela tantôt.

HENRIETTE.— C'est trop fort ! J'en aurai le cœur net. (*Ouvrant la porte de gauche, elle appelle.*) Mélanie, venez vite. (*Mélanie entre avec des serviettes pliées dans la main.*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MÉLANIE

MME FOREAU.— Ne m'avez-vous pas dit, Mélanie, que mon gendre battait ma fille tous les soirs ?

MÉLANIE.— C'est pas moi, Madame, je n'ai fait que répéter ce que Mme Henriette disait à Mme Yvonne en sortant.

HENRIETTE.— Comment, Yvonne, je t'ai dit que mon mari me battait ?

YVONNE, *éclatant de rire*.— Ah ! c'est trop fort, par exemple, il y a de quoi en faire une comédie ! Mais oui, je me rappelle, tu m'as dit qu'au jeu d'échecs, ton mari te battait impitoyablement, car il est plus fort que toi ; Mélanie a compris qu'il te frappait.

HENRIETTE.— Et voilà l'explication de ce scandale ; vous en faites de belles, Mélanie, en répétant de travers ce que vous avez mal compris.

MÉLANIE.— Pardonnez-moi, Madame, j'ai eu tort, je ne recommencerai plus.

HENRIETTE.— Comprenez l'étendue de votre faute. Par votre mauvaise langue, vous étiez capable de mettre la brouille dans la famille la plus unie.

MME FOREAU à MME LANNOY.— Pardonnez-moi, Madame, car moi aussi je suis coupable d'avoir prêté une oreille trop complaisante aux propos de Mélanie.

MME LANNOY.— Vous êtes toute pardonnée, car j'ai commis la même faute en écoutant les dires de Sidonie.

SIDONIE.— Moi, j crois que mon lait va encore se sauver. (*Elle fait mine de regagner la cuisine. Mélanie de s'enfuir à gauche.*)

HENRIETTE.— Ne vous en allez pas, méchantes langues, vous méritez une punition ; je voulais vous payer le théâtre, où l'on joue le "Lézard sympathique", mais vous resterez ici, et je vous condamne à nous préparer pour ce soir

un bon dîner. Je vous garde, mes deux mamans, et je t'invite, Yvonne, avec ton mari.

SIDONIE.— En ce cas, je vais voir si mon feu est éteint. (*On sonne. Mélanie va ouvrir. La concierge entre.*)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MME DURAND

MME DURAND.— Madame, c'est l'étameur qui vient voir s'il y a quelques réparations à faire.

HENRIETTE.— Dites-lui que toutes les casseroles sont remises en état.

MME DURAND.— Il y a aussi un paquet qui vient du Bazar de l'Hôtel-de-Ville.

HENRIETTE.— Un paquet ? Je n'ai rien commandé.

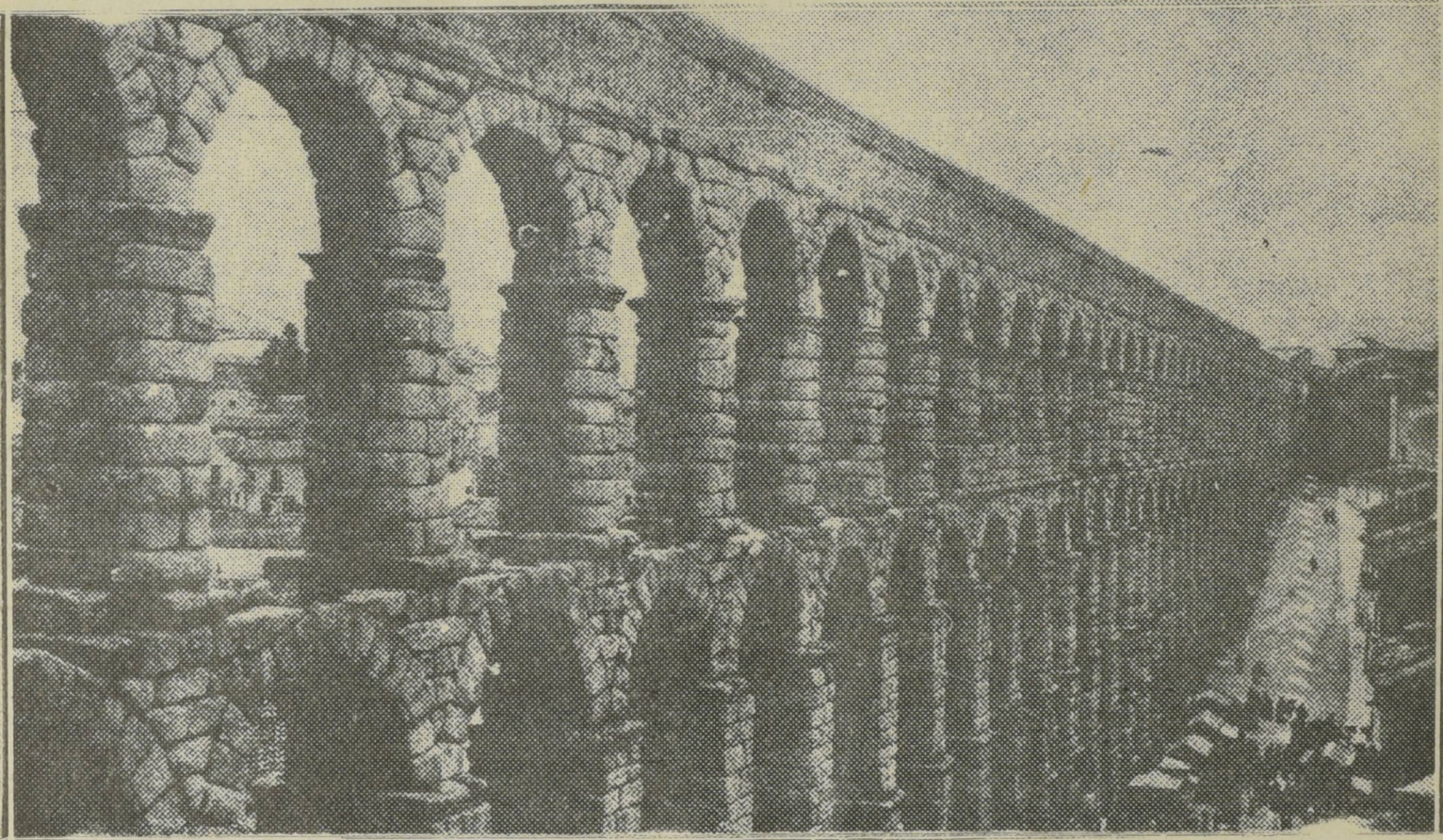
MME DURAND.— Y a rien à payer. Il y a aussi une carte. (*Elle remet la carte à Henriette.*)

HENRIETTE, *lisant la carte*.— C'est ma marraine qui m'envoie un cadeau. Vite, Mélanie, avec vos ciseaux, coupez la ficelle. (*Ouvrant la boîte.*) Un jeu d'échecs magnifique. Ma chère marraine, ça tombe à pic. Ce soir nous faisons une partie. Toi, Yvonne, tu joueras avec ton mari. Vous verrez toutes alors comment une femme se fait battre par son mari.

RIDEAU

(*Le Noël.*)

G. DIDIER.



L'AQUEDUC DE SÉGOVIE, EN ESPAGNE. Il a été construit par les Romains il y a 2,000 ans.

Pierrot et ses animaux savants

PIERRE était un pauvre orphelin qui, tout jeune, avait été recueilli par sa grand'mère. De santé fragile, il avait besoin de beaucoup de soins, d'une bonne nourriture, et la malheureuse femme, qui n'était pas riche, voyait de jour en jour diminuer ses économies. Bientôt, ce serait presque la misère.

Quand l'enfant eut atteint ses douze ans, elle songea bien à lui trouver un emploi qui lui permît d'apporter quelque argent à la maison. Mais il était si délicat qu'elle hésitait. Tout travail manuel ne serait-il pas trop dur pour ses faibles forces ? Quel remords elle aurait si, par sa faute, le pauvre petit tombait malade !

Aussi s'ingéniait-elle à lui cacher ses soucis, de crainte qu'en apprenant la vérité il ne voulût aller gagner sa vie et celle de sa grand'mère. Jusqu'à ce moment, il avait donc toujours eu une existence très calme, très douce. Aimant beaucoup les animaux, il passait une partie de ses journées à jouer avec un chien que lui avait donné une voisine, et un pauvre chat abandonné qui était venu se réfugier chez lui.

Or, un matin qu'il était allé se promener dans la campagne, il revint tout joyeux, tenant dans ses mains un jeune oiseau.

— Grand'mère, lui cria-t-il de loin, je viens de prendre une pie dans un nid ! Regarde comme elle est jolie avec ses plumes blanches et noires, au milieu desquelles brillent du vert et du rouge !

La vieille femme agita les bras en signe de mécontentement.

— Encore une bête de plus ! fit-elle. Tu n'avais pas déjà assez de ton chien et de ton chat ?

— Mais, grand'mère, tu ne sais donc pas qu'il n'y a pas une bête au monde qui s'apprivoise plus facilement qu'une pie ? Dans quelques jours, elle me suivra comme un chien.

— Mais justement, comment pourras-tu la laisser en liberté avec ton chien et ton chat ? De jalousie ils te la tueront.

— Détrompe-toi, grand'mère. J'ai lu dans un livre sur les animaux que très vite ils feraient bon ménage.

— Mais au début ce sera entre eux une guerre acharnée.

— Je veillerai. Aujourd'hui, Médor et Mistigri ne sont-ils pas des amis ? Or il est passé en proverbe de dire que les chiens et les chats se détestent.

Alors, la bonne grand'mère, qui finissait toujours par accepter tout ce qui pouvait contenter

son petit-fils, en souriant hausse lentement les épaules, comme pour dire :

— Fais donc comme tu voudras.

Pierre ne s'était pas trompé. Après moins de quinze jours, Médor, Mistigri et Margot vivaient en si parfaite harmonie qu'il n'était pas rare de les voir dormant ensemble, la pie doucement accroupie entre le chien et le chat.

Puis, plusieurs mois s'écoulèrent durant lesquels Pierre, enfermé dans sa chambre, demeurait des journées entières avec ses animaux. Et la grand'mère pensait :

— Faut-il qu'il aime les bêtes, mon petit-fils ! Cela prouve un bon cœur.

Mais un jour le petit lui dit d'un ton décidé, comme s'il avait mûrement réfléchi à la décision qu'il venait de prendre :

— Grand'mère, il est temps que je travaille. Je vais chercher à m'engager dans un cirque.

La vieille femme leva les bras de stupeur.

— Dans un cirque ? Tu veux plaisanter, Pierrot.

Et elle songea aussitôt à la folie d'une telle résolution. Comment le petit aurait-il été assez robuste pour se livrer aux exercices fatigants et périlleux du cirque ? Mais, n'osant pas lui laisser même entrevoir son inquiétude, elle feignit simplement de rire.

— Monsieur Pierrot veut s'engager comme gymnaste, écuyer, équilibriste ou clown ? demanda-t-elle.

— Rien de tout cela, grand mère, répondit avec le plus grand sérieux l'enfant, comme si la demande ne devait lui causer aucun étonnement. Je vais essayer de présenter le numéro suivant : *Pierrot et ses animaux savants*.

— Quels animaux ?

— Mon chien, mon chat et ma pie.

— Mais ce ne sont pas des animaux savants.

— Pardon, grand mère. Depuis quatre mois que je m'enferme avec eux dans ma chambre, je les ai dressés. Je crois que mon numéro sera très original. Si tu savais, par exemple, comme la pie est amusante !

— Mais pourquoi, petit cachottier, jusqu'à ce jour ne m'as-tu jamais rien dit ?

— Je voulais te réserver une surprise. Tu as dû voir sur tous les murs des affiches annonçant l'arrivée du *Cirque Royal*. Il sera, paraît-il, ici demain. Je demanderai le directeur et lui montrerai mes animaux. J'ai bon espoir.

Tandis que la vieille grand'mère demeurait encore toute troublée à l'annonce d'une pareille nouvelle, l'enfant reprit d'une voix émue :

— Voilà longtemps que je cherchais comment je pourrais reconnaître tout ce que tu as fait pour moi. Je sais que je t'ai coûté bien cher, mais ton Pierrot, je te le jure, ne sera pas un ingrat.

La vieille femme, en entendant le brave petit, ne put retenir ses larmes et le serra dans ses bras de toutes ses forces.

A la vérité, quand, le lendemain, tenant d'une main la cage de la pie, dans l'autre son chat, et suivi de son chien, il se présenta devant le Cirque Royal, il se sentait bien intimidé.

Quelques artistes se trouvaient justement à l'entrée du cirque. Comme il demandait à voir le directeur, l'un d'eux lui répondit :

— Tu veux lui vendre tes animaux ? Il n'a besoin ni d'un chien, ni d'un chat, ni d'un oiseau.

Mais une femme le prit en pitié et lui tendit deux sous.

— Tiens, mon pauvre petit, au moins tu ne seras pas venu pour rien.

Pierrot devint cramoisi.

— Ce n'est pas la charité que je demande, dit-il sèchement, mais un engagement.

A ces mots, tous cachèrent avec peine un fou rire.

— Un engagement ? Mais que sais-tu faire ? fit quelqu'un.

Et, en parlant, celui-ci considérait d'un regard méprisant son air chétif et minable.

— Ma pie, mon chien et mon chat sont des animaux savants que j'ai dressés, déclara Pierrot avec une certaine fierté.

Maintenant, toute la troupe était dehors, et, cette fois, ce fut un éclat de rire général.

Cependant, M. Royal était accouru lui aussi, attiré par le bruit.

— Mon enfant, pour recueillir quelques sous, c'est sur les places publiques que tu peux exhiber tes pauvres animaux, mais non dans mon cirque, lui dit-il avec commisération quand on l'eut mis au courant.

— Accordez-moi quelques minutes, Monsieur, supplia Pierrot, et vous verrez que mes animaux sont dignes de paraître dans votre cirque.

M. Royal, qui n'était pas un méchant homme, finit par céder à ses prières.

— Eh bien ! suis-moi. Mais je te préviens que je n'ai que cinq minutes à perdre.

Et il l'emmena dans son cabinet.

Quand il se trouva seul avec le directeur, Pierrot reprit vite courage.

— Je vous assure, Monsieur, dit-il, que ma petite Margot est si drôle que le public, en la voyant, et surtout en l'entendant, se tiendra les côtes de rire. Mais je me presse, puisque vous n'avez que cinq minutes à me donner.

Et, du doigt, faisant signe au chien et au chat de se tenir prêts, il ouvrit la cage de la pie...

Il faut croire que le temps passe vite quand on s'amuse, car il y avait non cinq minutes, mais une bonne demi-heure que M. Royal assistait aux exercices de Mistigri, de Médor et de Margot, quand il dit à Pierrot :

— Je t'autorise à donner demain soir une représentation d'essai.

Puis il ajouta en souriant d'un air malicieux :

— Le public décidera si je dois t'engager.

Perchée tout en haut des gradins, comme elle était émue, la pauvre vieille grand'mère, quand Pierrot fit son entrée !

La brave femme avait dû passer la nuit à lui confectionner un smoking et un pantalon noir, taillés dans le drap de l'antique habit de son mari, dont elle n'avait jamais voulu se séparer jusqu'à ce jour.

La première scène devait représenter une querelle entre la pie et le chat.

Tandis que Mistigri, mollement étendu à terre, se livre aux délices d'un bon sommeil, Margot, toujours taquine, s'approche à petits sauts du chat et le harcèle à coups de bec pour l'empêcher de dormir. Mais le chat, après un geste de mauvaise humeur, se rendort. Ce que voyant, la pie lui saute au nez, se perche sur son dos sous prétexte de lui éplucher l'échine. Cette fois, le chat, qui s'est dressé vivement, entre dans une grande colère, menace l'oiseau de ses griffes, et se met à l'inctiver en lui crachant d'affreuses injures. Et c'est alors bientôt entre eux une lutte acharnée où les coups de griffes répondent aux coups de bec.

Mais, déguisé en agent de police, sautillant sur ses pattes de derrière, arrive le chien qui, après avoir apostrophé les lutteurs par ses aboiements, finit par les emmener au violon.

Si cette scène recueillit déjà d'unanimes applaudissements, la scène suivante mit littéralement le public en délire. Il s'agissait principalement des talents d'imitation de la pie. Le chat s'étant mis à miauler, la pie fit aussitôt entendre des miaulements tels qu'en fermant les yeux on s'y fût mépris. Ensuite, elle imita le chien et enfin son maître, répétant sans trop d'accent, mais d'un ton légèrement narquois, plusieurs mots, parmi lesquels son surnom de Margot, qu'elle prononçait avec emphase.

Puis, quand Pierrot, rappelé par le public, revint, suivi de ses animaux, ce fut un fou rire dans la salle, car on vit la pie, le dos tourné aux spectateurs, saluer en même temps que son maître, en agitant vivement sa queue.

C'était donc un triomphe que venait de remporter l'enfant. Aussi fut-il aussitôt mandé dans le cabinet du directeur.

— Je te félicite de ton succès, dit M. Royal qui paraissait enchanté. Tu avais raison, ta pie est pleine d'esprit, c'est le mot. Aussi, voici l'engagement que je t'offre pour six mois : cent francs par soirée. Ça te va ?

Si ça lui allait ! Ah ! il ne fut pas long à signer.

Et, pensant à la joie qu'aurait sa vieille grand'mère qui attendait devant la porte du cirque, il courut lui apprendre la bonne nouvelle.

Leur bonheur, hélas ! devait être court.

En effet, au matin, tandis que l'un et l'autre dormaient encore, brisés de fatigue par les émotions qu'ils avaient eues la veille, ils entendirent

frapper à grands coups à leur porte, et comme ils tardaient à venir, des voix brutales leur enjoignirent d'ouvrir sur-le-champ.

À leur vif étonnement, ils se trouvèrent en présence de deux agents de police.

— Nous avons reçu, dirent-ils à Pierrot, l'ordre de t'arrêter à la suite d'une plainte portée contre toi par le directeur du Cirque Royal. Un billet de 1,000 francs qui se trouvait sur son bureau a disparu. Il t'accuse de le lui avoir dérobé hier entre minuit et une heure du matin. Toi seul es entré dans son cabinet pour discuter un engagement, et, pendant que M. Royal était en train de t'établir cette pièce, tu en as profité pour subtiliser adroitement ledit billet.

Pierrot devint tout pâle, non qu'il se sentît coupable, mais indigné qu'on pût le soupçonner.

Et, pressé de se disculper, il suivit sans résistance les agents qui le menèrent auprès de M. Royal.

Celui-ci, qui semblait être en proie à une vive colère, dès qu'il vit l'enfant, se précipita vers lui le poing levé.

— Petit gredin, s'écria-t-il, tu n'es pas seulement un dresseur d'animaux, mais aussi un habile petit filou. J'avais sur cette table un billet de 1,000 francs. Tu me l'as volé.

Le petit eut un geste de révolte.

— J'ai toujours été un honnête garçon, Monsieur, et je ne vous ai rien pris.

M. Royal haussa les épaules.

— Les preuves sont là, dit-il.

Mais, au même moment, les regards de Pierrot tombèrent par hasard sur des petites taches d'encre qui, partant de l'encrier, en se suivant, formaient d'abord sur la table, puis sur le parquet, comme un chemin, et allaient jusque dans un coin de la pièce. Et Pierrot, en se penchant, vit qu'elles provenaient de petites pattes d'oiseau qui avaient dû se promener sur l'encrier. Il devina quel était cet oiseau, et eut le presentiment qu'il devait être aussi l'auteur du vol.

En effet, il remarqua un trou dans la plinthe du mur et aperçut un papier qu'on y avait fait entrer de force.

— Mon Dieu ! si ce pouvait être le billet, comme il serait heureux !

Il glissa donc habilement son doigt dans le trou et parvint à en faire sortir le papier tout froissé et piqué de mille coups de bec.

C'était le billet de 1,000 francs !

Tout joyeux de sa découverte, il courut le porter à M. Royal.

— Le voleur était Margot ! dit-il.

Et il expliqua ce qui s'était passé.

Quand, la veille, il était entré dans le cabinet du directeur, il n'avait pas fermé la cage de la pie, et celle-ci, pendant qu'ils discutaient, grimpant sur la table, avait dû mettre ses pattes dans l'encre, puis, voleuse et cachottière, s'était

emparée du billet qu'elle avait ensuite enfoui à coups de bec dans un trou.

Rendu à l'évidence, M. Royal éclata de rire, puis dit à l'enfant :

— Mais alors tu ne nous as peut-être fait voir à la représentation d'hier qu'un côté des talents de ta pie ?

— C'est vrai, fit Pierrot, je n'ai pas voulu, dès le premier jour, montrer tout ce que j'avais dans mon sac. Quand, par exemple, Margot ira voler des sous dans la poche des spectateurs pour les cacher dans la mienne, vous verrez quel succès nous aurons !

— Ah ! ça, se sera superbe ! s'écria M. Royal enthousiasmé.

Et, frappant amicalement sur l'épaule de Pierrot :

— Tu ne m'en veux plus, dis, mon brave petit, de t'avoir soupçonné ?... Eh bien ! pour ta peine, et puisque ta Margot est décidément une artiste incomparable, je vais déchirer ton engagement et t'en faire un autre. Au lieu de 100 francs par soirée, je t'en donne 150 ! Es-tu content ?...

André DE BRÉVILLE.

(*L'Etoile Noëliste*)

ÉCRINS VIVANTS

On a remarqué de tout temps que les poules, à force de picorer au ras du sol, ingurgitent des grains de sable, de minuscules cailloux, qu'elles ne sauraient digérer et que l'on retrouve méticuleusement conservés dans leur estomac. Or, près des mines d'émeraude de Muzo, en Colombie, on a relevé de nombreux et infimes déchets de ces pierres précieuses mêlées à la terre, au sable, et foulés depuis des lustres par des pieds ignorants. Et, pendant des lustres, on a, dans ce pays équatorial, tué des poules aux dépôts stomacaux d'émeraude, sans se douter des fortunes que l'on jetait ensuite dans la boîte aux ordures.

Des esprits avisés ont mis bon ordre à d'aussi regrettables errements. Tant de trésors seront désormais récupérés. On ne mangera plus les poules en Colombie. Pour les habitants qui aiment la volaille, les fruitiers et les marchands de primeurs en importent des pays étrangers. Les poules de Colombie sont devenues propriété nationale. Le gouvernement de Colombie a sévèrement interdit d'en tuer aucune dans la région de Muzo sans que soit présent un délégué du gouvernement. Toute poule destinée à être immolée devra avoir atteint les limites extrêmes de capacité de son estomac, vulgairement appelé gésier. On n'immolera plus que les très vieilles poules, devenues trop dures pour être mangées !...



UNE BELLE FAMILLE CANADIENNE-FRANÇAISE DU MINNESOTA : M. et Mme Octave Lacoursière et leurs dix-sept enfants.

L'âme religieuse de Mozart

NOUS savions déjà, par son œuvre, par sa vie et par celles de ses lettres déjà publiées, combien sincère et profonde était la foi du grand musicien. Nous l'apprenons plus complètement encore par la publication du nouveau recueil qui nous apporte au complet cette correspondance, traduite avec la plus consciencieuse fidélité, et dont nous ne saurions trop recommander la lecture à tous ceux qui, admirant Mozart, ne demandent qu'à l'aimer (1).

Le distingué traducteur a bien raison de nous prévenir que rien n'est plus gai, plus alerte que les lettres adressées au père et à la sœur du jeune Wolfgang. Quelle tendresse, quel désintéressement, quelle loyauté artistique, et quelle enthousiaste vaillance ! Et aussi quelle simplicité, quelle vivacité — quelle gaminerie ! Notons, d'ailleurs, qu'il n'a que 13 ans lorsqu'il écrit, en 1769, sa première lettre. Il en a 12 quand il souhaite à sa sœur une bonne fête : "Que Dieu te conserve toujours en bonne santé, te laisse vivre cent ans, et te fasse mourir quand tu en auras mille !" Il prie pour la guérison de ses amis malades : "Je suis peiné, du fond du cœur, de la maladie si longue dont souffre la pauvre Mlle Martha et qu'elle est obligée de supporter avec tant de patience ! J'espère qu'avec l'aide de Dieu elle se remettra. Sinon, il ne faut pas tant s'affliger, car la volonté de Dieu est toujours la meilleure, et Dieu sait mieux que nous s'il vaut mieux être en ce monde ou dans l'autre." Partout, la prière s'exhale de son cœur, pour tout, pour tous et pour lui-même ; et l'on songe, en le lisant, à ces vers du mystique poète anglais Coleridge : "Celui-là prie le mieux, qui aime le mieux tous les êtres, grands et petits !" — "Je supplie maman de prier pour moi, afin que mon opéra (2) marche bien et que nous nous retrouvions ensuite heureux tous ensemble..." Et, faisant allusion à la jeune fille malade : "Nous avons perdu la bonne petite Martha ; mais, avec l'aide de Dieu, nous la retrouverons dans une vie plus heureuse".

Cette vie chrétienne, il s'y attachera sans défaillance, et ses "emballéments" de jeunesse ne seront jamais dangereux, car il sait choisir ses relations : "Wendling est un très honnête homme, mais malheureusement sans aucune religion, et toute sa maison est comme lui... Je me connais, je sais que j'ai assez de

religion pour ne faire certainement jamais rien que je ne puisse avouer devant le monde entier ; mais je suis effrayé à l'idée d'un voyage seul en compagnie d'hommes dont la manière de penser est si éloignée de la mienne (et de celle de tous les gens d'honneur). Je n'ai pas le cœur à voyager avec eux : je n'aurais pas une heure de satisfaction et je ne saurais de quoi parler... Des amis sans religion ne sont pas de durée". Heureuse époque où l'on pouvait choisir ses compagnons de voyage !

Tel est celui qui se qualifie de "jeune et bien pensant Mozart". Oui, certes ; pensant bien et juste. "Si par hasard la guerre éclate, écrit-il à Monsieur son très cher père, venez tout de suite nous rejoindre, je vous prie ! J'ai établi ma confiance sur trois amis", — tout d'abord "sur Dieu". — Ensuite sur son père, car "ma devise ou mon *axiome*", lui confie-t-il, "quand j'étais enfant — et je m'y tiens toujours, c'est : "A près Dieu, vient tout de suite papa !"

Nous voici maintenant en route pour Paris, où Mozart et sa mère arrivent en mars 1778, après un long et ennuyeux voyage. (Soit dit en passant, nous apprenons que plus ils avançaient en France, plus "cela devenait cher". Cela tient, sans doute, à ce qu'on n'avait pas encore stabilisé ?) — Les jours passent, "mêlés de pluie et de soleil", comme chantera plus tard Béranger. Et voilà qu'au quatrième mois de séjour, une lettre au père l'informe d'une nouvelle "très fâcheuse et très triste..." La "chère maman est très malade". Oh ! quelle est profonde l'angoisse du fils qui la chérit tellement ! Il décrit les symptômes, les soins apportés. "On me donne de l'espoir ; mais je n'en ai guère... Je suis déjà depuis longtemps, jour et nuit, entre la crainte et l'espérance !... Mais je me suis remis entièrement à la volonté de Dieu... et j'espère que vous et ma chère sœur en ferez autant. Quel autre moyen pour être tranquille ? — plus tranquille, veux-je dire ; car, complètement, on ne peut l'être... Espérons, mais pas trop. Mettons notre confiance en Dieu et consolons-nous avec cette pensée que tout va bien quand c'est la volonté du Tout-Puissant : car c'est Lui qui sait le mieux ce qui nous est avantageux et utile, à tous, pour notre bonheur et notre salut, aussi bien dans le temps que dans l'éternité."

Soumission constante, totale, absolue ! Confiance enfantine en toutes choses. A propos d'un désir dont nous ignorons l'objet : "Al-lons !", dit notre héros, "Dieu fera que tout ira bien !... J'ai une chose en tête pourquoi je prie Dieu chaque jour... Si c'est sa divine volonté, elle se fera ; sinon, je serai content tout de même... j'aurais fait du moins ce qui dépendait de moi..." Et la lettre s'achève sur le retour, que nous attendions, à la pensée prédominante : "Ayez soin de votre santé, aban-

(1) *Lettres de Mozart*, traduction nouvelle et complète par Henri de CURZON, Paris, Librairie Plon.

(2) *Mitridate, re di Ponto*, joué à Milan en 1770 avec un vif succès.

donnez-vous à Dieu... vous trouverez ainsi de la consolation. Ma chère mère est entre les mains du Tout-Puissant... S'Il veut nous la rendre encore, comme je le souhaite, nous le remercierons de cette grâce. Mais s'Il veut la prendre auprès de Lui, toutes nos angoisses, nos soucis, nos désespoirs ne servent à rien... Abandonnons-nous plutôt à sa divine volonté, avec l'entière certitude que ce sera pour notre profit, attendu qu'Il ne fait rien sans raison."

Le même jour, la chère malade avait franchi le seuil lumineux de l'au-delà. Mais son fils, pour préparer le pauvre veuf à la funèbre nouvelle, s'était borné à lui mander ce que nous venons de transcrire. A l'abbé Bullinger, il envoie en même temps quelques lignes : "O le meilleur de mes amis... Ma mère, ma chère mère n'est plus !... Dieu l'a rappelée à Lui... Il voulait l'avoir, je le vois clairement... Aussi me suis-je abandonné à sa volonté... Il me l'avait donnée. Il pouvait aussi me la reprendre..." Et l'enfant donne à l'ami quelques détails : "Elle est morte sans s'en apercevoir... comme une lumière qui s'éteint. Elle s'est confessée trois jours auparavant, elle a communiqué et reçu l'extrême-onction..." Et il affirme à nouveau ses sentiments d'abandon. Mais il faut maintenant — et il compte pour cela sur le bon abbé — avertir le père : "Conservez-le moi, inspirez-lui du courage... Je vous recommande aussi ma sœur de tout mon cœur..."

Six jours plus tard, lettre du fils au père, lettre où la foi et la tendresse s'unissent de la plus touchante façon. Avec une pieuse délicatesse, Wolfgang insiste sur la paix dont s'enveloppa le départ de sa mère : "Elle s'est endormie saintement en Dieu... Quand je vous ai écrit, elle était déjà en possession des célestes joies." Et il répète en d'autres termes ce qu'il avait dit précédemment sur l'abandon à la volonté de Dieu, et l'adoration due "à son impénétrable, insondable et essentiellement sage Providence". Il faudrait tout citer... Retenons encore la conclusion : "Dans ces désolantes circonstances, j'ai cherché ma consolation dans trois choses : dans mon complet et confiant abandon à la volonté divine ; — puis dans ma présence à une mort si douce et si belle ; car je me représentais combien, en un instant, ma mère était ainsi devenue heureuse... tellement plus heureuse, à présent, que nous, que j'en faisais le souhait de partir avec elle, dans le même instant ; — enfin, dans cette troisième impression, issue de ce souhait, de cette aspiration : c'est qu'elle n'est pas perdue à jamais pour nous... que nous la reverrons... que nous serons de nouveau réunis, plus heureux, plus joyeux que dans ce monde. Ce temps-là seul nous est inconnu... Mais je n'en garde aucune crainte : quand Dieu voudra, je voudrai aussi. Maintenant, sa divine, sa toute sainte volonté est accomplie... Récitons un fervent "Notre

Père" pour son âme..." Et, très simplement, il glisse à d'autres sujets : ses occupations, sa vie artistique et matérielle, afin de détourner vers l'avenir les pensées de son père et de sa sœur, attachées à la vision funèbre.

Ses efforts en ce sens n'auront pas été vains, et nous en trouvons le témoignage en ses remerciements pour une lettre triste, mais résignée, qui l'a rassuré quand aux deux êtres qui lui sont "les plus chers en ce monde".

Deux années se sont écoulées... Mozart a épousé Constance Weber, comme lui croyante sincère. "Il y a longtemps", écrit-il de Vienne à son père, "qu'avant le mariage, nous allions toujours ensemble aussi bien à la sainte messe qu'à confesse et pour communier... et j'ai constaté que jamais je n'avais prié avec tant d'ardeur, je ne m'étais confessé et n'avais communiqué avec autant de dévotion qu'à son côté... Et il en était de même pour elle... En un mot nous avons été créés l'un pour l'autre... et Dieu qui ordonne toutes choses, et qui, par conséquent, a aussi réglé celle-ci, ne nous abandonnera pas."

Laissons encore passer cinq autres années. C'est alors que le père du musicien tombe malade à son tour. Ah ! certes, "une consolante nouvelle" est attendue, "espérée comme certaine". Néanmoins Wolfgang ne croit point devoir afficher une certitude que pourrait démentir l'événement, et simplement il exprime ce qu'il pense de la mort : "Comme elle est (à y regarder de près) le vrai but final de notre vie, je me suis, depuis quelques années, tellement familiarisé avec cette véritable et parfaite amie de l'homme que son image, non seulement n'a plus rien d'effrayant pour moi, mais m'est très apaisante, très consolante !... Je ne vais jamais au lit sans réfléchir que le lendemain peut-être (si jeune que je sois), je ne serai plus là... ; et pourtant, personne, de tous ceux qui me connaissent, ne peut dire que je sois chagrin ou triste dans ma conversation". Tout commentaire affaiblirait la portée de ces paroles, d'une simplicité si pure. Notons cependant que Mozart n'est généralement ni triste, ni chagrin, ni amer en sa correspondance. Franc, spontané, rieur jusqu'à la plus burlesque plaisanterie, tel il s'y montre, et tel assurément il devait être en ses causeries familiales et amicales. Jamais homme ne cherche moins à déguiser ou même à voiler sa pensée.

Le père meurt, et c'est à présent la sœur qu'il s'agit de consoler. Puis l'horizon s'assombrit de plus en plus. La maladie, la pauvreté, ces deux spectres s'installent aux côtés du pauvre musicien. Il implore quelque secours pécuniaires d'un sien ami. O le dur calvaire à gravir, et comme nous souffrons en lisant ces lettres suppliantes auxquelles ne répond qu'insuffisamment leur destinataire ! Et toutefois Mozart trouve la force d'écrire à sa

“ petite femme chérie ” des lettres gaies et réconfortantes. “ Ne sois pas mélancolique, je t'en prie ! J'espère que tu auras reçu l'argent. ” Il ne peut néanmoins s'empêcher de lui dire qu'une étrange impression le poursuit : “ C'est une espèce de vide . . . qui me fait grand mal . . . une certaine aspiration qui n'est jamais satisfaite et ne cesse donc jamais . . . qui dure toujours et même croît de jour en jour . . . Quelles tristes, ennuyeuses heures je vis ici ! . . . Même mon travail ne me charme plus ”. C'est ici que se place l'image du mystérieux inconnu qui lui apporte la demande du *Requiem*, mais ceci demanderait un chapitre spécial dans l'histoire de son œuvre. Dès lors il sent l'approche inévitable de la mort. Et ce n'est pas à Constance, mais à un collaborateur (probablement Da Ponte), qu'il écrit : “ Je ne veux plus prendre rien à cœur. Je le sens à quelque chose qui me prouve que l'heure sonne. Je suis sur le point d'expirer. J'ai fini avant d'avoir joui de mon talent. La vie, pourtant, était si belle, la carrière s'ouvrait sous des auspices si fortunés ! ” Va-t-il donc sombrer dans la révolte ou le découragement ? Non, non ! Écoutez-le : “ Il faut se résigner : il en sera ce qu'il plaira à la Providence ”. Trois mois plus tard, le 5 décembre 1791, Mozart entrait dans la paix suprême . . .

René BRANCOUR.

(*La Vie Catholique*).

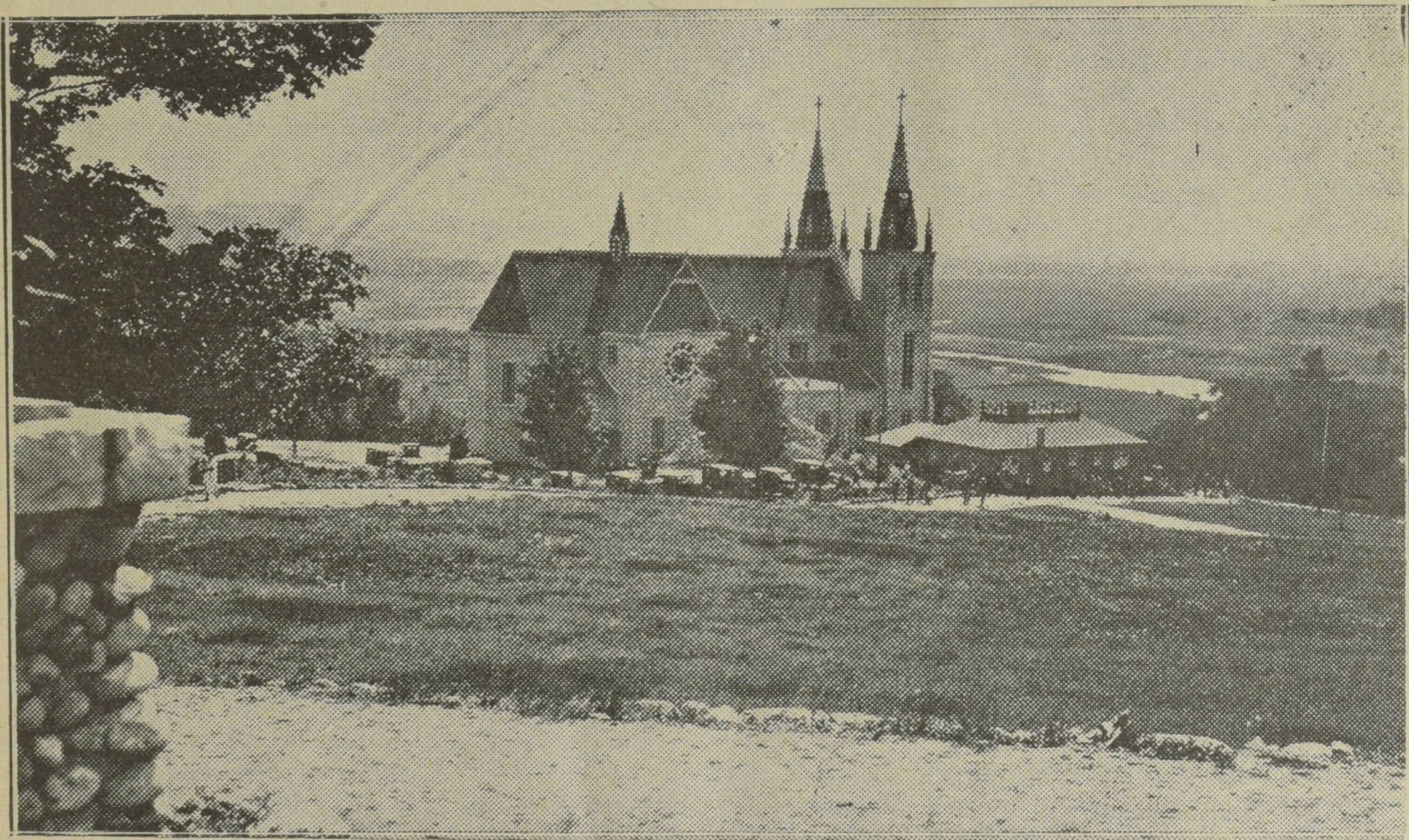
LA FOI PERDUE ET RETROUVÉE

Un père de famille avait perdu la foi de son enfance. La mère diligente et pieuse dit à sa petite fille : “ Mon enfant, allons prier saint Antoine pour que ton père retrouve quelque chose de très précieux qu'il a perdu. ”

Le lendemain, comme le père passait près de la chambre où se trouvaient la mère avec sa petite fille, il entendit à plusieurs reprises l'enfant demander : “ Maman, est-ce que papa a retrouvé ce qu'il a perdu ? ” Grandement intrigué, comme on le pense bien, fut le pauvre homme. Il s'ingéniait à chercher : Qu'est-ce donc que j'ai perdu ? Enfin, après plusieurs jours, n'y tenant plus, il demanda à sa femme : “ Quel est, dis-moi, cet objet perdu pour lequel tu fais tant prier notre petite fille ? — Mon ami, tu sais combien je t'aime ; eh bien ! ce que je voudrais te voir retrouver, ce que tu as perdu, c'est la foi de ton enfance, c'est la foi de ta mère. ”

L'homme baissa la tête et demeura pensif sans répondre. Mais tout cela l'avait impressionné et la grâce le sollicitait. Quelques jours après, il se convertit . . . Saint Antoine lui avait fait retrouver la foi perdue.

La gloire de Dieu est d'être vaincu par l'homme dans la prière. Ernest IELLO.



LE SANCTUAIRE DES BX MARTYRS CANADIENS, près de Midland, Ont.

Un canadien

SCULPTEUR AU COUTEAU



AUJOURD'HUI âgé de quatre-vingt-quatre ans, M. Alphonse Leclaire était, il y a une vingtaine d'années, l'un des grands négociants de la rue Saint-Paul, à Montréal. Il était, en même temps, propriétaire d'une publication estimée, la *Revue Canadienne*. Après fortune faite, M. Leclaire se retira des affaires ; il eut des loisirs.

Une circonstance imprévue, toute humble, toute banale, lui révéla à lui-même des aptitudes qu'il ne se connaissait pas : son jardinier ayant besoin de vulgaires cabanes pour sa basse-cour, notre homme d'affaires éprouva l'envie d'en orner les planches de quelques coups de canif. Le résultat fut tel que, se trouvant, comme tous les Canadiens de souche, à la tête de nombreux enfants et petits-enfants, le sculpteur improvisé fut sollicité par les siens de construire... des maisons de poupée. Il céda ; puis il voulut travailler pour quelqu'un de plus cher que sa famille, pour le bon Dieu lui-même, et le voilà entreprenant de tailler encore des morceaux de bois, mais, cette fois, pour l'autel.

M. Alphonse Leclaire travaille dans un petit salon de maison bourgeoise qui ne rappelle en rien l'atelier. On n'y voit pas d'ébauches ni d'œuvres commencées dans l'enthousiasme et demeurées inachevées. Aucun projet, aucune esquisse n'y errent à l'abandon. On n'y voit pas d'outils non plus ; à cela, il y a une bonne raison, c'est que l'artiste n'en a pas : il ne se sert, en effet, en tout et pour tout, que d'un canif, d'une petite lime et de quelques lamelles de papier de verre.

Il a conservé, de sa longue carrière passée dans les affaires, des habitudes d'ordre et de méthode. Il ne travaille qu'à une chose à la fois, n'en commence qu'une qu'il mène jusqu'au bout, poursuivant sa tâche du matin au soir. A quatre-vingt-quatre ans, il travaille sans lunette et d'une main si sûre que l'on chercherait en vain un coup de son canif ayant porté à faux.

L'artiste n'a, du reste, jamais abordé les figures, les animaux, et il s'est borné aux enchevêtrements des feuilles, des figures géométriques. Un reliquaire gothique, qui est au noviciat des Jésuites, au Sault-au-Récollet ; un autre, de style mozarabe, chez les Sœurs du Sacré-Cœur, rue Saint-Alexandre, sont vraiment dignes d'éloges. M. Leclaire travaille, depuis de longs mois, à un autel, dans lequel il espère se surpasser lui-même. Peut-être y parviendra-t-il.

Quand on voit ce qu'a pu produire, à l'âge où l'ordinaire l'homme se repose, ce talent

naturel et sans préparation ni culture spéciale, on peut se demander quelle carrière eût fournie cet artiste s'il avait été confié dès sa jeunesse à un maître qui l'eût dirigé, lui eût donné la technique du moyen âge et de la Renaissance.

Mais, sans doute, le chrétien qu'est M. Alphonse Leclaire, sans s'attarder à des regrets superflus, ne peut qu'être fier à la pensée de laisser, quand le Maître le rappellera, un peu de son âme dans l'ornementation de la maison de Dieu.

X. E.

(*L'Eucharistie*).

Les deux cloches



NOUS étions deux cloches, deux amies, deux sœurs. Nous étions du même âge, baptisées le même jour.

Depuis soixante ans, nous habitons le même clocher, mariant les jeunes filles, souriant aux nouveaux-nés et pleurant les morts. Notre clocher était blanc comme un cygne et dominait le St-Laurent du haut de la falaise de Lotbinière. La cigogne voyageuse s'y reposait en passant, et les hirondelles, amies de nos concerts, y suspendaient leur doux nid ; elles y suspendaient leur doux nid qu'elles retrouvaient sans boussole et sans guide à chaque printemps.

A trois lieux à la ronde, notre voix était connue et vénérée. Le peuple accourait en foule, en habit de fête, et notre *Angelus* ondulant, flottant dans les airs comme une fumée d'harmonie, endormait tous les soirs le village qu'il éveillait chaque matin.

Nous étions deux cloches, deux sœurs et deux amies caressées par la brise et dorées par le soleil.

C'était un soir d'hiver, les ténèbres obscurcissaient les champs et nous venions d'égrener sur le village nos litanies d'airain.

Soudain, une grande rumeur s'élève de toutes parts, des cris, des chants de guerre, de cliquetis d'armes : l'Anglais envahit la Nouvelle-France ; Louisbourg est pris, l'ennemi s'avance dans le golfe ; c'est la guerre entre la France et l'Angleterre dont les échos se répercutent jusqu'en Amérique : L'Angleterre veut en finir et s'emparer de la Nouvelle-France.

Un roulement de tambour retentit à travers le village ; des ombres s'aligent en silence et les miliciens et quelques sauvages s'éloignèrent à pas cadencés.

Toute la nuit, de pâles lumières errent de porte en porte ; des sanglots s'exhalent des demeures ; des mères embrassent leurs fils, des amants leurs "blondes" ; ce sont des adieux déchirants ; un hibou, au cri sinistre, vient se poser sur le clocher.

Avant le lever du jour, je sens des bras qui me soulèvent, des mains qui m'agitent et m'enlacent comme un réseau de chair, comme une chaîne vivante. On m'entoure de cordes et je descends à terre. Qui donc ose toucher à la cloche du bon Dieu, me séparer de ma sœur, m'arracher de mon trône aérien, où je vis depuis soixante ans ?

Comme un criminel on me lie sur une lourde charette et je quitte mon beau village. A chaque fenêtre et sur mon passage, toutes les bouches murmurent : Adieu, cloche, qui sonnait l'Angelus ; adieu, sainte cloche, qui mariais nos filles, qui souriais aux nouveaux-nés, douce cloche, qui pleurais nos morts.

Je quitte mon village et je m'achemine lentement vers la ville où le martyr m'attend. Là, on me brise comme un verre et, comme une maudite, on me jette au feu. Sous le feu je me tords comme un damné ; je gémiss, je brûle, je deviens comme un monceau de braise et puis je me sens mourir ! Je sens mon corps se fondre goutte à goutte et, bientôt, il ne reste plus de la cloche qu'un liquide et une âme qui vit encore.

De cloche, je deviens canon. On me met sur un chariot et je roule je ne sais où au milieu des uniformes guerriers.

Où êtes-vous, mon gai village, mon beau clocher, ma "*Vieille Eglise*", ma haute falaise ? Moi, j'aime le Nouvelle-France et je fais mon devoir, tonnant sans relâche, semant l'épouvante et la mort, crachant la défaite à la face de l'ennemi et, comme un vieux canon, défendant ma patrie, ma chère sœur, la "*Vieille Eglise*", mon blanc clocher. On m'entend parler à Carillon sous les ordres de deux héros Montcalm et Lévis. L'ennemi s'enfuit ; je sens les caresses des soldats vainqueurs sur ma peau de bronze ; mon âme de cloche tressaille, aux chants de triomphe où j'ai mêlé ma voix, semant la défaite ; ce sont des cris d'allégresse qui retentissent autour de moi.

Mais après la victoire, j'ai songé à toi, ma sœur, il me semblait entendre ta voix joyeuse célébrant l'héroïsme des vainqueurs, chantant la vaillance de nos soldats et le génie de Montcalm et de Lévis.

Mais il me faut courir sur mes quatre roues vers les murs de Québec, à de nouveaux combats. Les Anglais menacent la ville où flotte toujours le drapeau de la France. On y entend ma voix. Mais, hélas ! sur les plaines d'Abraham, j'entends les cris des Anglais : "Ils fuient ! qui ? les Français." Montcalm est mortellement blessé. Wolfe est vainqueur, mais il meurt enveloppé dans sa victoire. Je demeure aux mains des Français ; je roule avec fracas vers la rivière Jacques-Cartier ; j'y salue le vainqueur de Carillon. Lévis, qui me caresse de sa main de héros, se rappelant la

fuite des Anglais repoussés par ma gueule de bronze.

Ramezai capitule sous les yeux des Français ; il arbore le drapeau blanc au grand étonnement et à l'extrême joie des Anglais qui deviennent les maîtres de Québec. Lévis ne peut contenir son indignation ; alors c'est l'attaque de Québec. La poudre redevient mon encens ; un affût mon clocher ; j'ai pour chant des cris de combat et pour fête la bataille. Je venge Montcalm par une victoire.

Hélas ! je ne suis qu'un bloc inerte, qu'une masse d'airain : on me charge, j'obéis, on me braque, je reste, je gronde, je tonne ; ce n'est plus comme à Carillon, j'hésite, je bégaye comme s'il ne pouvait sortir de ma bouche un boulet contre la ville de Québec, ma chère ville devenue anglaise. Je suis vaincu au sein de la victoire de cette seconde bataille des plaines. Oh ! si un boulet frappait une vie française ! hélas !

J'entends les cris d'allégresse de la garnison anglaise montée sur les remparts ; je suis témoin de ses transports exhubérants de joie à la vue d'une escadre anglaise arrivant en face de la ville. Alors je me tais ; mais toujours je songe à toi, ma chère aimée, et j'entends ta voix célébrer nos victoires et pleurer nos défaites, mais toujours libre dans notre beau clocher de Lotbinière, et moi, devenue canon, on me transporte à Montréal sur un méchant bateau.

En passant près de la rive, je te saluai, ma sœur, et mon beau clocher blanc ; d'abord tu fus muette, mais bientôt à ma vue, au murmure de la vague allant jusqu'à la rive de Lotbinière, mourir tout près du clocher de la "*Vieille Eglise*", tu compris mon âme et sa tristesse : tu tintas lugubrement, mariant ta voix à ma plainte emportée par le flot et la brise.

A Montréal, je suis témoin de la capitulation de Vaudreuil. Je suis Lévis à l'île Sainte-Hélène. Là sont apportée les drapeaux français, troués de balles, noirs de poudre, aux plis attristés comme des rides creusées par le deuil et la défaite. Lévis les fait brûler et leur cendre glorieuse me couvre comme un linceul sacré.

Mais je dois partir de nouveau ; hélas ! le drapeau anglais me précède ; comme un malheureux prisonnier qu'un vainqueur impitoyable force à marcher, je roule tristement vers Québec. On me campe sur les remparts de la ville, face au fleuve St-Laurent, comme une sentinelle pour défendre un drapeau qui n'est pas le mien.

La nuit, quand le vent gémit ou que la bourrasque m'étreint, je pense à nos charmantes fêtes. T'en souviens-tu, ma sœur ? tandis que nous sonnions à toute volée, les jeunes filles en robe et en voile blancs, les enfants de chœur en robe rouge, en surplis blancs, ceints d'une ceinture bleue, jetaient des fleurs

au Dieu eucharistique, au milieu des bannières et la brise, pendant que nous chantions, nous apportait le parfum des roses qu'effeuillaient les enfants.

Alors j'oublie la guerre, mes victoires et mes revers, j'oublie la gloire, j'oublie mon immobilité, je ne songe qu'à toi ; je te vois toujours bondissante, joyeuse, je crois entendre encore ta voix, ta douce voix chantant toujours en français et qui m'appelle.

Ah ! dis-moi, as-tu une compagne ou ma place est-elle encore vide ? Jean Beudet a-t-il épousé Thérèse Pérusse ? Catherine Déry, que je mariaï la veille de mon départ, est-elle mère de beaux enfants ? Joseph Déry a-t-il épousé Angélique Giroux ? et Michel Leclerc, sa sœur Marie, et son amie Charlotte Tousignant, que sont-ils devenus ? et le vieux curé, qui versa tant de larmes en me voyant partir, dis-moi, vit-il encore ? Mais que dis-je ? les générations passent et je parle comme si je l'ignorais, moi qui ai vécu à tes côtés plus de soixante ans !

Où sont-ils aujourd'hui ceux que je quittai enfants ? et qui, si ce n'est toi, ma sœur, reconnaîtrais-je aujourd'hui au village ? Je n'ai pas vu naître les morts que tu pleurais hier et je ne verrai jamais les nouveaux-nés que ta voix salueras demain. Les ans sont bien longs loin de toi. Depuis cinquante ans bientôt, je languis sur le Cap-Diamant, sous les rafales de la

“poudrerie”, du grésil du printemps, et les rayons ardents du soleil d'été.

La rouille m'envahit comme une lèpre et de grandes taches me recouvrent, me rongent ; on dirait je ne sais quel mastic hideux des larmes que j'ai fait répandre et du sang que j'ai fait couler.

Après cinquante ans de repos, je reçois un nouveau baptême de sang et il me semble que je redeviens français : je combats sous les ordres de Salaberry et je suis vainqueur avec nos braves Canadiens. Ma chère province est demeurée française de cœur et d'âme : sa foi est à l'Angleterre, mais son amour à la France.

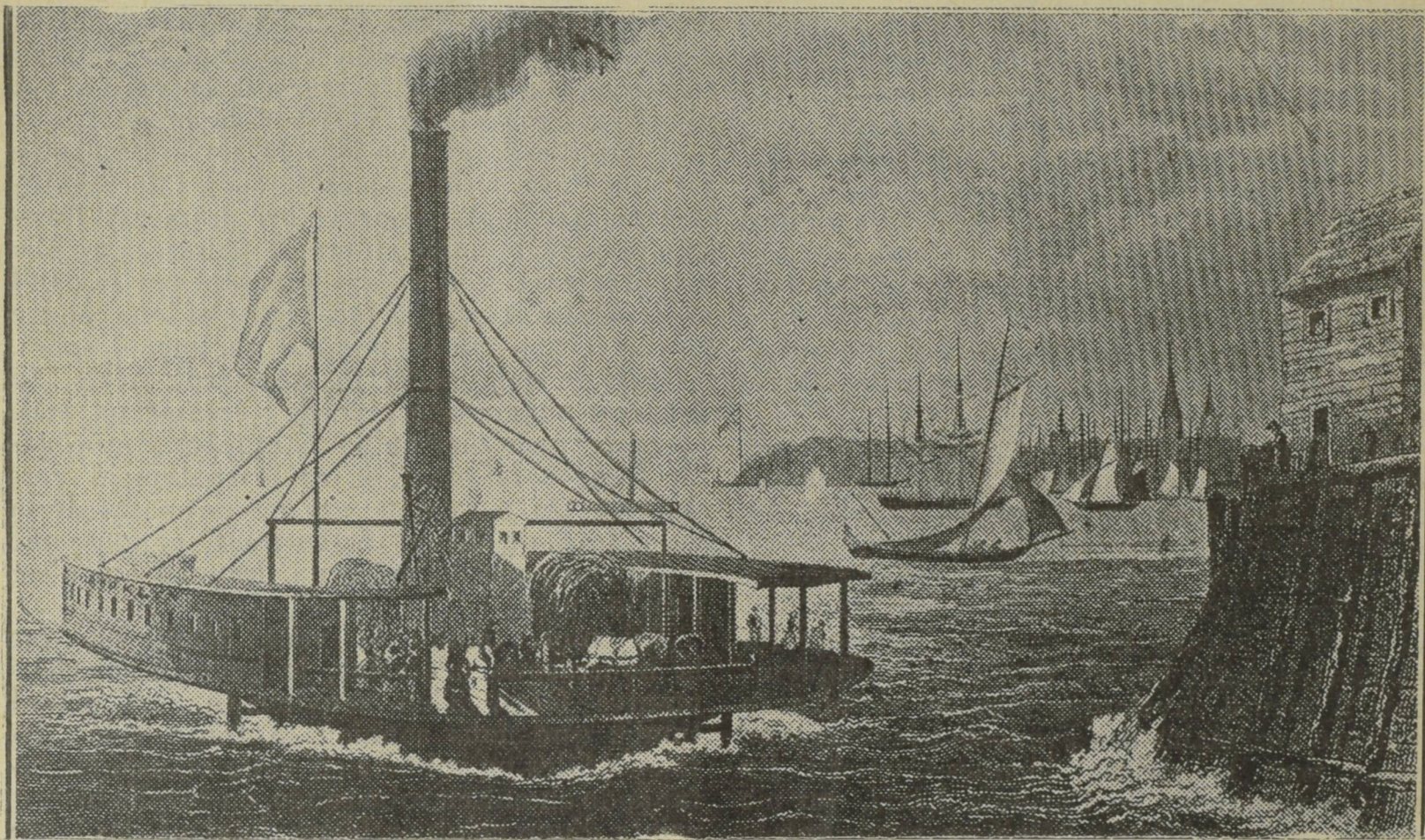
Ma cloche bien-aimée, ma compagne, ma sœur, est toujours dans son clocher blanc, dominant sur sa haute falaise, le beau fleuve St-Laurent dont les rives sont restées françaises, semées de clochers argentés se mirant dans ses flots bleus.

DERFLA,
un ancien de Lotbinière

(*Le Messager*)


CONTENT DE SON SORT

Le garçon boucher, écrivant, à ses parents :
“ Le patron est content de moi, il a commencé à me faire écorcher, et la semaine prochaine, il me fera tuer.”



VUE DU DÉTROIT DE BROOKLYN, VERS 1850.

Des noms de baptême

OMMENT t'appelles-tu ? ” demandait souvent un saint évêque de France aux petits enfants, pour leur témoigner son affection ; mais aussi pour corriger bien vite la réponse qu'on lui faisait. “ Dis-moi, si tu veux, ton nom de famille, réjouis-toi, mon petit, d'avoir des parents honorables, mais sois donc encore plus fier et plus heureux d'être un fils de Dieu, un frère de Jésus, un enfant de Marie. Quel est ton nom de chrétien, dis-le moi vite et fais-lui toujours honneur.”

C'est là, en effet, ce que rappelle le nom que l'on reçoit au baptême. Les familles chrétiennes ne s'inspirent pas toujours de ces idées de la foi, dans le choix qu'elles font des noms à imposer aux enfants ; elles ne paraissent pas toujours soucieuses de procurer à leurs nouveaux-nés le bienfait d'une protection céleste, et se laissent guider par des tendances, des inspirations, qui ne s'harmonisent guère avec les graves pensées que doivent réveiller dans tous les cœurs les grandes réalités de la vie surnaturelle.

Les parents, les parrains et les marraines ne songent pas, le plus souvent, au sentiment et aux avis de l'Église, lorsqu'ils délibèrent entre eux les noms qui seront donnés à l'enfant. Voici, cependant, l'avertissement que nous donne le *Rituel* à ce sujet : “ Que le prêtre veille à ce que les enfants ne reçoivent pas des noms qui rappellent les faux dieux ou les païens impies. Autant que possible, que les enfants reçoivent les noms des Saints, dont les exemples les excitent à la vertu, dont le patronage soit pour eux une protection.”

On ne s'élève pas toujours si haut dans ses préoccupations ; on se laisse guider par des motifs bien différents. On veut, par exemple, tout simplement un nom qui flatte l'oreille... la sienne, et l'on écarte tous ceux qui ne semblent pas harmonieux. On fouille les romans, les nouvelles à dix sous, et même l'histoire naturelle, pour y trouver de ces noms touchants, doux à entendre, et qui ne soient *pas communs*. C'est apparemment à ce sens de l'harmonie, à cet esprit romantique, qu'est due la fureur pour des noms d'une indiscutable originalité, et en particulier pour les noms en *a*, — fureur qui sévit un peu dans tous les milieux, mais qui affecte surtout les mères et les marraines sentimentales. De là viennent ces noms si pleins de poésie, si propres à faire rêver, quand ils ne font pas rire ceux qui les entendent, comme Aldéma, Verda ou Zorilla, Jormande, Norlinse ou Héronline. Seulement, les parents s'exposent, en voulant faire de l'harmonie ou de l'extraordinaire, à rendre leurs enfants ridicules, en les affligeant de noms qui souvent se-

raient mieux portés par les bêtes ; — témoin cette mère qui voulait à tout prix appeler sa fille Rana, ne se doutant guère, la pauvre, qu'elle l'appelait... *grenouille* !

D'autres suivent tout uniment la mode ; il leur faut des noms “ qui se portent.” Et, c'est ainsi que, pendant plusieurs années, on n'a plus que des Yvonne, des Simonne et des Léone, — qui seront bientôt remplacée par des Liliane, des Gaétane et des Gratiane. Quelquefois on donne dans des tendances laïques, on prend des airs déchristianisés ou de grand seigneur, et on adopte des noms illustres ou prétendus tels, on affuble ses enfants de vocables qui sonnent anglais ; ce qui donne le très sensible plaisir de rencontrer des vrais Canadiens, ayant reçu au baptême le nom d'un traîneur de sabre, d'un grand politicien, quand ce n'est pas d'un marchand de poêles.

Il est aisé de deviner comment un chrétien doit juger tous ces usages. Ce sont là des licences qu'on ne saurait trop reprocher aux parents, et contre lesquelles il faut les mettre en garde. Certes, il n'est pas défendu d'écarter des noms à assonance désagréable ou dure, et personne n'est obligé d'appeler son fils Maur, Loup ou Roch ; on peut bien céder dans une mesure à la mode, pourvu qu'elle soit chrétienne ; il est très louable de perpétuer dans une famille, — comme c'est une coutume assez répandue chez nos gens, — des noms honorés par les ancêtres, et qui rappellent des souvenirs.

Mais ces concessions faites, on ne peut trop exhorter les familles, non seulement à proscrire les noms creux ou propres à faire rire, mais à affectionner les noms vénérés par l'Église. Ce petit enfant que l'on baptise est destiné à toutes les luttes de la vie ; il endurera beaucoup de tentations ; il aura sans doute à supporter de longues épreuves et des souffrances angoissantes. Pourquoi ne pas lui assurer au ciel un puissant protecteur ? Pourquoi ne pas mettre devant ses yeux un idéal de vertu, de force, de charité, de pureté, qu'il devra s'appliquer à réaliser dans sa vie chrétienne ? Plus tard, aux heures difficiles, l'enfant se réjouira d'être protégé par S. Pierre ou S. Augustin ; par Ste Madeleine ou Ste Catherine. Et, par contre, que pourront pour lui des hommes comme Washington, Wilson, ou des plantes, comme Violette et Liane ?

Nos familles chrétiennes connaissent trop peu l'histoire des saints, ces fiers héros de la vertu que le monde admire et dont le ciel se glorifie. Quel choix à faire parmi tant de noms, qu'ont illustrés tant de vertus et tant de miracles ! Les noms de Joseph et de Marie sont toujours touchants. Les noms de Michel, de Raphaël et de Gabriel rappellent si heureusement les coopérateurs de Dieu dans ses œuvres les plus admirables. Ceux des apôtres, Pierre, Paul, André, Jean sont toujours beaux et

populaires ; ceux des grands martyrs, Étienne, Victor, Cécile, Agnès, Cyprien, rappellent les plus grands héroïsmes ; ceux des Pères de l'Église, Ambroise, Augustin, Basile, Grégoire ont été honorés par de sublimes génies. Les grands moines, comme Bernard, Dominique, François, Norbert, Benoît, ne peuvent être que de puissants protecteurs.

Qu'on suive moins les caprices de l'oreille et de la mode, et l'on saura appeler ses enfants d'un nom vraiment et franchement chrétien.

“ Comme le nom est donné à ceux que l'on baptise en leur qualité d'enfants de Dieu, et parce qu'ils vont être régénérés en Jésus-Christ et inscrits dans sa milice, le curé s'opposera à ce que l'on donne aux enfants des noms obscènes, fabuleux, ridicules, des noms de faux dieux ou de païens impies ; mais il s'efforcera de leur faire donner le nom d'un saint, afin que par les exemples de celui-ci, ils soient aidés de sa protection ”. Ainsi s'exprime le Rituel romain. Le saint concile de Trente fait les mêmes recommandations : “ Non seulement, ce chrétien imitera son patron, mais il l'invoquera comme un protecteur et un avocat auprès de Dieu et il en recevra un aide efficace pour sauver son âme et son corps ”. Il n'est pas douteux qu'il s'établisse des rapports d'amitié entre l'enfant et le saint dont il reçoit le nom.

Qui pourrait, de gaieté de cœur, priver un enfant de ce bienfait inestimable de la protection d'un patron céleste ?

Et cependant en parcourant nos registres nous y trouverons à chaque page des noms inconnus dans le catalogue des saints, des noms insignifiants, des noms choisis uniquement pour leur consonnance, des noms ridicules, des noms de personnages de romans, des noms d'hommes politiques.

Certes vous reconnaîtrez que des noms comme Aubépine, Églantine, Liliane, ne sont pas des noms de saintes.

Le catalogue des noms de baptême est considérable, il contient plus de deux mille noms différents, vous y chercheriez inutilement ces noms si communs de : Délia, Délisca, Glorvina, Anita, Janita, Delaura, Stella, Aldora, Adonilia, Odina, Aldéa, Alma, Lorida, Anolia, Arabella, Ella, Felta, etc., etc.

Le goût des noms terminés en *a* tourne à la manie, on n'ose plus s'appeler Marie, ce n'est pas assez beau, c'est bon pour une servante, une fille engagée ; quand on a des prétentions, et, qu'est-ce qui n'en a pas ? on fait appeler sa petite fille : Maria. Cette mode, cette manie est à ce point générale que les noms à terminaison française sont en train de disparaître de nos registres. On ne trouve plus Louise, Élise, Berthe, Olive, Germaine, Alice, Cécile, etc., mais Louisa, Elisa, Martha, Oliva, Germaina, Alicia, Cécilia, etc. Où cela finira-t-il ?

Parions qu'un jour il se trouvera quelque parrain ou quelque marraine amateur des noms en *a* pour proposer des noms de baptême comme : Afrosa, Barbosa, Morosa, Cornifera, Ventosa, Patira et Patata !

Ne s'est-il pas trouvé des gens assez ignorants, ou assez peu chrétiens, pour demander qu'on donne à une fillette les noms de Maria Zola !

Il arrive ainsi à nos petites fillettes de recevoir toutes sortes de noms drôles, déformés, mais il arrive autre chose à nos petits garçons, quelque chose de plus désagréable ; c'est de recevoir au baptême un nom d'homme public, d'homme politique, d'avoir ainsi comme une enseigne politique attachée à son nom et d'être comme une réclame vivante pour un parti. Les circonstances changent, les partis évoluent, les noms restent et avec eux certains désagréments.

Pour ma part, je sais bien que, pour rien au monde, je ne voudrais m'appeler Washington, encore moins Garibaldi ou Togo.

Laissez-moi vous faire remarquer qu'il n'y a rien comme d'être simplement chrétien pour avoir du bon sens.

(B. P. de Valleyfield).

MA MÈRE

UN ENFANT A SON FRÈRE

Qui soutenait ma tête et retenait ma vie
Quand mon berceau brûlait de mes fièvres d'enfant ?
Qui promettait le monde à ma rêveuse envie ?
C'est ma mère !... Une mère à toute heure est suivie
D'un ange à la main pleine, au rire triomphant !

Qui, lorsque l'insomnie ouvrait mes yeux dans l'ombre,
Me faisait les tableaux plus doux que le sommeil ?
C'est ma mère !... Une mère a des secrets sans nombre
Pour délecter notre âme à l'heure du réveil !

Quand elle eut délié ma langue à la prière,
Qui battait la mesure à mes douces chansons ?
Sur mon livre muet, qui versa la lumière ?
C'est ma mère !... Une mère ouvre notre paupière ;
Au feu de ses regards, moi j'ai lu mes leçons.

Quand elle vieillira — Dieu ! n'est-ce pas un rêve ?
On me dit qu'elle aura bientôt des cheveux blancs ;
Qu'elle s'inclinera comme un jour qui s'achève,
Cette mère !... A son cœur nous prenons tant de sève.—
Dis, que ce sera triste à voir ses pas tremblants !

Si tu veux, nous irons où l'on trouve les roses,
Pour lier une fleur à chacun de ses jours,
Nous irons dans un bois sombre et loin si tu l'oses,
Et nous la retiendrons par tant de belles choses,
Qu'à force d'être heureuse, elle vivra toujours.

Mme DESBORDES-VALMORE



LE CHASSEUR DE TIGRES

PAR MAC-DOWGAL

1

I

MON PREMIER TIGRE

LE jour où je montai à bord du navire qui devait m'emporter au Bengale, j'eusse assurément traité de folle la sorcière qui se fût avisée de me prédire qu'à trente ans de là, dans un opulent château penché au bord de l'un des lacs les plus romantiques de ma chère Écosse, je raconterais tranquillement à mes enfants les chasses qui m'ont valu ma fortune et acquis à mon nom une certaine célébrité dans plusieurs districts de l'Hindoustan.

C'est qu'à cette époque je n'étais qu'un obscur capitaine d'infanterie, connu sous le nom de John Mac-Dowgal, et n'ayant d'autre recommandation que le titre de fils de Walter Mac-Dowgal, laird d'Écosse, mort sans léguer grand'chose à mes quatre sœurs ni à moi. Point de protection, et partant nul espoir d'avancement ou d'avenir.

Bien que ne manquant point, j'ose le dire, de quelque valeur personnelle, je ne rougirai pas aujourd'hui de confesser que je ne possédais alors ni l'expérience, ni le talent, ni l'audace, ni la témérité nécessaires pour faire un illustre guerrier ou un destructeur d'animaux féroces.

Mes goûts étaient modestes et pacifiques ; jamais je ne serais entré dans l'armée sans mon brave homme de père et une occasion favorable qui s'était présentée. Néanmoins, je l'aurais sûrement quittée à la mort du vieux laird, s'il ne m'avait fallu soutenir mon excellente mère et mes sœurs, dont deux encore fort jeunes. Je conservai donc ma position, qui me permettait de leur consacrer chaque année soixante livres sterling.

Il est facile de le comprendre, après un tel sacrifice je ne pouvais subvenir à mon entretien qu'à force de privations. Aussi, de tous les officiers de la Grande-Bretagne, étais-je celui qui faisait la plus triste figure. Je vivais dans un isolement complet, en butte souvent aux dédains de mes collègues. On le sait, l'Écossais, surtout quand il appartient aux Hautes-Terres,

double ordinairement son individualité, si chétive soit-elle, d'une fierté proverbiale. Les enfants des Highlands ne sont pas riches, mais en revanche leur caractère est indomptable. Je dois à la vérité d'avouer que je ne différais aucunement de mes compatriotes. Mon séjour dans l'armée, ma situation particulière avaient même accru le sentiment d'orgueilleuse susceptibilité inné chez les habitants de mon pays.

Rebuté des manières de mes compagnons d'armes qui me traitaient en inférieur parce que je ne pouvais dorer comme eux mon existence, incapable de supporter davantage ma position pénible, je me décidai à un coup de tête. Séduit par l'exemple de quelques officiers que j'avais vu revenir du Bengale avec de beaux grades et une brillante fortune, je m'adressai aux directeurs de la Compagnie qui, à cette époque, avaient le droit de nommer aux postes militaires vacants dans les troupes de l'Hindoustan, et je leur demandai d'aller servir en ces contrées.

A peine ma requête était-elle partie, que je me repentis de ma démarche. J'étais ainsi fait que je m'engageais souvent inconsidérément en des entreprises dont les suites me causaient de vifs regrets.

Sans doute, mon changement devait me procurer un traitement plus élevé et m'assurerait un avancement dans la hiérarchie. Mais j'entendais répéter continuellement à mes collègues que ces appointements, si considérables qu'ils fussent, ne suffisaient point à faire vivre honnêtement un officier au Bengale, et qu'ils ne compensaient nullement les risques que l'on courait en séjournant sous ces climats brûlants. Pour preuve de leurs dires, ils me citaient les bataillons d'invalides que l'Hindoustan renvoyait chaque année en Angleterre. Quant aux officiers qui revenaient avec une fortune ou une haute situation, ils se comptaient facilement ; encore des infirmités précoces empêchaient-elles la plupart de jouir du fruit de leurs travaux.

Ces réflexions m'impressionnèrent vivement, et j'eusse de bon cœur renoncé à ma résolution, si la honte ne m'eût retenu. Mais j'avais informé

mes camarades, de rares amis et mes parents de mon dessein, que j'avais représenté comme inébranlable. D'ailleurs la Compagnie ne tarda point à accueillir ma demande, et je fus nommé à une vacance dans le 42^e de Cipayes. On me fixa immédiatement le jour d'embarquement, et je touchai une forte indemnité comme frais de voyage.

Je m'éloignai furieux contre moi-même, et je me sentis le cœur gros en voyant disparaître les côtes de ma patrie. Heureusement, la longueur de la traversée, les incidents de la navigation, le spectacle imposant de l'Océan dissipèrent peu à peu mes idées noires. Quand j'arrivai à Calcutta, j'étais presque résigné à mon sort.

Voilà comment je fus conduit dans un pays où je devais, durant quinze ans, me signaler par des exploits remarquables contre les tigres, les éléphants et d'autres animaux non moins redoutables. C'est en 1830 qu'on m'incorpora dans l'armée du Bengale. A cette époque, le gouverneur général des possessions anglaises était le noble lord William Bentinck.

Peu s'en fallut que je ne trouvasse, quelques jours après mon entrée à Calcutta, le terme de ma carrière militaire et celui de mon existence. Les Écossais ont le défaut d'admirer exclusivement leur terre natale. Tout ce qui ne rappelle point leurs villes, leurs lacs, leurs montagnes, ne mérite aucune attention à leur gré et subit leurs critiques impitoyables. Mon caractère, aigri par les ennuis et les mortifications que j'avais éprouvées dans l'armée anglaise exagérerait encore en moi ce défaut national. Je ne me fis pas faute de dénigrer, de censurer avec passion les hommes, les institutions, le climat de la contrée où je venais d'aborder. J'agissais de parti pris, ne voulant entendre aucune explication. A la fin, on s'offensa de mes propos. Le capitaine Holl, un brave officier vieilli dans l'Hindoustan, qui s'y était marié, et qui regardait ces possessions lointaines de la Grande-Bretagne comme une seconde patrie, prit à cœur de relever énergiquement les opinions, les jugements présomptueux que j'émettais, et ne craignit pas d'insinuer que je parlais à la légère, sans connaissance de cause. Un jour, en présence d'une nombreuse société, nos discussions s'envenimèrent. Je fus plus amer et plus dédaigneux que jamais, et le capitaine se déclara provoqué, insulté. Trop fier et trop absolu pour céder d'un pouce, je soutins mes appréciations, traitant sans ménagements mon contradicteur. Irrité de mon obstination, il prononça des paroles très vives, qui semblaient inculper ma bonne foi, et je répondis sur le même ton. Dès lors une rencontre devenait inévitable ; nous échangeâmes nos cartes et nous nous séparâmes.

De retour à mon logis et repassant plus froidement dans mon esprit les circonstances

de cette affaire qui tournait au tragique, je me reprochai ma conduite. Je convins avec moi-même de mon tort, de l'injustice de mes blâmes, et surtout du peu de raison que j'avais eu de blesser un loyal officier en raillant ses préférences pour Calcutta.

De fait, même pour l'homme le moins prévenu, l'aspect de la ville n'offrait guère de séduction. Des maisons basses, des quartiers composés entièrement de cabanes de bois, de huttes de terre, une multitude de ruelles infectes lui donnaient l'air d'une immense et misérable fourmilière. Je passe sous silence l'énorme quantité de scorpions et de reptiles grouillant dans les caves, les nuées d'aigles et de corbeaux planant au-dessus d'elle, les marécages pestilentiels qui l'entourent ; toutefois, en me rappelant que cette cité existait seulement depuis un siècle, qu'elle renfermait déjà plus d'un million d'habitants et qu'elle était le centre d'un commerce prodigieux, je dus reconnaître qu'elle ne méritait pas le mal que j'en disais, non plus que le fort William où je logeais. A la vérité, ce dernier avait si peu d'élévation qu'on eût pu passer à côté sans le voir ; mais ce n'en était pas moins une citadelle colossale, commandant la route qui menait au cœur de l'Hindoustan et exigeant dix mille hommes pour sa défense.

Ce qui m'affligeait principalement, c'était la pensée de ma mère et de mes sœurs, que ma mort plongerait dans le deuil et la misère. Je pouvais, à la vérité, sortir vainqueur de ce duel ; mais il me semblait que le trépas de mon adversaire, un vieil et honorable officier chargé de famille, pèserait lourdement sur ma conscience. Je comprenais combien il était insensé de hasarder sa vie, le bonheur de ses proches, et d'attaquer autrui pour si peu de chose, une question d'amour-propre.

Pendant la nuit entière, le remords, bien plus que les moustiques qui me dévoraient tout vif, éloigna le sommeil de mes paupières. Vingt fois je résolus de faire des excuses à mon adversaire ; mais une mauvaise honte refoulait en moi cette bonne pensée.

Le jour mit fin à mes hésitations. Je m'abandonnai à ce que j'appelais la fatalité de ma destinée, et je courus au lieu du rendez-vous, ordinairement le même pour tous les duels : un terrain abrité par les rameaux gigantesques d'un figuier. Il n'y a pas un officier anglais de l'Hindoustan qui ne le connaisse sous le nom de *grand arbre* ; c'est sous son ombrage opulent qu'ils viennent vider toutes leurs querelles.

Mes témoins m'y attendaient déjà. J'examinai avec un léger frisson l'énorme tronc du figuier, sur l'écorce duquel on distinguait çà et là des taches brunes et des entailles, indices manifestes de l'effusion du sang et des coups d'épée dont il avait été l'immobile témoin. Probablement il avait servi à soutenir le cada-

vre de plus d'un duelliste, et peut-être, tout à l'heure, le mien s'y trouverait-il adossé.

Le capitaine Holl parut enfin avec ses témoins. Beaucoup d'officiers arrivèrent en même temps de divers côtés pour assister à notre combat, spectacle qu'ils recherchent toujours avidement, et dont les émotions rompent la monotonie de leur vie.

Les épées nous ayant été présentées, je saisis la mienne avec une résolution qui tenait du désespoir. A peine si j'osai adresser un souvenir à mes montagnes natales et aux âmes chéries que j'avais laissées aux Highlands. Je fermai à demi les yeux, cherchant à m'étourdir en ce suprême instant. Aussi je n'aperçus point mes témoins se rapprocher de ceux de mon adversaire pour tâcher d'arranger l'affaire ; pourtant j'entendis le capitaine Holl qui leur disait :

“ Quant à moi, messieurs, ce duel ne me plaît nullement ; je me battraï parce que je ne puis faire autrement.”

Ces paroles me soulagèrent énormément ; c'était une avance qui me permettait sans déshonneur d'en faire une autre.

“ Capitaine, répondis-je, vous êtes un brave homme. Hier, j'ai été injuste, et je le regrette. Toutefois, je suis prêt à vous donner réparation, si vous l'exigez. Mais ne pensez-vous pas qu'il serait malheureux d'exposer en pure perte des existences qui peuvent être utiles à notre pays ? ”

Le vieil officier se déclara satisfait ; nous jetâmes nos armes, nous nous serrâmes mutuellement la main, et, laissant les assistants fort désappointés, nous emmenâmes nos témoins à l'hôtel de l'Europe. Il m'en coûta un splendide dîner ; mais j'en aurais volontiers payé dix semblables, tant j'étais charmé de l'issue de cette fâcheuse aventure. J'avais plus sujet encore de me réjouir que je ne l'imaginais, car j'appris dans la suite que le capitaine Holl était une des fines lames de l'armée du Bengale, tandis que j'avais toujours eu une antipathie prononcée pour l'escrime. Aussi je jurai mes grands dieux de ne jamais me remettre en pareille passe. On verra bientôt avec quelle fidélité je tins mon serment !

Quelques jours plus tard, le général Roxburg m'ayant adressé l'ordre de rejoindre mon régiment, après un dîner d'adieu qui me fut offert par le brave Holl, je m'acheminai vers Barrackpour, où le 42^e de Cipayes était cantonné.

Barrackpour, le *sunderland* voisin de Rajapoot, voilà des noms qui, à trente ans de distance, font encore battre mon cœur avec force. C'est dans ce dernier lieu que je me trouvai pour la première fois face à face avec le tigre, ce véritable roi des forêts hindoustaniques, que je devais rencontrer si souvent dans la suite. Quand au premier de ces lieux, il m'est cher à d'autres titres : par les amertumes dont

j'y fus abreuvé à mon arrivée et par les triomphes enivrants qui m'y accueillirent plus tard.

Barrackpour n'est pas très éloigné de Calcutta ; c'est à la fois la grande station militaire de l'Hindoustan et la résidence des gouverneurs généraux de ces provinces. Son aspect me plut bien autrement que celui de Calcutta. Le camp, qui renferme constamment plusieurs régiments d'infanterie indigène, placés sous le commandement exclusif du gouverneur général, comprenait quatre ou cinq mille chaumières, beaucoup plus propres que celles des faubourgs de Calcutta. Ces cabanes, construites en nattes légères, soutenues, comme les pièces d'une tente, par des pieux, s'alignaient régulièrement par quartiers entourés de petits fossés d'assèchement. Chaque cipaye avait la sienne renfermant uniformément un filet tendu sur un cadre servant de lit, un panier pour recevoir les vêtements, et deux ou trois ustensiles de cuisine.

Sur la lisière apparaissaient les *bengalos*, ou habitations des officiers européens ; l'extérieur en était assez rustique, mais le confort inouï de l'intérieur formait un contraste pénible avec le misérable ménage du soldat hindou.

Au-delà d'un fossé qui le séparait du camp, s'étendait un parc magnifique, au centre duquel se dressait orgueilleusement la demeure du gouverneur général. Ce palais, commencé trente ans auparavant par lord Wellesley et agrandi par ses successeurs, était devenu, sous lord Bentinck, qui l'occupait actuellement, un résidence vraiment royale. A force d'argent et de bras, on avait assez tourmenté le niveau parfait des plaines du Gange pour animer de quelques mouvements de terrain les splendides alentours de ce superbe édifice. On y voyait des pentes, des pelouses toujours vertes, d'admirables et immenses bosquets, une volière, et jusqu'à une ménagerie. Sur l'autre rive du fleuve s'élevait, comme pendant, la charmante cité de Serampour, chef-lieu de la colonie danoise.

Heureux tout d'abord d'habiter un lieu de garnison si agréable, je pris possession de mon bengalo, et je commençai à étudier la vie et les habitudes du camp. Mais je tombai dans un étonnement profond au spectacle du luxe incroyable déployé par mes collègues. On les eût pris pour autant de nababs.

Le moindre officier possédait un cabriolet, une maison de ville, de nombreux domestiques, et une énorme quantité de vêtements servant aux fréquentes rechanges de chaque jour. Ils ne connaissaient d'autre boisson que les vins de France, d'excellente bière et l'eau de Seltz. Tout leur travail consistait à assister le matin, jusqu'à sept heures et demie, à l'exercice de leur troupe ; encore était-ce sur les officiers indigènes que reposait la principale partie de la besogne.

Ils rentraient ensuite au *bengalo*, quittaient leurs vêtements blancs, passaient de larges pantalons, une robe de chambre de mousseline, et prenaient le café en lisant la gazette.

A neuf heures et demie, ils se rhabillaient de blanc pour le déjeuner, qu'on leur servait sur une table chargée d'argenterie, d'eau et de beurre refroidis avec le salpêtre, de poissons, de riz au carry, d'œufs, de pain blanc et de pain bis, de muffins, de rôties, etc.

Puis les houkabadars, faisant leur entrée, étendaient chacun derrière leur maître le petit tapis accoutumé, sur lequel ils portaient religieusement le houka, dont ils présentaient le tube.

Quelquefois on fumait ainsi, en causant de banalités, jusqu'à deux heures, où un second déjeuner venait distraire nos officiers. Ils savaient alors l'ale blanche, le vin de Bordeaux frappé de glace, les ragoûts hindoustaniques les plus variés et les plus recherchés ; et enfin chacun tuait le temps comme il pouvait, dormant, faisant des visites ou se promenant.

A sept heures, on s'asseyait de nouveau devant des tables couvertes de viandes et de mets dix fois plus nombreux qu'on n'était capable d'en consommer ; car les estomacs des convives, ordinairement délabrés par l'atmosphère ardente et l'abus des liqueurs, se refusaient à les ingérer. Or, les domestiques, à qui leur loi religieuse défendait de toucher à ces restes homériques, les jetaient chaque fois sur les fumiers, où les corbeaux et les chacals accouraient se les disputer.

Telle était la somme quotidienne de travail et de dépense de mes nouveaux collègues. On peut juger par là de ce que je dus penser de leurs plaintes sur la parcimonie de la Compagnie, qu'ils accusaient de les laisser dans la misère et de leur accorder une solde insuffisante à les faire vivre.

Pour moi, me bornant à mon *bengalo*, à un seul domestique, à un cheval unique, rejetant l'abrutissant houka, me contentant d'eau refroidie dans des gargoulettes, et surtout me gardant bien de laisser perdre les restes de ma table, je trouvai moyen, en peu de temps, d'envoyer en Écosse juste l'équivalent de mon traitement d'une année en Angleterre.

Mais je ne réalisai point impunément de semblables économies, et j'éprouvai bientôt les mêmes déboires que dans la mère-patrie. L'isolement se fit autour de moi, et ces messieurs traitèrent avec un profond dédain "ce mangeur de petit salé et ce buveur d'eau écossais", comme il leur plut de m'appeler.

Je méprisai d'abord ces ineptes railleries ; mais à la longue, je finis par ressentir plus douloureusement encore qu'autrefois les difficultés de ma situation. Quoique souffrant à l'excès des mauvais procédés dont on usait à

mon égard, j'avais trop d'orgueil pour laisser soupçonner la destination de mes épargnes. Cependant je n'omettais aucune occasion de constater ma supériorité sur des hommes obligés d'en appeler à toutes les ressources du confort sous le climat dévorant où nous vivions. Je mettais ma fierté à leur montrer combien facilement j'en supportais les ardeurs avec un régime de vie bien ordonné. En outre, je cherchais à forcer leur estime par des actions d'éclat, dégénérant même souvent en témérités dont les conséquences pouvaient m'être funestes.

Un jour, le colonel du régiment nous invita en corps à déjeuner chez lui. Après le repas, qui avait été magnifique, nous nous dispersâmes sous les ombrages du parc de la résidence de lord Bentinck. J'entrai dans la ménagerie, où se promenait une nombreuse compagnie d'officiers. J'étais échauffé ; je me joignis à eux et me mêlai activement à la conversation.

Il y avait alors dans la ménagerie un tigre royal, des lions d'Afrique, plusieurs guépards dressés à la chasse, et un rhinocéros de l'espèce dite *unicornis*. Ces animaux, les premiers, en particulier, émaciés, consumés de langueur, n'avaient rien conservé, dans leur captivité de leur aspect terrible. Comme je me les étais toujours représentés avec les proportions les plus redoutables, j'en conclus que je m'étais singulièrement trompé.

Le rhinocéros, par exemple, devant lequel on s'arrêtait de préférence, paraissait complètement inoffensif, et il avait l'air plus stupide que féroce. Attaché par le pied avec une longue chaîne à un arbre voisin d'un étang, il se tenait dans l'eau des heures entières, immobile, la tête levée, le regard fixe et sans un éclair instinctif ; il ne prêtait aucune attention aux curieux qui l'approchaient ; son gardien l'abordait sans crainte et le frottait d'huile pour adoucir sa peau.

Le groupe dont je faisais partie étant arrivé devant l'animal, l'un de mes compagnons se mit à raconter une chasse où il avait, à l'entendre, couru de grands dangers en luttant contre un rhinocéros. Je haussai les épaules, car je savais qu'au delà du Gange, d'où l'on tire des fauves, on les craint si peu qu'on les emploie aux travaux de l'agriculture comme les buffles en d'autres contrées.

Un autre parla de ses exploits contre une panthère et ne réussit pas davantage à provoquer mon admiration.

Un troisième décrivit en détail les circonstances d'une chasse au tigre, pleine d'émouvantes péripéties, dont, naturellement, il se proclamait le héros. Ce haut fait consistait à avoir, de dessus un éléphant bien caparçonné, achevé la bête féroce que vingt balles déjà avaient atteinte.

Cette fois, ne pouvant me retenir, je laissai échapper un geste significatif, que j'accompa-

gnai, je crois, de quelques paroles railleuses, exprimant le peu de cas que je faisais d'un pareil coup. Ému de mon attitude, le conteur m'aborda d'un air provocateur, et me demanda, de manière à être entendu de tous les assistants, si je serais moi-même capable de me risquer à une chasse au tigre.

— Pourquoi pas ? monsieur Brompton, répondis-je sans réfléchir. Il ne me faudrait ni éléphant, ni une armée d'Hindous pour triompher de vos tigres royaux ; je ne réclamerais qu'un bon fusil et un chien convenable."

Des rires narquois éclatèrent autour de moi.

— Il est facile de plaisanter ici, monsieur Mac-Dougal, fit Brompton, mais autre chose est d'agir. Je serais curieux de savoir quelle mine vous feriez en face du tigre.

— Rien de plus aisé, monsieur, que de vous procurer cette satisfaction, répliquai-je piqué au vif. Ouvrez-moi cette cage, là-bas, et je me charge de son prisonnier.

— Oh ! ce n'est pas un vrai tigre, celui-là, s'écrièrent quelques officiers.

— Alors choisissez, et mettez-moi aux prises avec celui que vous voudrez.

— Eh bien ! invita un jeune enseigne d'une voix flûtée, allez attaquer, si le cœur vous en dit, le tigre du *sundeband* de Rajapoot ; il est superbe, je vous jure.

— Amenez-le, lui ou tout autre.

— A vous de l'aller chercher, brave capitaine Mac-Dowgal, déclara le capitaine Dardee. Voilà de quoi on vous défie.

— Il y a pari ? m'informai-je.

— Précisément, affirma Brompton.

— En ce cas, je le relève.

— Cinquante guinées que vous n'irez pas.

— Cent guinées que j'irai.

— Soit, reprit Dardee, je suis votre homme.

— Je parie pour cent cinquante guinées, ajoutai-je de plus en plus échauffé.

— Voyons, intervint le major Bedlan, arrêtons le pari à deux cents guinées. Voulez-vous le tenir ?

— Parfaitement, répondis-je ; et même à trois cents, si vous l'aimez mieux.

— C'est assez de deux cents. Touchez là."

Je frappai dans la main du major.

— Mais dit-il, quelles sont les conditions ?

— J'affronterai le tigre de Rajapoot, seul, à pied, sans domestique ni chien de chasse, et uniquement muni d'un fusil.

— Accepté, fit Bedlan, tandis qu'un sourire incrédule et sardonique errait sur les lèvres des autres officiers.

— Je me mettrai en campagne avant trois jours," annonçai-je.

Et là-dessus je m'éloignai, exalté au delà de toute expression, ayant à peine conscience de la gravité de l'engagement que je venais de prendre.

Quand mon agitation se fut calmée et ma tête refroidie ; quand je recouvrai ma présence d'esprit, cette scène dont j'avais été le principal acteur s'offrit à moi avec une précision terrible, et je frissonnai en me rappelant ce que j'avais promis. Je me souvins, mais trop tard, de mon affaire avec le capitaine Holl, et du serment que j'avais fait ensuite. Ainsi, mon caractère impétueux, avide de l'estime d'autrui, plein de témérité et d'inconsidération, m'entraînait à jouer de nouveau, sans profit comme sans raison, mon existence si nécessaire au bonheur des miens, contre une bête féroce. Et ma folie était d'autant plus inexcusable que je n'étais nullement chasseur. Au régiment, j'avais négligé les leçons de tir encore plus que celles d'escrime. Mon futur duel avec le tigre de Rajapoot se présentait dans des conditions bien autrement défavorables que ma rencontre avec le capitaine Holl ; car en prenant des informations sur l'animal, j'appris que c'était le plus féroce qu'on eût vu depuis longtemps dans la contrée ; on le disait d'une force et d'une taille extraordinaires, et les ravages qu'il faisait prouvaient que les Hindous n'exagéraient pas. Plusieurs chasses avaient été dirigées contre lui, les bois où il se réfugiait étant impénétrables à la cavalerie et aux éléphants.

J'ai rarement passé d'aussi mauvaises nuits que celle qui suivit ce jour. Je ne rêvais que tigres et bêtes fauves, dont je devenais la proie après des luttes désespérées. Pour en finir avec ce sommeil, pire que les veilles les plus laborieuses, je me jetai à bas de mon lit. Mais bientôt de poignantes réflexions vinrent m'assaillir. Je me représentai l'inutilité des sacrifices que j'avais fait en passant dans l'Hindoustan. Je songeai à ma famille, menacée pour la deuxième fois et plus sérieusement que jamais d'être privée de tout appui. En effet, en calculant l'étendue du danger auquel je m'étais si étourdiment exposé, je considérais ma défaite et ma perte comme certaines.

Étant sorti, je me rendis au parc, afin d'essayer de dissiper les sombres idées qui me navraient l'âme. Mais en approchant de la ménagerie, je fut témoin d'un accident qui redoubla encore mon découragement.

Le rhinocéros, renfermé en ce lieu, ayant rompu sa chaîne, errait dans l'édifice sans que ses gardiens pussent le reprendre. On avait immédiatement fermé toutes les portes ; mais il en brisa une et s'élança, furieux, au dehors. Officiers, soldats, hommes, femmes, et moi comme les autres, tous s'enfuirent avec terreur. Enfin l'alarme ayant été donnée au palais du gouverneur, on lâcha en grande hâte les éléphants, qui entourèrent le rhinocéros et parvinrent à le réduire après une courte lutte. Vaincu et démoralisé, il se laissa maîtriser. Cependant il était aisé de voir qu'il n'avait

cédé qu'au nombre, et qu'il eût peut-être obtenu l'avantage contre un seul de ces ennemis gigantesques. Je compris alors combien, en liberté, ces animaux de la ménagerie du gouverneur étaient encore redoutables, malgré leur long esclavage. J'en éprouvai une impression des plus désagréables, et je me dis que le tigre de Rajapoot était probablement dix fois plus à craindre qu'on ne le prétendait, bien qu'on ne ménageât guère les termes pour dépeindre sa souplesse et sa vigueur terribles.

Je quitta le parc avec un groupe de femmes qui murmuraient hautement contre lord Dentinck, déclarait que son incurie à l'égard de la ménagerie de Barrackpour compromettrait l'empire des Anglais dans l'Hindoustan, ni plus ni moins.

A peine de retour dans mon bengalo, j'entendis à ma porte un bruit étrange et discordant. Mon domestique introduisit presque aussitôt deux Hindous, vêtus des robes jaunes extrêmement sales. L'un de ces personnages jouait du tam-tam, tandis que l'autre faisait tourner rapidement et très adroitement cinq paniers fermés suspendus à des cordes dont les extrémités étaient fixées à un disque de cuivre rivé autour de son cou. Je devinai en eux quelques fakirs de bas étage, et mon serviteur m'apprit effectivement que j'avais affaire à des gens de cette sorte, jouissant d'une certaine réputation parmi le peuple. Ayant su mon projet d'affronter le tigre face à face, ils venaient m'offrir un moyen infailible, disaient-ils, d'accomplir impunément ce redoutable exploit. En même temps, l'Hindou aux paniers tira plusieurs talismans qu'il me présenta.

Je n'étais pas d'assez belle humeur pour supporter patiemment ces charlatans. Je leur répliquai que, puisqu'il y avait une prime à gagner pour quiconque détruisait une bête fauve, ils n'avaient qu'à expérimenter à leur propre compte le merveilleux pouvoir de leurs amulettes. Comme ils ne goûtaient point ma réponse et faisaient mine d'insister, je les pris par les épaules et les poussai dehors, défendant sévèrement à Ludolfus, mon domestique, de me ramener de tels jongleurs.

Quand ils furent partis, je me posai deux questions, à peu près comme Hamlet dans Shakespeare, car ma situation n'était pas meilleure, à mon sens, que celle du fils du roi de Danemark : devais-je, ou non, tenir mon pari ? Quoi qu'il m'en coûtât de risquer mon existence et le sort de mes parents dans la plus téméraire des entreprises, j'opinaï pour l'affirmative ; j'arrêtai donc irrévocablement ma résolution, convaincu qu'il m'était impossible désormais de reculer. Alors je me posai la seconde question : quels moyens employer pour diminuer les chances fatales et augmenter l'espoir bien faible, si espoir il y avait, d'une heureuse issue ? Après une longue méditation,

dont le résultat me satisfit médiocrement, je me levai et me dirigeai vers l'habitation du colonel de mon régiment.

Andreas Lochleven était l'un des vieux officiers de l'armée britannique les plus estimés. Il habitait l'Hindoustan depuis quinze ans, et il y en avait six qu'il commandait le 42^e de cipayes. C'était un fils de l'Écosse. Aussi, dès mon arrivée, m'étais-je empressé de lui faire une visite, qu'il m'avait courtoisement rendue. Mais nos rapports s'étaient bornés là.

Rude soldat, il avait rendu à son pays de bons et nombreux services, qu'attestaient les décorations constellant sa poitrine. Toutefois, à mesure qu'il avançait en âge, ses idées et son langage revêtaient une sorte de couleur biblique qui prêtait à rire aux autres officiers. Il émaillait ses discours de citations de l'Ancien et du Nouveau Testament et s'exprimait la plupart du temps dans le style sentencieux des livres sapientiaux. Cela prouvait son commerce assidu avec les Saintes Écritures, qu'en bon protestant il lisait fréquemment. C'était là tout son culte, et il n'en savait pas davantage. Pour moi, né de parents catholiques, et élevé dans cette religion de la vieille Écosse, je n'en faisais pas tant, je l'avouerai à ma honte, et mes collègues eussent été singulièrement embarrassés pour dire à quelle confession j'appartenais.

Cet excellent homme mourut en 1835, et sa perte me causa une vive douleur. Qu'on me pardonne cet hommage rendu en passant au cœur bon et loyal qui décida peut-être de ma fortune !

La raison qui m'avait inspiré la pensée de voir le colonel, c'est qu'il jouissait dans l'armée d'une réputation d'intrépide chasseur. On lui attribuait contre les tigres et les éléphants sauvages des exploits presque légendaires. Je le trouvai dans son magnifique bengalo, occupé à fumer le houka, seul avec l'homme chargé de l'entretien de sa pipe, son houkabadar en un mot. Il m'accueillit avec le bienveillant sourire qui s'épanouissait habituellement sur ses lèvres.

— Et bien ! me dit-il, mon cher Mac Dowgal, il n'est bruit parmi nous que du pari que vous avez fait hier ; il en est qui prétendent que vous n'oserez le tenir. Moi, je soutiens que vous ne flétrirez point l'honneur de notre vieille Écosse.

— Et vous avez raison, colonel, je ne reculerai pas. Mais je suis un faible champion pour une telle responsabilité.

— Il faut convenir, reprit Andreas Lochleven d'un air grave, que vous avez sur les bras une lourde affaire : le tigre de Rajapoot est un fier animal, raconte-t-on. Pour mon compte, je crois que j'y eusse regardé à deux fois avant de me décider à l'aller attaquer en plaine.

— Vous voulez dire, colonel, que j'ai été téméraire ; soit ! je ne le nierai pas. Mais maintenant que le vin est tiré, il faut le boire.

— Évidemment. Avez-vous une famille, monsieur ?

— J'ai ma mère et quatre sœurs, dont je suis l'unique appui.

— Je vous plains, en vérité, je vous plains."

L'air soucieux du colonel, l'accent avec lequel il prononça ces paroles me firent frissonner. Je crus remarquer qu'il me regardait comme un homme mort, et je sentis mes cheveux se hérissier. Cependant il ajouta bientôt :

“ Enfin, il n'y a pas de remède ; il faut nécessairement vous exécuter et sortir de là le moins mal possible. Vous avez bien fait, MacDowgal, de me venir voir ; l'expérience d'un vieillard n'est point à dédaigner. Si mon œil a perdu de sa pénétration, si mon bras tremble sous le poids d'une carabine, mes conseils ont encore de la valeur. Ah ! j'ai coulé d'heureux jours, de belles années évanouies à jamais.”

Il y eut un silence, puis il continua :

“ Vous avez chassé, sans doute, dans votre vie ?

— Hélas ! colonel, je n'ai couru qu'une fois le chevreuil dans nos Highlands et deux fois le renard, étant au régiment.

— Ce sont de minces états de service, assurément, dans la profession cynégétique. Cependant, fussiez-vous un chasseur consommé, tel qu'on en rencontre en Europe, que la science des procédés d'outre-mer ne vous servirait guère contre le tigre. Cela ne l'empêcherait point de ne faire de vous qu'une bouchée.”

Ces réflexions étaient peu propres à me rassurer. Je me sentis repris de frissons, et je me persuadai que mon sort était irrévocablement fixé. Si les hommes les plus habiles, pensais-je, ne sont pas de force à lutter contre l'ennemi que je dois combattre, qu'en sera-t-il d'un novice comme moi ?

“ Avant tout, reprit Lochleven, il vous faut une bonne carabine. J'en possède une, que j'ai baptisée, pour sa qualité du nom d'*immanquable* ; je suis persuadé qu'elle fera votre affaire, et je vous la confierai.”

En même temps le colonel se leva ; il alla à une panoplie, espèce d'arsenal disposé sur des tentures de peaux magnifiques, et il décrocha une carabine à deux coups, remarquable par le teinte sombre, mais parfaitement lisse de ses canons, et par le poli de la crosse, témoignage irrécusable d'un long service.

“ Voilà, déclara-t-il, une arme qui, en de bonnes mains, n'a jamais manqué son coup. Elle me rappelle, chaque fois que je la regarde, d'émouvants souvenirs. Si elle ne brille pas par l'élégance, du moins elle est sûre, ce qui vaut infiniment mieux. Croiriez-vous que lord Spencer m'en a offert cinq cents guinées ?

— Et vous avez refusé, naturellement ?

— Oui certes, je ne l'aurais même pas cédée pour mille. Aujourd'hui encore, beaucoup de nos freluquets de l'armée donneraient gros pour l'acquérir ; mais ils ne l'obtiendront à aucun prix. Pour vous, capitaine, c'est différent ; vous êtes Écossais, responsable par conséquent de l'honneur de notre pays ; aussi je n'hésite point à vous remettre ma vaillante carabine. Puissiez-vous en tirer d'aussi bons services que moi !”

Je reçus avec une profonde reconnaissance l'arme excellente que m'offrait Andreas Lochleven. Il ajouta :

“ Ne vous avisez pas de la charger avec vos balles de plomb ; elles s'applatiraient comme une boulette de pain sur le crâne du tigre. Tenez, j'ai ici ce qu'il vous faut.”

Et il me présenta une boîte de balles de cuivre.

“ Mais il ne suffit pas, poursuivit-il, de mettre une de ces dragées dans chaque canon, d'occuper une bonne position, d'avoir le coup d'œil juste, la main sûre ; il est nécessaire de savoir reconnaître l'approche du tigre, sa présence, ses habitudes, surtout quand on doit, comme vous, l'attaquer en rase campagne.

— Aussi voilà un des motifs pour lesquels j'ai désiré vous consulter.

— Alors, écoutez-moi. Apprenez que le tigre, comme l'ennemi du genre humain, ne vient que dans les ténèbres. Si donc on vous dit qu'il est là, ne le croyez pas ; qu'il est dans un fourré, n'y allez pas ; car, n'est-il pas écrit qu'il vous surprendrait comme un voleur ? La prudence exige que vous restiez immobile à la place que vous aurez choisi et que vous regardiez, non pas au loin, mais autour de vous. Scrutez les moindres touffes d'herbes, les plus minces replis du terrain dans votre voisinage, car c'est là que le tigre peut être caché. Il reste quelquefois blotti des heures entières, épiant l'occasion de fondre sur sa proie.

— Comment l'apercevrai-je ?

— Le jour, son soufflement, l'agitation d'un brin d'herbe ou des broussailles vous le révélera ; la nuit, ses yeux étincelants comme le feu vous le signaleront. J'ai connu un chasseur syke qui le devinait rien qu'à l'odeur fétide de son haleine.”

Le colonel me donna encore plusieurs autres renseignements qui devaient m'être très utiles, tout en me confirmant dans la conviction que mon entreprise était des plus périlleuses.

Enfin il me conseilla d'aller passer deux jours à Rajapoot, où je pourrais recueillir des informations précises sur les cantonnements du tigre. Je partis le soir même, et remontai le Gange jusqu'au village de Rajapoot, n'emmenant que mon domestique. Je commençai par me mettre en rapport avec les habitants ; ils s'empressèrent de m'initier aux habitudes

du terrible ennemi qui désolait la contrée. Ils renchérirent encore sur les récits qu'on m'avait fait de sa taille et de sa férocité. Il me fallut toute mon inébranlable résolution et l'inexorable sentiment du point d'honneur pour ne pas songer à reculer.

Ne pouvant me fier complètement à leurs dires souvent contradictoires, je pris des guides pour visiter les environs.

Ils me firent voir le *sunderband* où le tigre avait élu domicile. Par *sunderband* on entend une forêt composée d'arbres de grande venue. On donne principalement ce nom aux vastes terrains d'alluvion boisés qui terminent le delta du Gange, du côté de la mer. Plus bas que Rajapoot et Barrackpour, ils se succèdent presque sans interruption sur une longueur de cinquante lieues. Ce sont des rivages de mort, inhabitables, inaccessibles aux rayons du soleil, où règnent en maîtres les reptiles hideux, les bêtes féroces et particulièrement le tigre. Trois classes d'individus osent seuls s'y aventurer quelquefois : le bûcheron, qui aime à se plonger au plus épais des fourrés et à retourner à la vie sauvage ; l'ascète hindou, que les retraites solitaires invitent à la contemplation ; et le fakir, qui, armé de talismans et d'amulettes, se vante de pouvoir dompter les tigres.

Le *sunderband* qu'on m'indiqua n'était pas très vaste et finissait à une demi-lieue environ de Rajapoot. Il était borné au nord par une jungle formée d'arbustes épineux, du sein de laquelle s'élançaient, à de rares intervalles, des bambous géants. C'était par là, prétendait-on, que le tigre opérait sa sortie du *sunderband* ; on le rencontrait même souvent dans la jungle. Bien que la légèreté avec laquelle marchent ces animaux ne permettent guère d'observer leurs traces, je réussis cependant à en relever quelques-uns. Non loin delà, je remarquai, sous l'immense dôme d'un figuier des banians, un espace considérable semé d'ossements blanchis ; quelques-uns toutefois paraissaient de fraîche date, preuve manifeste que le tigre s'arrêtait là de temps à autre pour dévorer le butin enlevé dans les environs de Rajapoot. Rarement troublé dans ses excursions à cause de la terreur qu'il inspirait, peut-être avait-il pris certaines habitudes auxquelles il demeurait fidèle. Quoi qu'il en fût, me croyant suffisamment renseigné par l'examen de ces lieux, je retournai à Barrackpour, résolu d'entrer en campagne le plus tôt possible.

Le jour même de mon retour au camp, j'étais prêt à repartir. Avant de m'éloigner, je voulus prendre congé de l'excellent colonel du 42e de cipayes. Il me renouvela ses précédentes recommandations, et il me dit, en me reconduisant jusqu'au seuil de son bengalo :

“ Allez, Mac-Dowgal ; ayez confiance en Dieu et en votre carabine. Puissiez-vous me rapporter la fourrure du tigre de Rajapoot ! ”

Il était convenu entre nous qu'Andreas Lochleven aurait la peau de la bête fauve, si je revenais victorieux.

Le soir même, je me mis en route avec ma carabine, mes munitions, un léger bagage, et mon seul domestique. Mon départ surprit les officiers du camp, et je sus que le major qui avait parié contre moi et plusieurs autres envoyaient à Rajapoot quelques-uns de leurs gens pour m'y surveiller. Mais j'avais fait le sacrifice de mon existence, et j'étais décidé à mener franchement mon expédition. Dès le lendemain de mon arrivée, j'allai m'installer à l'ombre d'un buisson isolé dans la campagne. De là, j'observai soigneusement les abords de la jungle et surtout le passage par où je soupçonnais que le redoutable tigre accomplissait ses sorties.

La journée entière s'écoula sans incidents ni résultats. La nuit ne me fit point abandonner mon poste. Seulement je me plaçai un peu plus loin, contre un arbre, d'où il m'était plus facile de surveiller les alentours.

Les émotions commencèrent avec les ténèbres. Les sombres et silencieuses profondeurs du *sunderband* s'animèrent peu à peu ; il s'élevait parfois des cris sourds qui me faisaient frissonner. Je tressaillais malgré moi au bruit d'un vampire frôlant ma tête de son aile hideuse. Les singes, les écureuils, les coatis, les renards, et spécialement les audacieux jerboas qui sortaient successivement de la jungle et venaient rôder autour de moi me causaient de vives paniques. Vingt fois j'épaulai ma carabine, examinant à chaque instant, selon l'avis de Lochleven, si la pierre n'était pas humide ou si la poudre remplissait le bassinet, car, à cette époque, on ne connaissait point encore les fusils à percussion.

Il y eut un moment où je m'apprêtai à faire feu.

J'avais aperçu devant moi deux yeux sanglants qui me fixaient. Ce n'était qu'un caracal, qui s'éloigna dès qu'il m'eût reconnu.

J'étais si fatigué que je dus me reposer le jour suivant. Le soir, je repris ma carabine et me remis seul en campagne. Même déception que la veille : alertes continuelles, pas de tigre, pas même un rugissement qui l'annonçât quelque part. Quand je rentrai, le matin, dans Rajapoot, on m'apprit que le tigre avait audacieusement enlevé deux moutons, à cent pas du village. Je visitai l'endroit, tâchant de suivre ses traces ; mais je les perdus à l'entrée de *sunderband*. Rebuté de mon insuccès, ne sachant que faire, je délibérai si je retournerais à mon affût ordinaire ou si j'en choisirais un autre. J'optai pour le premier parti, conforme d'ailleurs aux conseils de Lochleven. Mais, cette fois, je me procurai un jeune chevreau, que j'emportai avec moi et que j'attachai à trente pas de l'endroit où je me postai.

Le malheureux animal, effrayé de son isolement et des bruits sortant de la forêt, ne tarda pas à crier. Je m'aperçus aussitôt qu'on l'entendait, car des brisements de branches et des appels de bêtes fauves éclataient sous bois en se rapprochant. Toute ma crainte était que mon chevreau ne me fût enlevé par un chacal, une hyène ou un guépard.

Tout à coup les bruits cessèrent dans la jungle ; je ne sais pourquoi je pressentis quelque chose et je me tins plus que jamais sur mes gardes. J'avais le genou droit à terre et la carabine à l'épaule, soutenue par le bras s'appuyant lui-même sur le genou gauche à demi ployé. Mon regard ne quittait un instant la lisière de la jungle que pour se promener avec circonscription autour de moi. J'interrogeai attentivement chaque pli de terrain, chaque touffe d'herbe, chaque buisson, comme me l'avait tant recommandé le colonel. Il n'y avait pas de lune, et la lueur des étoiles allumées au sombre firmament de ces pays chauds éclairait seule mon point de mire. Soudain mon chevreau se tut, et il me sembla qu'il s'efforçait de rompre ses liens, puis qu'il demeurerait immobile et tout tremblant. Évidemment, il se passait près de moi quelque chose d'extraordinaire. Un léger frisson courut dans mes veines ; je me rassurai de mon mieux et je redoublai de vigilance. Mais je ne voyais toujours rien ; mon regard fut de même détourné quelques secondes par un de ces rapides météores qui se succèdent fréquemment sous ces latitudes. Qu'on juge de mon émotion, quand, le ramenant à terre, j'aperçus, à quarante pas de moi environ, à ras du sol, deux points fixes et lumineux, mais qui n'éclairaient aucun des objets voisins. J'ignorais si ces yeux étaient dirigés sur moi ou sur mon chevreau ; toutefois, ils étaient si gros et si étincelants que je ne pouvais me méprendre sur la nature de l'animal auquel ils appartenaient. C'était bien un tigre, et probablement celui que j'attendais depuis deux nuits ; car, lorsque ces fauves ont choisi un canton et qu'ils se sentent en force, ils n'y souffrent guère de rivaux.

Je m'occupai de mettre en joue ; mais ma main tremblait, et mon œil troublé ne retrouvait pas le point de mire. Recueillant rapidement toute mon énergie, je pensais à mon pays, à ma mère, à mes sœurs, au colonel Lochleven, à ces dédaigneux officiers qui avaient douté de mon courage, et je me recommandai à Dieu. Bientôt je recouvrai ma fermeté ; j'affermis toutes les parties de mon corps ; ma carabine adhéra mieux à mon épaule, je touchai du doigt les bassinets et les pierres des canons, puis j'abaissai lentement mon arme ; je visai autant que je pus entre les deux points rouges ; je pressai la détente, et le coup partit.

De ma vie je n'avais entendu de rugissement terrible, puissant, comme celui qui suivit mon coup de feu. Une masse sombre, affreusement convulsée, bondit en l'air à une telle hauteur, que je crus qu'elle allait retomber sur moi. Alors, sans beaucoup réfléchir, tant j'étais impressionné, je lâchai presque au hasard mon second coup. Un sourd grondement déchira l'air près de moi, et tout rentra dans le silence. Pendant une heure, environ, j'attendis, immobile à la même place, après avoir eu cependant la présence d'esprit de recharger ma carabine.

Enfin, jugeant que le tigre avait été tué, ou que, s'il n'était que blessé, il avait dû s'éloigner, je me levai, n'ayant plus rien à faire là. Je me gardai bien d'approcher de l'endroit où j'avais tiré : Andreas Lochleven m'avait formellement défendu de le faire dans l'obscurité. Je regagnai tout bonnement Rajapoot, dont le bruit de mes coups de feu avait mis sur pied toute la population.

A peine le jour avait-il paru que les habitants du village, hommes, femmes, enfants, vieillards, se précipitèrent vers la jungle. Mon cœur palpitait d'une émotion facile à comprendre en approchant du lieu où j'avais tiré le tigre. Le ciel m'avait favorisé : le monstre gisait là, couché sur le flanc, les griffes et les dents enfoncées dans le sol qu'il avait déchiré avec rage dans les dernières convulsions de l'agonie. Le chevreau, toujours attaché à vingt pas de distance, était demi-mort de terreur.

(A suivre)

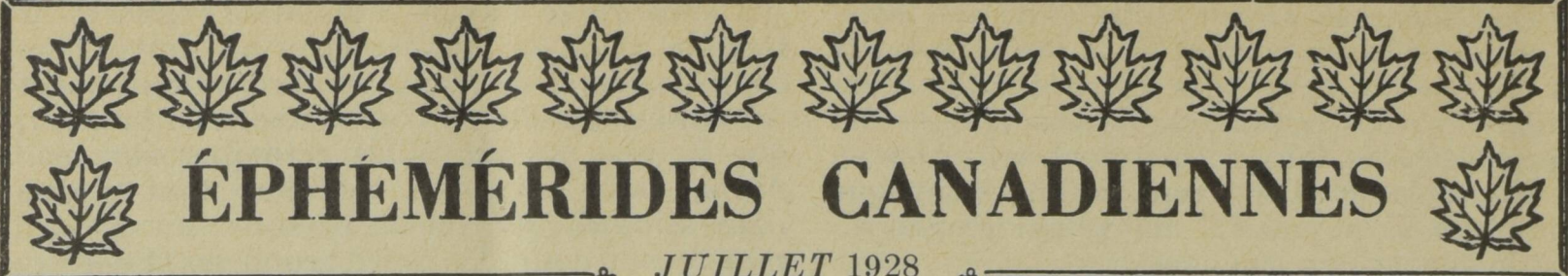
Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue "L'APÔTRE" est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE

105, rue Ste-Anne,

QUEBEC



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

 JUILLET 1928

3 — Le T. H. Ramsay MacDonald, ancien premier ministre travailliste de l'Angleterre, arrive à Québec à bord de l' "Empress of France". L'hon. MacDonald fait son troisième voyage en notre pays.

4 — Le groupe d'acteurs qui représente depuis quatre ans la Passion à St-Jérôme de Terrebonne, se rend à Montréal où il donnera ce soir une représentation de ce drame au Forum de cette ville.

7 — Les RR. Pères Blancs ont commencé la construction d'un noviciat à Everell, près Québec. Cette nouvelle maison, qui sera ouverte vers la fin de cette année, logera les novices scolastiques et les frères convers. On fermera la maison de la rue des Remparts à Québec et celle de Saint-Mathias de Rouville. La Procure de la communauté est transportée au no 653, Chemin Ste-Foy, Québec.

8 — Des religieuses de Jeanne d'Arc, dont la maison-mère se trouve à Bergerville, près Québec, partent pour la France où elles vont fonder une maison de leur ordre, à Beaulieu-Fontaines. Elles occuperont le Château de Jeanne d'Arc où la Sainte a été détenue comme prisonnière en 1430. Ces vaillantes mission-

naires font le voyage à bord de l' "Empress of France" et sont accompagnées de leur fondateur, le R. Père Marie-Clément, A.A.

9 — En 1927, l'industrie minière rapporte \$29,124,110.00 à la Province de Québec.

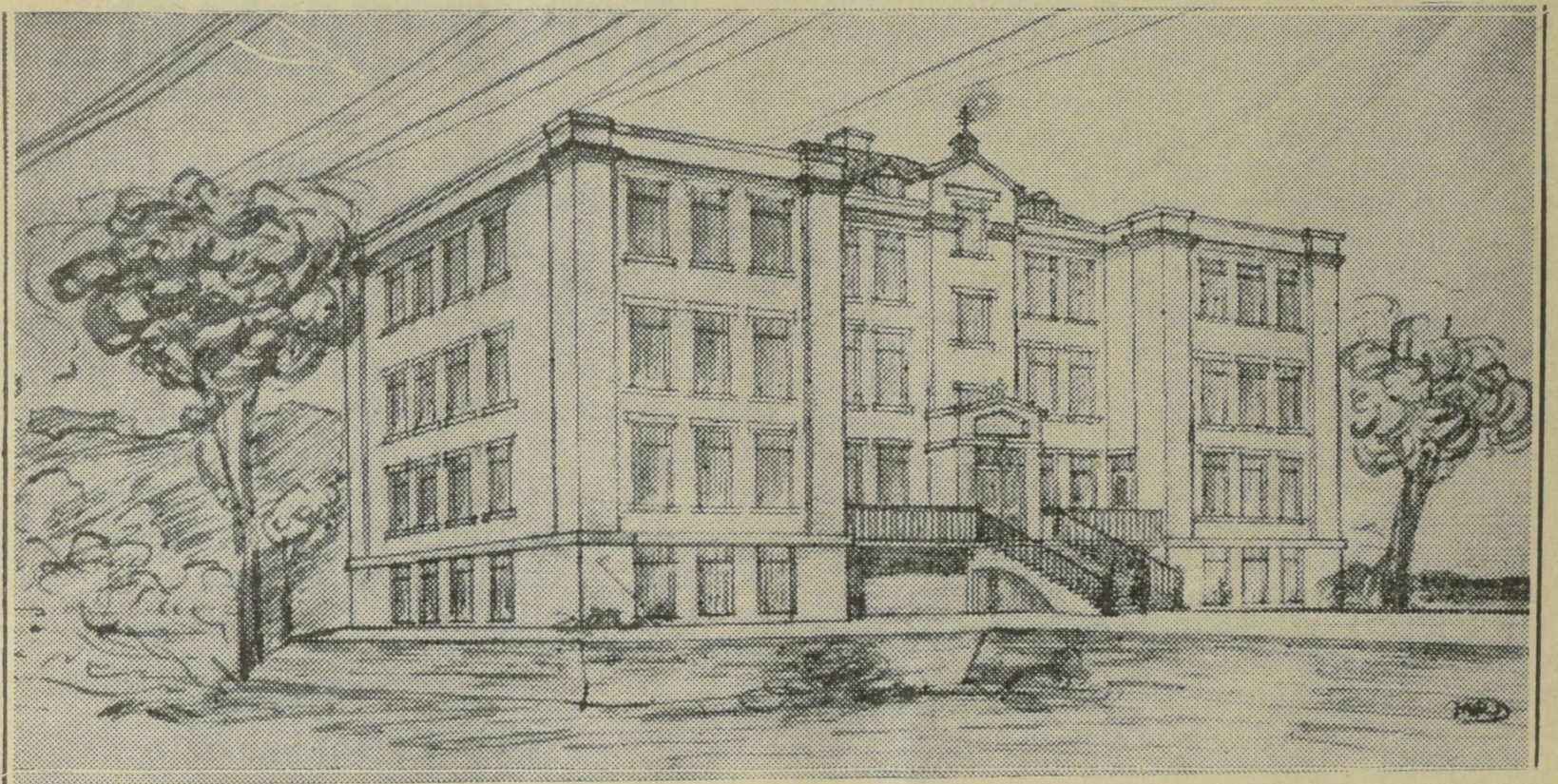
— Le Gouvernement de la Province de Québec annonce qu'il construira seul la route carrossable sur le pont de Québec.

— On apprend que le Bureau d'Éducation de la Province du Nouveau-Brunswick a adopté certaines recommandations faites par le sous-comité Langue et Éducation de la Société nationale acadienne "L'Assomption". Cette décision du Gouvernement reconnaît l'existence des écoles bilingues.

10 — Aux prêtres du diocèse de Québec qui sont actuellement en retraite, S. Ém. le cardinal Rouleau annonce qu'un congrès marial sera tenu l'année prochaine dans sa ville épiscopale.

— Trois steamers océaniques, qui revenaient de Montréal avec une cargaison de grain, perdent leur route au milieu de la brume et s'échouent en face de Varennes. Le chenal du Saint-Laurent a été de ce fait obstrué pendant plusieurs heures.

11 — S. Ém. le cardinal Rouleau, archevêque de Québec, invite ses prêtres à faire des prières



LA NOUVELLE MAISON QUE LES RR. PÈRES BLANCS FONT CONSTRUIRE à EVERELL, près Québec.

publiques pour demander une température favorable aux travaux des champs.

— Lord Lovat, sous-secrétaire d'état britannique pour les Dominions, arrive à Québec, à bord de l' "Empress of Scotland". Le noble Lord, qui est un catholique pratiquant, est venu au Canada pour s'occuper de l'Immigration.

14 — On apprend que le R. P. Alphonse Pelletier, supérieur des Pères du St-Sacrement à New-York, vient d'être nommé visiteur de sa communauté pour le Canada et les États-Unis.

— On inaugure, en Nouvelle-Écosse, le Fort Beauséjour, un nouveau parc national canadien, situé entre Sackville et Amherst.

15 — L'est du Canada traverse actuellement une période de chaleur excessive. Depuis le 13 août, le thermomètre se tient au-dessus de 80 degrés. A Montréal et à Chicoutimi, il marque même 88 degrés.

— L' "Australia", le vaisseau amiral australien, actuellement dans les eaux canadiennes, arrive à Québec de Montréal où il a passé quatre jours. L' "Australia" est sous la direction du contre-amiral G.-F. Hyde, commandant de l'escadre australienne.

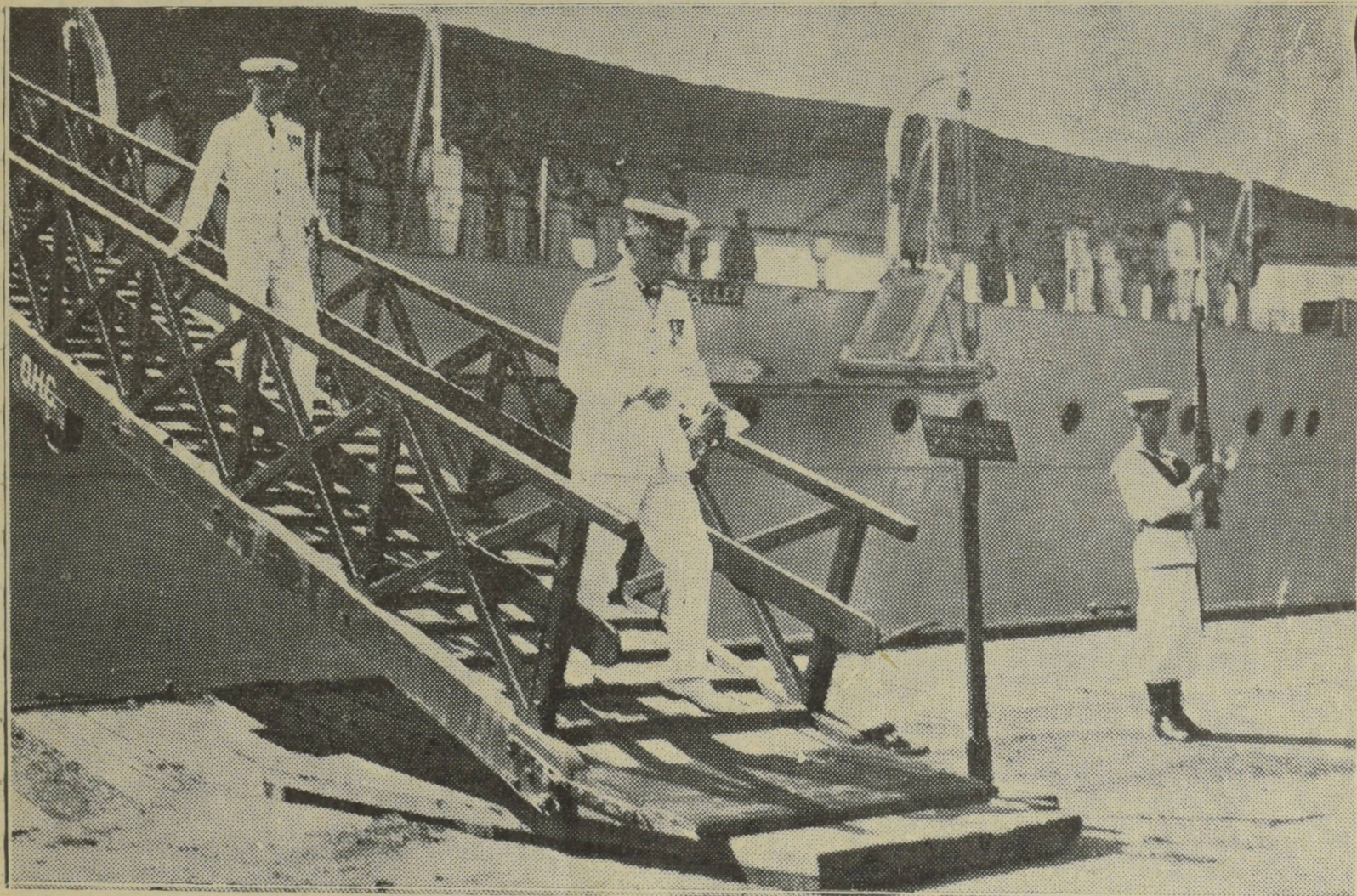
— M. l'abbé J.-B. Dubuc, curé de Lavigne au diocèse de Sault-Ste-Marie, et quatre autres personnes périssent sur le lac Nipissing, alors

qu'un moteur, qui actionnait un yacht, prend feu soudainement.



FEU M. LE JUGE ERNEST ROY

17 — A St-Michel de Bellechasse, décède l'hon. juge Ernest Roy, à l'âge de 57 ans. L'hon. juge Roy avait représenté les comtés de Montmagny et de Dorchester à la Législature



LE CONTRE-AMIRAL G.-F. HYDE, chef de l'escadre australienne, descendant de l' "Australia", à Québec.



S. G. MGR J.-ARTHUR PAPINEAU, le nouvel évêque de Joliette.

provinciale ; il avait été nommé juge à la Cour Supérieure en 1923.

— M. le chanoine Émile Vincent vient d'être nommé vicaire général du diocèse de Sherbrooke.

18 — Le Prince Georges, le troisième fils de S. M. le roi George V, notre gracieux souverain, arrive à Québec, à bord de l'“ Empress of Australia ”, mais il n'y fait que passer. Il prend place immédiatement à bord d'un convoi spécial du Pacifique Canadien, le “ Mont Royal ”, à destination de Vancouver.

19 — S. Ém. le cardinal Louis Sincero arrive à Québec à bord du “ Megantic ” et se rend à l'Archevêché saluer S. Ém. le cardinal Rouleau, archevêque de Québec. Son Ém. le cardinal Sincero part quelques heures plus tard pour Montréal, où il se rend bénir la nouvelle maison-mère des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

— A Québec est lu un décret de S. Ém. le cardinal Rouleau établissant une nouvelle paroisse au quartier Belvédère, sous le vocable des Bx Martyrs Canadiens. C'est la 23ème paroisse dans la ville de Québec.

— Pour la première fois, les Acadiens de Québec célèbrent solennellement la fête de l'Assomption, leur fête patronale. Cette démonstration a lieu en l'église de Limoilou.

23.— On apprend que le S. Père vient de nommer M. l'abbé Charles Lamarche, curé de St-Stanislas de Montréal, évêque de Chicoutimi. Mgr Lamarche est né à St-Roch de l'Acadian en 1870 et il a fait ses études au Collège de l'Assomption ; il est le frère de M. l'abbé R. Lamarche, curé de Laprairie.

24 — S. G. Mgr J.-A. Papineau, le nouvel évêque de Joliette, est sacré dans sa cathédrale, par S. G. Mgr Georges Gauthier, administrateur apostolique de Montréal, qui est assisté de S. G. Mgr F.-X. Decelles, évêque de St-Hyacinthe, et A.-O. Comtois, auxiliaire aux Trois-Rivières. S. G. Mgr G. Forbes, archevêque d'Ottawa, prononce le sermon.

— M. l'abbé Henri Arcand, professeur au Collège de Ste-Anne, décédé à Portneuf, après deux jours de maladie, à l'âge de 29 ans et onze mois. Le défunt avait été ordonné le 27 mai dernier.

— On connaît aujourd'hui les lauréats du Mérite Agricole pour 1928. Le gagnant de la médaille d'or est M. Henri Majeau, de Joliette, qui conserve 935 points sur 1000. La médaille d'argent est remportée par M. Willie Bigué, de Ste-Anne de la Pérade, qui conserve 939.5.

— Les délégués de l'Association Parlementaire de l'Empire Britannique arrivent à Québec à bord de l'“ Empress of France ”. Ces distingués visiteurs passeront quelques semaines au Canada.

27 — A St-Hyacinthe s'ouvre la huitième session des Semaines sociales du Canada.

“ Le problème économique ” surtout étudié au point de vue agricole, tel est le sujet d'étude de la présente semaine sociale.

28 — A la suite d'une journée excessivement chaude et humide, des tempêtes de pluies et de vent ravagent différentes parties de notre province. A St-Zénon de Joliette, un ouragan emporte plusieurs habitations. Des granges sont incendiées par la foudre. Trois enfants sont tués et plusieurs autres personnes sont blessées. Les dégâts dépassent \$100.000.

29 — M. Cyrille Vaillancourt, chef du service provincial d'apiculture et d'industrie sucrière, part pour l'Europe. M. Vaillancourt représentera officiellement notre province au congrès international d'apiculture qui se tiendra à Turin, Italie, du 10 au 15 septembre.

— On annonce que les terrains de M. Corrigan, situés sur le chemin du bois Gomin, à Ste-Foy, serviront d'aéroport temporaire pendant la semaine de l'Exposition de Québec.

— D'après la maison John Lovell & Son qui publie le Bottin de Montréal, la métropole aurait avec sa banlieue une population de 1,176,461 âmes. La ville de Montréal aurait vu augmenter sa population de 42,550 personnes depuis l'an dernier.

31 — Le commerce total du Canada depuis un an a été de \$2,444,708,864, soit une augmentation de \$127,203,961. Sur ce chiffre nos importations ont été de \$1,154,209,696. En juillet notre commerce a été de \$230,772,272 dont \$103,403,649 d'importations.

TOUCHANT MÉPRIS DE L'ARGENT

Un pauvre Arabe du désert, raconte Darvieux dans son *Voyage du Liban*, avait pour tout bien une magnifique jument. Le consul de France à Seyde lui proposa de la lui acheter dans l'intention de l'envoyer à Louis XIV. L'Arabe, pressé par le besoin, balança longtemps ; enfin il y consentit et en demanda un prix considérable. Le consul, n'osant de son chef donner une si grosse somme, écrivit à sa cour pour en obtenir l'agrément. Louis XIV envoya l'ordre d'acheter l'animal.

Le consul mande sur-le-champ l'Arabe, qui arrive monté sur sa belle coursière, et il lui compte le prix convenu. L'Arabe, couvert d'une natte déguenillée, met pied à terre regarde l'or ; il jette ensuite les yeux sur sa jument, il soupire et lui dit :

“ A qui vais-je te livrer ? A des Européens qui t'attacheront, qui te battront, qui te rendront malheureuse ! Non ! Reste avec moi, ma belle, ma mignonne, ma gazelle ! Sois ma joie, et la joie de mes enfants.”

En disant ces mots, il sauta dessus et reprit la route du désert... bien entendu, sans emporter la somme.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

ET LES FINS D'ÉTÉ

LES fins d'été ont souvent un charme particulier. Je ne chercherai point à l'analyser. Un vieux docteur comme moi doit plutôt s'occuper de chercher pourquoi cette arrière saison est parfois dommageable à la machine humaine, dont elle détraque ce qu'on pourrait appeler la chaufferie, c'est-à-dire l'appareil digestif.

C'est un fait qu'à la fin d'août, alors que les fortes chaleurs s'en vont, au grand soulagement de tous ceux qui ont pesté contre elles, on remarque une véritable épidémie de dérangements d'estomacs et d'intestins. Beaucoup de jeunes enfants, qui avaient traversé victorieusement l'époque de la canicule, sont alors emportés soudainement.

Pourquoi ?

C'est que le changement de température, alors violent, a sa répercussion sur l'organisme, et le désarme. Il y a bien multiplication de rhumes ici et là ; mais il y a surtout dérangements du côté du tube digestif. On sait au reste comme celui-ci, qui a fort à faire et constamment, est un des premiers à souffrir de la plupart des maladies, dont les débuts se marquent souvent par une indigestion.

Il y a donc d'abord un désordre général causé par le changement subit de température. Mais il s'ajoute à cette première cause beaucoup d'autres.

* * *

La suivante a trait aux excès des vacances, car si cette période en est une de repos pour quelques-uns, elle est pour beaucoup d'autres une occasion de fatigues et d'imprudences qui délabrent leur organisme.

Il y a d'abord la fatigue causée par des excursions pas toujours bien préparées, et encore moins sagement conduites.

Il y a les excès et les imprudences commis au cours de ces excursions ou voyages, surtout dans le boire et le manger.

On loge et on se ravitaille chez les autres, souvent très loin du foyer, dans des endroits où l'alimentation et la façon de la préparer sont tout autres que celles auxquelles notre estomac est habitué. Il y a aussi l'inévitable crème à la glace dont on se gave parfois goulûment.

La fin d'août est encore, surtout dans nos parages, la saison par excellence des légumes frais et des fruits nouveaux. Ces produits sont délicieux, mais encore faut-il en user avec une discrétion suffisante.

Il faut se rappeler que légumes et fruits n'ont pas toujours atteint le degré de maturité suffisant pour les rendre inoffensifs. Qui n'a pas, dans l'histoire de sa jeunesse, au moins une indigestion causée par les pommes trop vertes ?

Enfin, il y a une troisième cause à laquelle on ne songe pas assez : C'est que la fin de l'été est la période où les eaux sont les plus basses. Les seaux sont exposés à racler le fond des puits, et les aqueducs à voir s'engouffrer dans leurs prises d'eau tous les sédiments que les eaux plus hautes laissaient bien tranquilles sur le lit de la rivière.

Or, fonds de puits ou fonds de rivières renferment une foule de choses avec lesquelles il ne fait pas bon voisiner. Il y a telles agglomérations qu'il vaut mieux ne pas remuer car il en peut sortir des éléments nuisibles.

* * *

Conclusion : Que faut-il faire pour échapper aux inconvénients de fin d'été ?

Il est trop tard pour parler des imprudences et des excès des vacances ; ils sont produits. Il ne reste plus qu'à atténuer leurs effets par un luxe de précautions dans le boire et le manger.

On a péché. C'est le temps d'expier par un peu de prudence

A bas donc les séances de goinfreries devant les plantureux plats de "bouillis". Allons-y prudemment, si nous ne voulons pas être obligés à une diète ennuyeuse et prolongée.

Et puis, méfions-nous un peu de l'eau, et n'hésitons pas à la faire bouillir comme on fait parfois le printemps. C'est le moyen le plus pratique de faire tourner le ventre en l'air certains microbes, qui se conduisent plutôt mal lorsque nous les laissons s'introduire dans nos intestins.

LE VIEUX DOCTEUR.

Les maladies de l'enfance

ÉTUDE DE L'APPAREIL RESPIRATOIRE

LE phénomène de la respiration consiste essentiellement en un échange intime entre l'air qui circule dans les alvéoles du poumon et le sang répandu en nappe extrêmement mince dans les vaisseaux capillaires qui sillonnent la surface pulmonaire. De cette façon le sang usagé arrivant du ventricule droit par l'artère pulmonaire va se charger d'oxygène dans les alvéoles du poumon ; ce sang oxygéné, neuf et prêt à être immédiatement utilisé, revient à l'oreillette gauche par les veines pulmonaires.

Ainsi, depuis la naissance jusqu'à la mort, sans défaillance, grâce à ce système merveilleux de précision et d'économie, l'organisme apporte la vie à tous les tissus, à tous les organes avec le même sang, mais un sang incessamment rajeuni, renouvelé.

C'est ce cycle ininterrompu dans son fonctionnement que l'on désigne sous le nom d'hématose.

Cette intimité parfaite entre l'air et le sang n'est possible qu'à la condition qu'aucune cause ne vienne faire obstacle à la circulation de l'air et du sang. Que cette circulation de l'air dans les voies aériennes soit entravée, ou que celle du sang dans les capillaires du poumon soit également interrompue, il en résulte une diminution plus ou moins considérable du champ de l'hématose pouvant aboutir à une série de troubles qui constituent précisément les maladies de l'appareil respiratoire ; elles sont fort nombreuses et diverses dans leur symptomatologie et leurs conséquences, selon le niveau où siège l'obstacle.

Vous savez que l'appareil respiratoire est constitué par un ensemble d'organes situés à des niveaux différents et qui s'étagent de la face jusque dans la poitrine. Les fosses nasales, qui représentent l'étage supérieur des voies respi-

ratoires, ne servent pas seulement à respirer, c'est aussi le siège de l'olfaction, de même le larynx plus bas placé, qui sert aussi au passage de l'air, est spécialement différencié pour l'acte de la phonation.

La trachée qui fait suite au larynx et entre dans la cage thoracique, derrière le sternum, est un vaste conduit qui ne tarde pas à se bifurquer en deux branches, les bronches formées comme la trachée par un squelette fibro-cartilagineux fait d'anneaux successifs recouverts d'une membrane muqueuse pourvue d'un épithélium à cils vibratiles destiné à arrêter les poussières ou les germes aventurés dans le courant aérien. Des glandes qui sécrètent un mucus abondant fortifient encore la protection de la muqueuse.

La plèvre n'est qu'un sac à deux feuillets qui entoure complètement le poumon ; entre ces deux feuillets, accolés normalement, peut se constituer un véritable espace qui se remplit de liquide lorsqu'il y a pleurésie. Ce sac pleural épouse toutes les formes du poumon et s'insinue profondément dans les scissures. Il y a deux plèvres, une pour chaque poumon.

Seuls, les poumons sont les véritables organes spécialisés pour l'acte respiratoire, puisque c'est à leur sein même (dans l'alvéole) que se fait l'hématose. Il n'en est pas moins vrai que les autres organes précédemment nommés : fosses nasales, larynx, trachée, bronches, plèvre, concourent également, dans la mesure de leurs moyens, à cet acte suprême qu'est la respiration. Il ne nous en faut pour preuve que le fait suivant : le poumon peut être absolument sain, mais il suffit que l'un ou l'autre des autres organes de la respiration soit atteint pour qu'immédiatement de graves désordres apparaissent.

On peut même aller plus loin et dire que la respiration peut être troublée alors même qu'aucun des organes de la respiration n'est touché ; une maladie du cœur (embolie), une maladie du rein (urémie), une péritonite même peuvent retentir aussitôt sur l'acte respiratoire.

Le cœur retentit sur le poumon, comme le poumon peut retentir sur le cœur. Au cours d'une maladie du cœur droit, un caillot lancé par l'artère pulmonaire peut immédiatement suspendre la respiration.

Dans l'apoplexie cérébrale, dans le coma urémique, la respiration est troublée, elle prend un caractère spécial bien connu des médecins, et cependant on ne note rien du côté des organes de la respiration. C'est assez dire combien cet acte si important de la respiration peut être dominé par des causes multiples, et que ce serait faire preuve d'erreur manifeste en même temps que d'étroitesse d'esprit de croire que seule une maladie du poumon peut expliquer un trouble de l'appareil respiratoire. Il est d'ailleurs très rare, lorsque l'appareil respira-

toire est touché, de ne constater la lésion que d'un seul organe.

Sans doute, le coryza simple est fréquent et peut exister à l'état isolé, mais il est très habituel de voir coexister des signes légers de trachéite, laryngite et bronchite en même temps que du coryza. De même, lorsque le poumon est atteint, très souvent la bronche et la plèvre réagissent à leur tour. C'est le propre de la fluxion de poitrine, d'origine grippale en particulier, d'atteindre successivement, quelquefois simultanément tous les étages de l'arbre respiratoire.

Ainsi on s'explique pourquoi certaines affections, comme la rougeole, la coqueluche, par exemple, où la toux fait partie de la maladie, se compliquent si volontiers de manifestations très graves de l'appareil pulmonaire (bronchite et broncho-pneumonie), pourquoi aussi la broncho-pneumonie peut se compliquer de pleurésie purulente.

Un organe malade réagit fatalement sur l'organe qui lui est proche et l'infecte très souvent.

Dr PIERVAL.

(La Maison)

L'AMI SINCÈRE

L'ami sincère est celui qui vous tend la main quand tout le monde vous abandonne. Qui pleure avec vous quand le monde rieur s'éloigne de vous.

Celui qui considère vos besoins avant vos mérites.

Celui qui comprend votre silence.

Celui qui oublie les fautes et vous donne de bons conseils.

Celui qui se réjouit quand la fortune vous sourit.

Celui qui, une fois arrivé au sommet de l'échelle, ne vous oublie pas si vous êtes en bas.

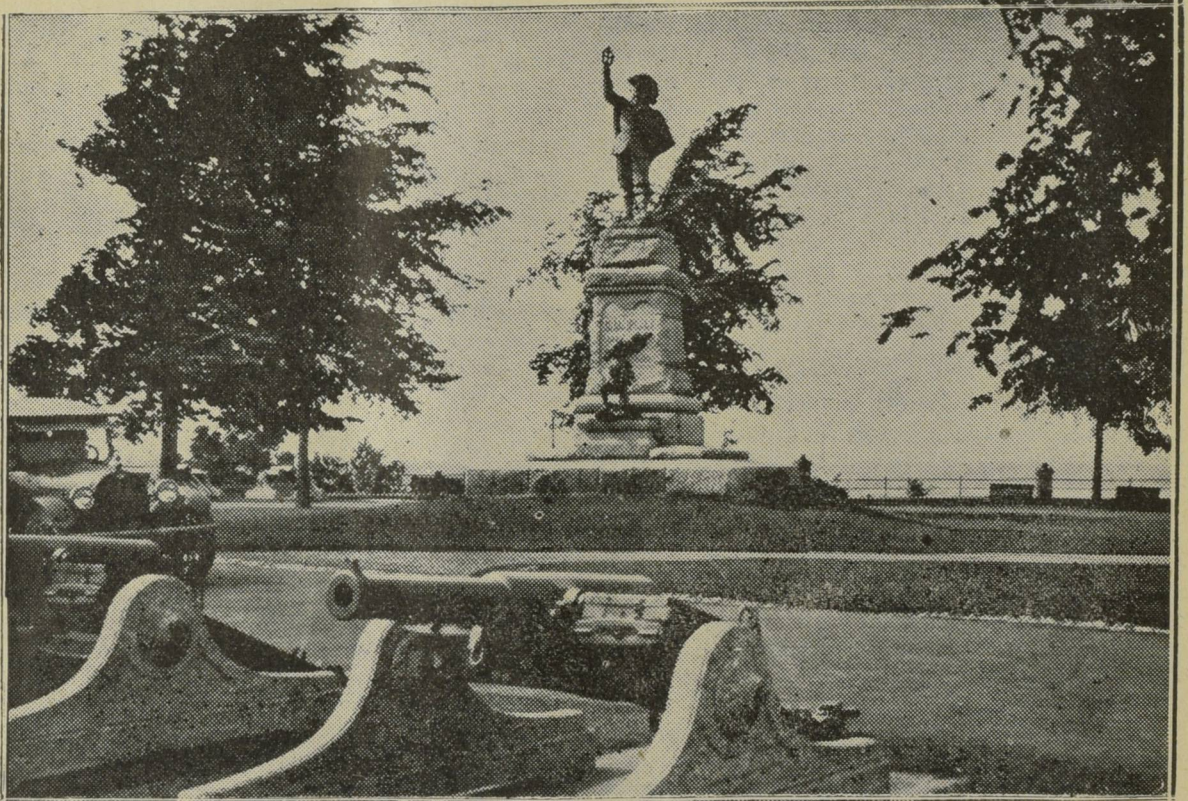
Celui qui est vrai en tout et partout et qui est de même envers vous.

Celui qui vous regarde de la même manière dans l'infortune que dans la prospérité.

Celui qui prend soin de vos intérêts comme des siens.

Celui qui vient vous secourir au moment du danger.

Mais celui qui s'éloigne au moment du danger est un fourbe.



LE MONUMENT CHAMPLAIN SUR LA POINTE NEPEAN, A OTTAWA



Coin de l'ouvrier

Le devoir d'état

TOUT homme sur la terre a un devoir d'état à remplir. Celui de l'ouvrier, c'est de donner pleine mesure à son patron. Et pour cela, il doit s'appliquer d'abord à bien apprendre son métier. Ce ne sont pas des travailleurs à l'à peu près qu'il faut à l'humanité. C'est voler son patron que de mal faire un travail qui nous est confié ou de ne pas lui donner plein temps. Un bon ouvrier consacre toutes ses énergies à son travail, et ne regarde pas l'heure à tout instant. Travailler consciencieusement fait trouver la journée plus courte. Ceux qui travaillent avec zèle, avec amour, se font malheureusement plus rares. Et pourtant les besoins grandissants de l'humanité demandent plein rendement de tous les travailleurs.

Le devoir n'amuse pas toujours, mais parce que c'est le devoir il doit être accompli sans bouder, sans rechigner.

Celui qui met tout son cœur à son travail finit par y trouver un certain plaisir, quelque dur que soit un labeur. N'avez-vous pas connu de pauvres vieux refuser de déposer l'outil, travailler jusqu'à leur mort quand ils auraient si bien pu se reposer ? Ne rien faire leur aurait fait paraître la vie plus triste encore. Trop souvent, le monde d'aujourd'hui considère le travail comme une charge, le métier comme un ensemble de corvées qu'on ne fait que parce qu'il faut bien vivre. On ne l'envisage pas en fonction des autres, on ne voit que soi-même, et alors fatalement on se plaint, on souffre, on déteste son travail. Il est bien plus facile de ne rien faire ou de faire des riens. C'est ennuyeux d'être obligé de se lever tôt, de se rendre à l'atelier par tous les temps, de travailler pour les autres. C'est ainsi que raisonnent les paresseux, ceux qui n'ont pas d'idéal et ignorent ce que c'est que le devoir.

Je suggérerais bien un moyen de sanctifier le travail et de le rendre agréable : ce serait de le rapporter à Dieu, de travailler pour Dieu. Mais qui pense encore à Dieu en travaillant ? C'est bon à l'église, une fois par semaine ; mais tous les matins offrir son travail à Dieu ! Pas nécessaire ! Et puis en travaillant, on pense plutôt à maigrir, à blasphémer même parfois, qu'à remercier Dieu du travail qu'il nous donne. Si Dieu ne nous soutenait, s'il ne nous donnait la santé, pourrions-nous travailler ?

Travailler parce qu'il le faut, simplement pour de l'argent, mais c'est travailler en esclave, en païen.

Le chrétien véritable vise plus haut : il travaille pour Dieu d'abord, pour la famille et la société ensuite.

Le salaire est nécessaire, il n'est donc pas à dédaigner, on doit même l'exiger pour assurer la vie de la famille, mais il est un autre salaire, qui ne se dépense pas celui-là, et dont on jouira toujours : c'est celui que Dieu nous donnera. Et ce salaire-là sera juste : tant fait, tant payé. On ne peut tricher le bon Dieu. Qu'importe que les hommes méconnaissent ce que vous avez fait, Dieu le sait. Faites que cela vous suffise, et vous serez heureux autant qu'on peut l'être ici-bas.

Pour bien exercer, connaître à fond un métier, il faut non seulement la pratique, il faut encore l'étude. Combien d'apprentis passent leurs veillées à étudier ? On pense plutôt à s'amuser, à courir les cinémas et autres lieux où l'on n'apprend rien de bon. Celui qui n'étudie pas ne fera toujours qu'un médiocre ouvrier, il restera au pied de l'échelle, serviteur des serviteurs.

Préparez-vous donc à bien servir, à servir le mieux possible suivant les facultés que Dieu vous a départies. Étudiez. Les premières choses qu'il vous importe de savoir, ce sont celles de votre métier. Ayez l'orgueil de les connaître et de les pratiquer mieux que les autres.

Servir ! Servir à quelque chose, servir le mieux possible. N'être pas un parasite qui vit des efforts des autres, mais au contraire, donner plus qu'on ne reçoit, agrandir le patrimoine humain. Ne rien devoir parce qu'on paie sa dette avec usure. Travailler pour des fins supérieures, offrir son travail au Maître Souverain qui jugera sans appel comme sans erreur. La belle ambition ! Le bel idéal !

Et quand vos cheveux auront blanchi sous le harnais, quand vos forces déclinantes vous indiqueront que le moment approche de déposer le fardeau, vous pourrez dire avec un légitime orgueil : J'ai bien travaillé, j'ai été un bon soldat de l'armée des travailleurs. Le soir approche, c'est le temps du repos. Père Éternel, j'attends de vous la récompense.

Pierre LÉPINE.

Le jeune Toto joue bruyamment :

— Tu sais bien, lui dit sa mère, qu'il ne faut pas faire du bruit quand ton père dort.

— C'est que, si j'en fais quand il ne dort pas, il me donne des claques."

**LA POUDRE
A PATE
MAGIQUE**

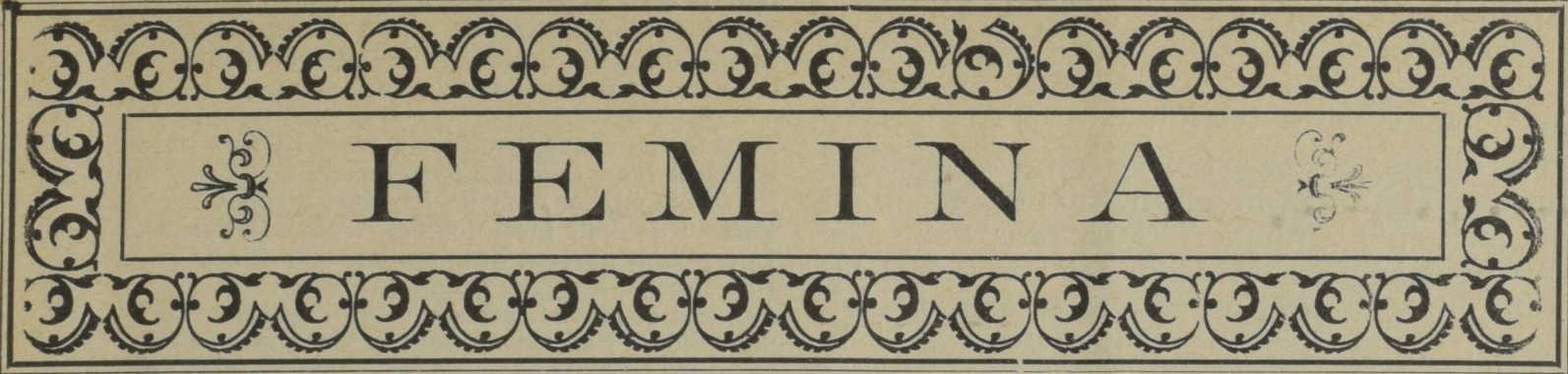


**EST TOUJOURS
FIABLE**

LA CIE. E.W. GILLET LTEE.
TORONTO MONTREAL QUEBEC



OH ! LE BEAU BROCHET !



FEMINA

Petite curieuse

ELLES étaient deux, jeunes, joyeuses et babillardes, elles attendaient beaucoup de la vie, beaucoup plus que la vie pouvait leur donner. Pendant leurs dernières vacances qu'elles passèrent à la campagne, elles voulurent savoir ce que l'avenir leur réservait.

Par un après-midi ensoleillé, elles se rendirent toutes deux chez un vieux tireur d'horoscope. Pour quelques sous, celui-ci leur fit un récit fantaisiste qui malheureusement fut pris au sérieux. Au retour, les jeunes filles étaient sérieuses, elles ne riaient plus, on leur avait prédit beaucoup de malheurs et d'épreuves et la confiance qu'elles avaient en un avenir heureux était disparue. Nos jeunes étourdies ajoutaient foi aux sombres prédictions du vieux.

Il nous faut reconnaître que c'est une forte tentation pour des jeunes de sonder le mystère de l'avenir afin de connaître ses réserves de joie et de jours heureux, mais d'un autre côté, n'est-il pas préférable de laisser à la Providence le soin de nous diriger, de nous éprouver ou de nous choyer quand bon lui semblera ?

Parmi celles qui ont souffert, il en est qui vont, toutes tremblantes, consulter les voyantes, les cartomanciennes et les autres faux prophètes. Pour quelques pièces d'argent, elles livrent les secrets de leur cœur, les aspirations de leur jeunesse demandant en retour qu'on leur dévoile le secret des jours à venir.

Étrange curiosité des humains qui demandent à la tireuse de cartes de leur dire l'avenir, au graphologue l'énigme de leur caractère et qui ne descendent jamais dans leur âme pour y faire l'analyse de leurs forces et de leurs faiblesses et pourtant cet avenir sera mesuré à la force de leur âme.

N'avons-nous pas assez du passé et du présent à porter sans y ajouter encore la connaissance de ce qui doit venir ? N'allons pas par une prévenance inutile, offenser la Providence en redoutant les épreuves ou les deuils qu'elle mettra sur notre route.

Pourquoi se donner l'inutile appréhension de malheurs incertains devant nous atteindre ?... Pourquoi ne pas aller tout simplement son chemin sans s'inquiéter d'épreuves probables ?...

Pourquoi enlever au bonheur à venir, le charme de l'imprévu ?

Les rêves appartiennent à la jeunesse, à elle seule, il appartient de les créer, de les deviner. N'est-ce pas une des meilleures joies de notre adolescence que de teinter l'avenir de la nuance de nos désirs ? Ces désirs à condition d'être raisonnables finiront toujours par s'accomplir si nous savons mettre dans notre vie, de la méthode, de l'énergie et du bon vouloir. Que notre âme vivante s'unisse à notre volonté dans l'accomplissement de notre devoir, l'harmonie qui résultera de l'accord de notre conscience et de notre vie, sera en nous une source inépuisable de joie intérieure que les épreuves ne sauraient tarir.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

DENISE.— Les sympathies ne se commandent pas, elles se trouvent tout aussi bien dans les quelques mots d'un court billet que dans des sourires et dans des mots. Ne craignez rien quant aux lettres qui me sont adressées de la part de la revue, la discrétion la plus complète nous entoure. Mes correspondantes sont assurées de trouver toujours ici le mot

susceptible de leur aider et de les encourager. Je ferai en sorte de remplir les engagements amicaux que vous me formulez et qui certes n'ont rien de bien terrible...

FRANÇOISE.— Les articles destinés à la revue sont soumis à la direction qui décide si on doit ou non les publier. Il ne faut donc pas m'en vouloir si les vôtres n'ont pas reçu l'accueil que vous désiriez. Suivez le conseil bien connu : Vingt fois... et peut-être qu'à la vingtième fois, vous serez reçue, qui sait ce que l'avenir vous réserve?... Il vous faut travailler encore beaucoup avant de songer à écrire dans une revue, car d'ordinaire on y est plus sévère que dans une page de journal...

Jeanne LE FRANC.

L'aurore boréale

La nuit d'hiver étend son aile diaphane
Sur l'immobilité morne de la savane
Qui regarde monter, dans le recueillement,
La lune, à l'horizon, comme un saint-sacrement.
L'azur du ciel est vif, et chaque étoile blonde
Brille à travers les fûts de la forêt profonde.
La rafale se tait, et les sapins glacés,
Comme des spectres blancs, penchent leurs fronts lassés
Sous le poids de la neige étincelant dans l'ombre.
La savane s'endort dans sa majesté sombre,
Pleine du saint émoi qui vient du firmament.
Dans l'espace nul bruit ne trouble, un seul moment,
Le transparent sommeil des gigantesques arbres
Dont les troncs sous le givre ont la pâleur des marbres.

Seul, le craquement sourd d'un bouleau qui se fend
Sous l'invincible effort du grand froid triomphant
Rompt d'instant en instant le solennel silence
Du désert qui poursuit sa rêverie immense.

Tout à coup, vers le nord, du vaste horizon pur
Une rose lueurs émerge dans l'azur,
Et, fluide clavier dont les étranges touches
Battent de l'aile ainsi que des oiseaux farouches,
Éparpillant partout des papillons dans l'air,
Elle envahit le vague océan de l'éther.
Aussitôt ce clavier, zébré d'or et d'agate,
Se change en un rideau dont la blancheur éclate,
Dont les replis moelleux, aussi prompts que l'éclair,
Ondulent follement sur le firmament clair.
Quel est ce voile étrange, qu'il plut ce prodige ?

C'est le panorama que l'esprit du vertige
Déroule à l'infini de la mer et des cieux.
Sous le souffle effréné d'un vent mystérieux,
Dans un écoulement d'ombres et de lumières,
Le voile se déchire, et de larges rivières
De perles et d'onix roulent dans le ciel bleu,
Et leurs flots, tout hachés de volutes de feu,
S'écrasent, et, touant des archipels d'opale,
Déferlent par-dessus une montagne pâle
De nuages pareils à des vaisseaux ancrés
Dans les immensités des golfes éthérés,
Et puis, jaillissant sur des vapeurs compactes,
Inondent l'horizon de roses cataractes.

Et la forêt regarde, enivrée, éblouie,
Se dérouler au loin cette scène inouïe ;
Et l'original, le mufle en avant, tout tremblant,
Les quatre pieds cloués sur un mamelon blanc,
L'œil grand ouvert, au bord de la savane claire,
Fixe depuis longtemps l'auréole polaire
Foudroyant de ses feux le céleste plafond
Et son extase fauve en deux larmes se fond.

CHAPMAN.



LE CANOTAGE SUR LA RIVIÈRE MAUVAISE, EN ONTARIO

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

Richardson, Québec; Mlle Jeanne Lachance, Couvent d'Embrun, Ont.; Mlle Yvonne Deschênes, 103, Chemin Ste-Foy; M. Georges Monier, 82, rue du Roi, Québec.

Le sort a favorisé: Mlle B. Deschênes et M. A.-B. Deschênes.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AOUT

DEVINETTES

1° C'est d'arrêter un ruisseau parce qu'il murmure.

2° C'est de ne jamais prendre un escalier dérobé.

MOTS EN LOSANGE

C
LAC
LIMON
CAMELOT
COLON
NON
T

CHARADE

Man — Sarde — Mansarde.

RÉBUS

Tout instant de la vie est un pas vers la mort.

Mot-à-mot: Toue teint Stan — 2 lave — I — et — 1 — pas — verre la — mors.

Ont trouvé toutes les solutions: M. Georges Larivière, St-Zacharie, Beauce; M. A.-B. Deschênes, Rimouski; M. J.-E. Robitaille, 22, rue de l'Église, Québec; M. Sylvio Lévesque, 230, rue Ste-Thérèse, Québec; R. Fr. Antoine, 262, rue St-François, Québec; Mlle Blanche Deschênes, 101½, Chemin Ste-Foy, Québec; M. Chs-Eug. Bellavance, 230, rue Ste-Thérèse, Québec; M. Chs-Henri Dufresne, 391, rue

JEUX D'ESPRIT No 112

DEVINETTES

1° Quel est pour un pompier le comble du dévouement professionnel?

2° Quel est pour un cheval le comble de la voracité?

DOUBLE ACROSTICHE

* A B R *
* F F U *
* M A G *
* O Y E *
* R A I *
* N N U *
* E I N *
* C O L *

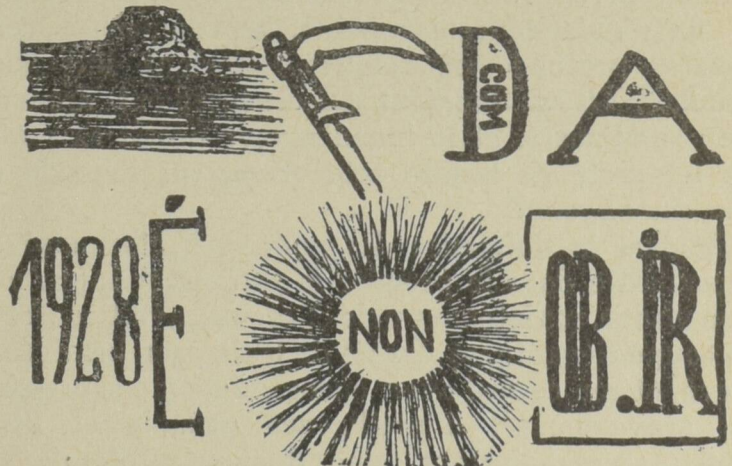
MOTS EN TRIANGLE

Reine de Carthage — Se trouve en mars — Sert à jouer — Partie du corps — Consonne.

ANAGRAMME

Sur six pieds je suis prénom féminin, lieu de prière et une sorte de graminée.

RÉBUS



FEUILLETON DE L'APÔTRE

ANITA & Par M. DELLY

1

I

Le professeur Handen déposa sa plume et se renversa dans son fauteuil avec un soupir de soulagement.

Il était enfin terminé, ce travail sur les origines de la Germanie, œuvre longue et ardue qui lui avait pris des années, coûté de patientes recherches et devait donner à son nom une célébrité européenne. Maintenant, il lui serait loisible de prendre du repos, et peut-être l'esprit plus tranquille donnerait-il au corps la vigueur qui lui manquait.

Un grand frisson le secoua tout entier. La chaleur était cependant intolérable dans ce cabinet de travail fermé de portières et de lourds rideaux, encombré de bibliothèques et de tables chargées de livres. C'était la retraite austère du savant... celle aussi d'un homme qui souffrait, qui se sentait envahi, terrassé chaque jour par une faiblesse plus grande.

En un geste lassé, la main fine du professeur passa à plusieurs reprises dans les cheveux blonds à peine grisonnants qui couronnaient son front très haut. Une fatigue indicible se lisait dans son regard, et, un instant, ses yeux se fermèrent. Mais aussitôt il se redressa. Repoussant d'un geste impatient les manuscrits épars devant lui, il murmura :

— Vais-je me laisser aller, maintenant ? Qu'ai-je donc ce soir ? Je ne suis pas malade, cependant... et même je vais certainement mieux.

Il se leva et se mit à arpenter la pièce. Sa taille élevée se découpait en une ombre gigantesque sur la muraille éclairée par les lampes du bureau. Au bout d'un moment, il interrompit sa promenade, et, prenant une photographie dans le tiroir d'un secrétaire, il se rapprocha de la lumière pour la regarder.

Elle représentait deux jeunes gens d'une quinzaine d'années, l'un très mince, très blond, avec un regard rêveur et doux ; l'autre brun, aux traits d'une régularité remarquable, aux superbes yeux foncés, profonds et tendres, décelant une âme ardente. Ils se tenaient affectueusement appuyés l'un sur l'autre, et le blond rêveur posait sa main, en un geste de tendre protection, sur l'épaule de son compagnon.

Malgré la différence des années, il était aisé de reconnaître dans le premier le professeur lui-même. Son visage, maintenant pâle et creusé, avait conservé sa coupe élégante, sa finesse de traits, son beau front élevé, et son regard avait encore la même expression de grave bonté, d'intelligence paisible et fière. Mais, en cet instant, une douleur profonde s'y

lisait, tandis qu'il s'attachait sur la physionomie attirante et charmeuse de l'adolescent brun.

— Bernhard, où es-tu maintenant ? murmura le professeur avec une étrange émotion. Il y a si longtemps que je ne t'ai vu !... Oui, il y a des années, et, pourtant, nous étions comme des frères ! Nous nous aimions...

Il s'interrompit et passa impatientement la main sur son front comme pour en chasser des souvenirs obsédants.

— Mais qu'ai-je donc ce soir ? répéta-t-il avec une sorte de colère. Je suis ridiculement faible, plus encore au moral qu'au physique. Pourquoi penser à cet ingrat ?

Il posa la photographie sur le bureau et reprit sa lente promenade. Mais il n'avait pas besoin de cette image pour se représenter Bernhard, son cousin, son ami tant aimé autrefois... et maintenant ?

Eh bien ! Conrad Handen ne pouvait se le dissimuler, le souvenir de celui qui avait été pour lui le plus tendre des frères était toujours vivant en lui... malgré tout.

Deux fois cousins germains par leur père et leur mère, ils avaient été élevés ensemble par la mère de Conrad, car Bernhard était devenu orphelin au sortir du berceau. Jamais frères ne s'aimèrent d'une plus vive affection. Très calme, presque froid en apparence, Conrad possédait une âme aimante et tendre, et si son esprit plus positif n'était pas capable de suivre son cousin sur les cimes élevées où l'emportaient un cœur ardent et une imagination passionnée, ils n'en étaient pas moins unis d'une inaltérable amitié.

Mais il vint un jour où Bernhard, artiste et poète, chercheur d'idéal, quitta l'Allemagne, en quête de régions plus lumineuses, de pays inondés de soleil, exhalant des effluves embaumés, vibrant encore des souvenirs du passé. Successivement, l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Italie, l'Espagne enfin furent visitées par lui. Malgré la séparation, l'union demeurait aussi étroite entre les cousins, et elle le fut jusqu'au jour où Conrad reçut une lettre datée de Valence, et révélant à chaque page un intime et profond bonheur. Bernhard lui faisait part de son intention de demander la main d'une jeune Espagnole de famille pauvre et fort modeste, mais parfaitement honorable. Alors, enthousiasmé, il dépeignait les qualités de cœur, l'intelligence, la beauté remarquable de celle qui serait bientôt sa fiancée, et, à la fin seulement, faisant mention de sa profession... Marcelina Diesco était cantatrice dans un théâtre de Valence.

Au reçu de cette lettre, Mme Handen s'emporta en reproches violents contre celui qu'elle appelait son second fils et qui flattait son amour-propre par sa beauté et ses dons brillants.

Conrad, lui, ne dit rien, mais il se sentit profondément blessé dans son affection fraternelle, en même temps que l'orgueil, très vivace chez cette nature calme et douce se révoltait à la pensée d'une telle mésalliance. Les Handen, antique famille de savants, étaient aussi fiers de leur nom que les plus nobles barons.

Le jeune professeur partit pour Valence. Il vit Bernhard et se convainquit vite de l'inanité de ses tentatives. Ce cœur enthousiaste et ardent, une fois donné, ne se reprenait plus.

— Choisis entre elle et nous ! s'écria violemment Conrad dans une dernière entrevue. Si tu l'épouses, ce sera fini entre nous.

— Soit ! répliqua Bernhard d'un ton ferme, mais j'ai trouvé en Marcelina l'épouse de mes rêves et je n'abandonnerai pas ainsi le bonheur.

Des paroles vives et blessantes ayant échappé à Conrad, Bernhard y répondit avec colère, et les deux cousins se séparèrent complètement irrités.

Meurtri dans son affection, blessé dans son orgueil, Conrad quitta Valence. Il avait pu cependant reconnaître la vérité des assertions de Bernhard touchant Marcelina. Sa profession et sa famille, pauvre et obscure, étaient les seules choses que les Handen pussent lui reprocher, son honorabilité étant inattaquable ; mais à leurs yeux, l'obstacle était infranchissable. Depuis lors, Conrad n'entendit plus parler de son cousin.

Tels étaient les souvenirs qui revenaient à l'esprit du professeur tandis qu'il arpentait son cabinet. En vain essayait-il de les chasser ; ils revenaient en foule, semblables à d'importuns papillons noirs.

Il s'approcha de la fenêtre et appuya son front brûlant contre la vitre. Mais de nouveau un frisson l'agita. Au dehors, le vent soufflait, glacial, dans la nuit sombre, et faisait douloureusement gémir portes et fenêtres. Lentement, le professeur revint vers son bureau... Mais il s'arrêta soudain, prêtant l'oreille. Une harmonie montait jusqu'à lui, une plainte douce et tendre, admirablement rendue par une main d'artiste. Elle s'exhalait en un chant délicat, d'une touchante simplicité, et mourut en un accord insaisissable.

Une transformation s'était opérée chez le professeur. Maintenant, une flamme joyeuse et fière animait son regard, et un heureux sourire passa sur son visage tandis qu'il murmurait :

— Comme cet enfant est doué ! Il sera un des premiers artistes de notre époque, mon Ary !

6 heures sonnaient à la grande horloge de bois sculpté. Le professeur rangea rapidement les papiers épars et, sortant de son cabinet, il descendit lentement. Le violoncelle avait repris son chant, mais, plus rapproché, il semblait moins mystérieusement pénétrant. Conrad Handen entra dans la pièce très vaste qui était la salle d'études et le lieu de réunion de sa famille. Quelques jeunes têtes se levè-

rent à l'arrivée du père, puis s'abaissèrent aussitôt sur les livres et les cahiers. Seule, une petite fille très blonde, au doux et délicat visage, en profita pour demeurer le nez en l'air, en contemplation devant les jeux de lumière et d'ombre produits sur le plafond par la lueur des lampes.

Le professeur se dirigea vers la cheminée où son grand fauteuil l'attendait en face de sa femme. En passant, il posa la main d'un geste caressant sur une épaisse chevelure brune aux crêpelures superbes. Un court instant, deux yeux gris foncé se levèrent vers lui, empreints d'une tendresse passionnée, puis s'abaissèrent aussitôt sur le dessin que traçait une petite main brune et fine.

— Pas trop de travail, Frédérique, dit doucement le professeur. Je croyais t'avoir dit de ne pas dessiner le soir, ma fille.

— Et je le lui ai répété ! dit la voix calme, un peu traînante de Mme Handen. Mais c'est une tête dure qui ne veut faire que sa volonté... Frédérique, laisse cela et prends ton tricot.

La main de la fillette se crispa sur son crayon, mais elle continua tranquillement à tracer ses lignes avec une impeccable correction.

— Eh bien ! Frédérique ! dit sévèrement le professeur.

Elle se leva aussitôt et alla prendre dans une corbeille un tricot commencé, puis elle revint s'asseoir près de la lampe. Sur ce jeune visage aux traits heurtés, à l'expression hautaine et sombre, on ne pouvait discerner aucune émotion, aucun indice d'une lutte intérieure.

Le professeur se laissa tomber dans son fauteuil, et son regard distrait se fixa sur la masse incandescente qui s'écroulait dans la cheminée avec un léger craquement. Devant lui, Mme Handen tricotait activement. Au bout d'un instant, sans s'interrompre, elle demanda :

— Où en es-tu de ton travail, Conrad ?

— Il est achevé, Emma, dit-il avec un soupir d'allègement. Je vais maintenant me reposer un peu, car je me suis vraiment surmené et je me sens faible.

Mme Handen cessa de travailler, et ses yeux bleu pâle se fixèrent, un peu inquiets, sur le visage amaigri de son mari.

— Tu te sens plus fatigué, Conrad ? Consulte donc encore, je t'en prie !

Il secoua négativement la tête. La maladie de cœur dont il souffrait était inguérissable, il le savait, mais il pouvait vivre longtemps encore... ou tout aussi bien mourir tout de suite. L'alternative favorable ne dépendait pas des médecins, mais seulement d'une existence calme, sans heurts trop violents.

De nouveau, le silence complet s'était fait dans la salle. Le violoncelle s'était tu dans la pièce voisine, et, quelques minutes après, un adolescent entra et se glissa doucement vers la table où travaillait Frédérique. Sans une parole, il ouvrit un cahier et se mit à écrire. La vive lueur d'une lampe tombait sur ce visage mince et pâle, copie exacte de celui

du professeur. Mais les yeux bleus au regard fier décelaient une nature plus ardente, plus décidée, plus orgueilleuse aussi que celle de Conrad.

De sa place, le professeur contemplait avec fierté cette couronne admirable, ces nombreux enfants si beaux, si intelligents, qui étaient les siens. Combien les lui enviaient ! Oui, il était vraiment un heureux père. Qu'avait-il à souhaiter ? Son bonheur était complet.

Pourtant, il passa la main sur son front d'un geste fatigué. C'était chez lui le signe habituel de la souffrance, morale ou physique, et, de fait, sa physionomie n'était pas précisément celle d'un homme heureux.

La paix si profonde de la maison Handen fut soudain troublée par le heurt violent du marteau sur la porte d'entrée. Une minute après, un bruit de voix parvint du vestibule. Le professeur, qui prêtait l'oreille, eut un tressaillement. L'organe rude et enrôlé du domestique s'était tu, et l'on distinguait maintenant une voix basse, pénétrante, un peu voilée et tremblante comme celle d'un être souffrant. Cette voix, Conrad la connaissait. Oh ! oui, malgré tant d'années, il ne l'avait pas oubliée !

Il se leva brusquement et se dirigea vers la porte qu'ouvrait en ce moment une main résolue. Sur le seuil, un homme parut... Un cri jaillit du cœur plus encore que des lèvres de Conrad :

— Bernhard !

Puis il recula, le regard soudain froid et sombre. Celui qui osait reparaître ainsi dans la vieille maison des ancêtres, c'était l'ingrat, le misérable que ses parents avaient renié... Un instant... oui, il l'avait oublié !

Bernhard s'était arrêté. Ses yeux d'un bleu profond, brillant de fièvre dans un visage émacié et livide, se posèrent avec un navrant reproche sur celui qui avait été pour lui un frère et qui s'éloignait de lui. Enfin, il parla, d'une voix faible et brisée que l'on entendait à peine.

— Conrad, ne veux-tu pas oublier ?... Après tant d'années, n'as-tu pas compris ?... J'étais jeune, j'ai eu des torts envers ta mère, envers toi, mon ami, mon frère... Oh ! ce n'est pas que je regrette mon mariage ! dit-il avec un soudain mouvement de fierté. Non, je n'aurais pu renoncer à ma douce, ma chère Marcelina... mais ce que je devais faire, c'était user de ménagements envers celle qui m'avait servi de mère, c'était te confier dès le premier instant mes espérances et mes rêves à toi qui me révélais tous les replis de ton cœur. Ensuite, j'ai eu l'orgueil de ne jamais chercher à renouer notre amitié... Conrad, pour cela, j'ai besoin de ton pardon.

Le professeur recula encore, et sa voix s'éleva brève et sèche :

— Vous faites bon marché de votre inqualifiable mésalliance, Bernhard Handen, et c'est là cependant la véritable, la seule cause de notre rupture. La maison qui a abrité notre honorable famille ne peut vous recevoir.

Le corps débile de Bernhard sembla soudain galvanisé, une flamme ardente passa dans son regard souffrant. Il étendit la main en un geste de protestation indignée.

— Pas un mot de plus, Conrad ! Tu sais que Marcelina était digne d'entrer dans notre famille, et il est inutile de réitérer des attaques de ce genre. Qu'importe qu'elle fût la fille de pauvres ouvriers, si son âme était belle et noble, si elle était capable de faire son bonheur ? Et elle l'a fait autant qu'il a été en son pouvoir... Oh ! cela, je puis le dire en toute sincérité ! fit-il avec un élan de reconnaissance passionnée. Elle a été dans ma vie comme une douce étoile, ma Marcelina... Et elle est partie... Conrad, elle est morte !

Ces mots étaient un cri de douleur, le gémissement d'une âme inconsolable, torturée par le regret. Le professeur tressaillit. Son cœur, qui luttait contre le pardon, se sentit envahi par une indicible compassion.

— Quoi, elle est morte ! murmura-t-il, avec une émotion qu'il ne put maîtriser.

Alors, regardant Bernhard avec plus d'attention, il se sentit douloureusement frappé en présence de cet homme qui avait son âge et semblait cependant un vieillard. Quelles luttes opiniâtres, quels travaux, quelles effrayantes épreuves avaient donc fait du beau et brillant Bernhard d'autrefois ce malheureux aux cheveux gris, au regard douloureux, au corps d'une extrême maigreur, courbé comme sous le poids d'un intolérable fardeau !... Il paraissait d'une faiblesse excessive et avait visiblement peine à se soutenir.

— Vous semblez avoir besoin de repos, dit le professeur d'un ton hésitant. Asseyez-vous au moins quelques instants.

Bernhard secoua énergiquement la tête.

— Je ne me reposerai pas ici si tu me traites en ennemi. J'aime mieux m'en aller, bien que la nuit soit si froide !... Oh ! si froide ! dit-il en frissonnant. Conrad, une dernière fois, je te le demande... veux-tu oublier... et pardonner à celui qui va mourir ?

— Quoi... ? Que dis-tu ? Pourquoi mourir ? s'écria Conrad en faisant un pas vers lui.

— Parce que je suis arrivé au terme de ma maladie... Ah ! tu ne sais pas, Conrad, quel courage il m'a fallu pour me traîner de Buenos-Ayres jusqu'ici !... Tu ne sais pas ce que j'ai enduré de souffrances, de terreurs sans nom à la pensée que je pouvais tomber en route avant d'avoir accompli ma tâche ! Je ne crains pas la mort... Je la désire même... J'ai tant souffert ! dit-il avec un accent d'intraduisible douleur. Mais avant je voulais... Où es-tu, Anita ?

Il s'était retourné, cherchant dans l'ombre du couloir. Près de lui, une voix douce murmura en espagnol :

— Me voici, père.

Bernhard attira à lui une petite forme noire et la poussa doucement en pleine lumière... C'était une fillette d'une dizaine d'années. Sous son grand chapeau, on distinguait un visage délicat et de superbes

yeux foncés voilés de longs cils... Elle devint aussitôt le point de mire des regards curieux des enfants du professeur, jusqu'ici dirigés vers l'étranger.

— Conrad, c'est ma fille, mon Anita, dit Bernhard, d'un ton vibrant de tendresse. Elle va bientôt rester seule au monde, et je voulais te la confier, afin que tu me remplaces auprès d'elle. C'est une Handen, elle aussi...

— C'est la fille d'une chanteuse !...

Devant Bernhard se dressait Mme Handen. Jusque-là, elle était demeurée immobile, figée dans une indicible stupéfaction, mais elle venait de se lever et de s'avancer en prononçant ces paroles avec un dédain impossible à rendre.

Bernhard tressaillit, et une lueur de colère jaillit de son regard triste.

— Oui, c'est la fille d'une chanteuse ! répéta-t-il d'un accent plein de douloureuse fierté. C'est aussi la fille d'une femme de cœur, d'une noble chrétienne. Marcelina n'avait adopté cette profession que pour obéir à ses parents, pour leur donner le pain dont ils auraient manqué sans elle. Aussitôt qu'elle l'a pu, elle l'a quittée sans regret... Oui, Madame, Marcelina était pauvre, elle ne comptait que des aïeux obscurs, mais soyez assurée qu'ils étaient aussi honorables que les vôtres, que les nôtres aussi. Et mon Anita est digne de prendre place parmi vos enfants !

Il s'interrompit en portant la main à sa poitrine. Son visage était étrangement décomposé... Il chancela et essaya de se retenir à un meuble, mais deux bras étaient là pour le recevoir et il y tomba inanimé.

— Appelle Thomas ! dit brièvement à sa femme le professeur dont le visage était presque aussi livide que celui de son cousin.

Quelques instants plus tard, Conrad, aidé du domestique, transportait Bernhard dans la chambre qui avait été la sienne autrefois. En attendant le médecin, il demeura près du lit, tenant la main de l'ami tant aimé et considérant avec émotion — avec remords aussi — ce visage d'où la vie semblait retirée... Cependant, le cœur battait encore, et, après de longs efforts, le docteur put faire revenir à lui le malade.

En apercevant son cousin anxieusement penché sur lui, Bernhard eut une lueur de bonheur dans le regard, et sa pauvre main décharnée pressa avec tendresse celle du professeur.

Celui-ci murmura à son oreille :

— Mon Bernhard, j'ai tout oublié... Nous vivrons ensemble comme autrefois.

Un triste sourire passa sur les lèvres du malade.

— Non, Conrad, il faut nous séparer. Je ne m'abuse pas, vois-tu, je sais que c'est fini... Demande au docteur... Oh ! vous ne me tromperez pas, ajouta-t-il en voyant le mouvement de protestation esquissé par le médecin. Je n'ai plus que quelques heures à vivre et je voudrais... Conrad, approche-toi, bien près, car je suis si faible !

En phrases brèves, hachées de fréquents repos, Bernhard raconta alors à son cousin sa vie depuis le

jour où ils s'étaient quittés à Valence... Après son mariage, il s'était installé dans une petite ville du littoral, où Marcelina et lui avaient vécu plusieurs années dans un délicieux bonheur intime. Mais il avait fait la connaissance d'un industriel espagnol qui l'entraîna dans diverses spéculations, très honnêtes, mais imprudentes, si bien qu'un jour il se réveilla ruiné. Dès lors commença pour lui la terrible lutte pour la vie. En Espagne, il n'avait pas cherché à se faire d'amis, et ceux d'Allemagne l'auraient repoussé. A grand'peine, il parvint à trouver une position modeste, mais une longue maladie étant survenu, il se trouva réduit plusieurs mois à l'immobilité, et à sa guérison, il se vit remplacé. Après plusieurs vaines tentatives, il accepta les offres d'un négociant de Buenos-Ayres, et partit avec lui en qualité de secrétaire, emmenant Marcelina et la petite Anita.

Mais cet être d'imagination et de poésie était peu fait pour les réalités de la vie, et son travail s'en ressentit, si bien qu'un jour le négociant, ayant à placer un parent, l'informa qu'il ne pouvait le conserver. Dès lors, ce fut la misère... Quels travaux avait dû accepter cet homme raffiné et délicat, quelles tortures morales et physiques avait-il endurées, il ne le dit pas, mais Conrad le devina aux ravages exercés sur ce visage naguère si beau, si rayonnant de vie et d'ardeur.

Marcelina, depuis longtemps malade, avait quitté la terre, et Bernhard, affaibli, brisé de corps et d'âme, avait formé le projet de revenir dans sa patrie. Mais il fallait gagner l'argent nécessaire au voyage... Ah ! quel prix il l'avait payé, cet argent ! C'était sa vie qu'il donnait en échange... sa vie qui s'en allait, goutte à goutte, dans un labeur dévorant, dans les privations de chaque jour. A la fin, une heureuse chance l'avait favorisé, il avait gagné rapidement une petite fortune, et il était parti, mourant, torturé par la crainte de ne pas arriver au but. Il avait enfin atteint la demeure de ses ancêtres, y faisant entrer sa fille, pour laquelle seule il avait pu supporter tant de souffrances.

— Maintenant, Conrad, promets-moi de lui servir de père... promets-moi de l'aimer ! Elle a tant besoin d'affection, ma petite chérie !... Mais où est-elle donc, mon Anita ?

— Me voici, père.

Et la petite forme noire s'avança. Elle avait suivi ceux qui portaient son père et s'était réfugiée dans un angle obscur de la chambre... Ses petites mains s'appuyaient sur sa poitrine comme pour comprimer la souffrance qui s'agitait en elle, et le regard qu'elle leva vers son père était empreint d'une telle désolation que Bernhard eut un tressaillement de douleur. Il l'attira à lui et la serra éperdument contre sa poitrine.

— Oh ! te quitter, ma petite bien-aimée ! dit-il avec un accent de désespoir.

Ils se tenaient embrassés avec une tendresse passionnée, et devant ces deux êtres intimement unis que la mort allait séparer, le cœur de Conrad se

brisa. Doucement, il prit la main de l'enfant en disant d'un ton tremblant d'émotion :

— Bernhard, je te le promets, ta fille sera ma fille et la sœur de mes enfants.

Un sourire de bonheur illumina le visage du mourant. Il détacha le petit bras qui l'enserrait encore et poussa Anita vers le professeur.

— Embrasse ton oncle, ma chérie. C'est à lui que tu obéiras désormais ; c'est lui qui t'aimera et te parlera de moi.

Conrad attira entre ses bras cette petite créature déjà presque orpheline et l'embrassa avec une profonde compassion...

Un jour — bientôt peut-être — sa Frédérique, sa fille préférée, ne ressentirait-elle pas aussi cette douleur, cette déchirante angoisse qui broyait le jeune cœur d'Anita?...

— Bernhard, l'enfant a besoin de repos, dit-il. Je vais la conduire à ma femme.

Les sourcils de Bernhard se froncèrent et son regard s'assombrit.

— Non, pas à elle... J'ai bien compris qu'elle n'aimerait pas ma pauvre petite, à cause de sa mère... Conrad, pas elle !

— Soit !... Je vais la confier à la femme de chambre, une douce et dévouée créature. Viens, ma petite Anita.

L'enfant se pencha vers son père et posa un long baiser sur ce front traversé de rides innombrables. Bernhard se souleva un peu et l'embrassa avec une tendresse ardente.

— Père, je reviendrai tout à l'heure ? demanda une petite voix suppliante.

— Oui, mignonne, c'est cela... Va te reposer un peu et ensuite tu reviendras. J'irai peut-être mieux, fit-il avec un navrant sourire. Va avec ton oncle, ma petite chérie.

Elle se laissa emmener. Au seuil de la porte, elle se retourna. Une dernière fois, les regards pleins d'amour du père et de la fille se croisèrent, et la petite main de l'enfant, se posant sur ses lèvres, envoya au mourant un tendre baiser.

La bonne Charlotte accueillit avec empressement la petite étrangère. Cette excellente femme, depuis de longues années au service de Mme Handen, avait pour les enfants un amour qui allait jusqu'à la passion.

— Je vais la mettre pour aujourd'hui dans la petite chambre à côté de la mienne, Monsieur le professeur. Comme cela, je pourrai la surveiller cette nuit, et demain Madame verra où elle veut l'installer.

Le professeur approuva l'arrangement et sortit pour aller retrouver son cousin. Mais, près de la porte, quelqu'un se dressa devant lui.

— Ne viens-tu pas dîner et te reposer, Conrad ? demanda la voix quelque peu agitée de Mme Henden.

— Me reposer !... quand Bernhard se meurt ! s'écria le professeur d'un ton de surprise indignée. Emma, me crois-tu capable de demeurer à l'écart tandis qu'il agonise, qu'il souffre, mon cher et malheureux cousin !

— Ton cher et malheureux cousin était hier encore appelé l'ingrat, dit Mme Handen d'un accent agressif. Tu oublies vite tes rancunes, Conrad !

Il recula avec un geste de révolte.

— Tu n'as donc pas de cœur, Emma ! Me faudrait-il refuser le pardon à ce mourant, à ce pauvre être qui a tant souffert ?... Est-ce là ce que tu voudrais ?

Elle ne répondit pas, mais ce silence semblait un acquiescement, et le professeur, l'écartant d'un mouvement indigné, pénétra dans la chambre de Bernhard.

Le malade semblait dans le même état, un peu plus faible cependant. Ses yeux bleu foncé, ses beaux yeux autrefois étincelants de vie et d'ardeur, se tournèrent, souffrants et inquiets, vers son cousin.

— Elle ne pleure pas, ma petite fille ?... Conrad, j'ai quelque chose à te dire... Anita est catholique comme sa mère. Promets-moi de la faire instruire dans sa religion et de ne jamais rien tenter pour l'en détourner.

— Sois sans crainte, mon Bernhard, dit le professeur avec tendresse. Ta volonté sera faite, Anita restera catholique... As-tu d'autres vœux, d'autres désirs, mon frère bien-aimé ?

— Oui... oh ! oui, Conrad ! Te souviens-tu, mon ami, de cette conversation que nous avons eue un jour, dans cette même chambre ? Tu m'as dit — le dirais-tu encore aujourd'hui, Conrad ? — que le bonheur de la terre te suffisait, que tu ne désirais que les joies de la famille et, plus tard, la célébrité. Hors de là, déclarais-tu, il n'y avait rien... rien que rêve et chimère... Moi, j'avais d'autres aspirations, j'avais soif de beauté, de perfection, d'idéal en un mot. Cet idéal, je l'ai cherché sur la terre... j'ai cru le trouver d'abord dans la nature, dans les arts, puis dans ma chère Marcelina. Mais si noble, si élevée qu'elle fût, ce n'était encore qu'une créature, et une créature qui m'a manqué un jour. Alors, Conrad, j'ai vu qu'il n'y avait de vrai, de beau, de bien, que Celui qui nous a faits, et qu'en lui se trouve le parfait bonheur...

Il s'arrêta haletant... Immobile et muet le professeur l'écoutait. Lui l'incroyant le sceptique se sentait remué jusqu'au fond de l'être par cet aveu de Bernhard. Et il ne pouvait se dissimuler qu'à certaines heures sous son orgueil de penseur indépendant il avait ressenti ce vide du cœur, ce cri de l'âme réclamant son Dieu, si bien exprimé par la parole de saint Augustin : " Vous nous avez créés pour vous, mon Dieu, et hors de vous nous ne pouvons trouver le repos."

— Conrad, j'ai toujours été croyant... mais le protestantisme, si froid, ne me disait rien au cœur, et je m'en allais à travers le monde comme une misérable épave flottante, à la recherche d'un lieu d'atterrissage. Enfin, je l'ai trouvé... je l'ai trouvé dans la religion de l'amour, la vraie, la seule... Conrad, je suis catholique !

— Catholique !... toi, Bernhard Handen ! s'écria-t-il d'un ton décelant plus de stupéfaction que de colère.

— Oui, mon ami, j'ai enfin trouvé la vérité... Et maintenant, je voudrais voir un prêtre... tout de suite, Conrad, car j'ai si peu à vivre !

Le professeur serra fortement la pauvre main exsangue.

— Tout ce que tu voudras, Bernhard... Tu es heureux de pouvoir assurer être dans la vérité, murmura-t-il avec un douloureux soupir.

— Avec une intention droite et un grand désir, tout homme y arrive, répondit Bernhard.

Un instant après, Thomas, absolument ahuri, recevait l'ordre de se rendre à la chapelle catholique et d'en ramener un prêtre.

Mme Handen entendit aussi... Elle sortit précipitamment de la salle d'étude et s'élança vers son mari qui remontait près de Bernhard.

— Conrad, dit-elle d'une voix frémissante, tu ne vas pas permettre cette apostasie ? Ce misérable...

Une main lui saisit durement le poignet.

— Tais-toi, Emma, s'écria le professeur avec indignation ; tais-toi, car tu me ferais te haïr !... Toi, une chrétienne, qui te pique de l'observance exacte de ta religion, tu insultes un mourant, un homme qui a souffert... oh ! Dieu seul sait combien ! dit-il avec une sorte de sanglot. Bernhard a trouvé la vérité, le bonheur dans la religion catholique qui fut, il y a bien longtemps, celle de nos ancêtres. Ou se trouve l'apostasie ?... Aujourd'hui ou autrefois ? Voilà ce qu'il faudrait démontrer.

Mme Handen revint lentement vers la salle d'étude. Un pli barrait son front très uni à l'ordinaire... Deux sentiments étaient seuls capables d'émouvoir cette nature placide et froide : un amour excessif et aveugle, bien que peu démonstratif, pour son mari et ses enfants, et un zèle religieux allant quelquefois, chez cet esprit étroit, jusqu'au fanatisme. Sa dédaigneuse et instinctive méfiance contre le malheureux Bernhard se trouvait donc encore augmentée et légitimée, à ses yeux de protestante rigoureuse, par sa qualité de "papiste".

Pour la première fois depuis trois siècles, un prêtre catholique franchit ce soir-là le seuil de la maison Handen... Après avoir reçu les sacrements, Bernhard parut plus calme, et bientôt même il s'endormit. Une lueur d'espoir traversa l'esprit du professeur. S'il allait guérir, malgré tout !

Conrad demeura quelque temps assis au pied du lit, contemplant le cher visage qu'il avait cru ne jamais revoir. Au bout d'un quart d'heure, il se leva doucement et se dirigea d'un pas léger vers un grand bureau placé à quelque distance. Là, s'étant installé, il se mit à écrire.

La porte de la chambre s'entr'ouvrit avec précaution, livrant passage à un blanc petit fantôme. Une masse de boucles noires tombait sur la longue chemise et entourait un délicat visage d'enfant aux grands yeux inquiets. Ces yeux inspectèrent rapidement la pièce. Devant le bureau, le professeur était toujours assis, mais il semblait dormir, la tête appuyée au dossier de son fauteuil. La douce lueur de la lampe à demi baissée éclairait un visage fin et pâle, incomparablement calme. Du lit, il ne venait également aucun bruit. Le paisible sommeil du malade se prolongeait.

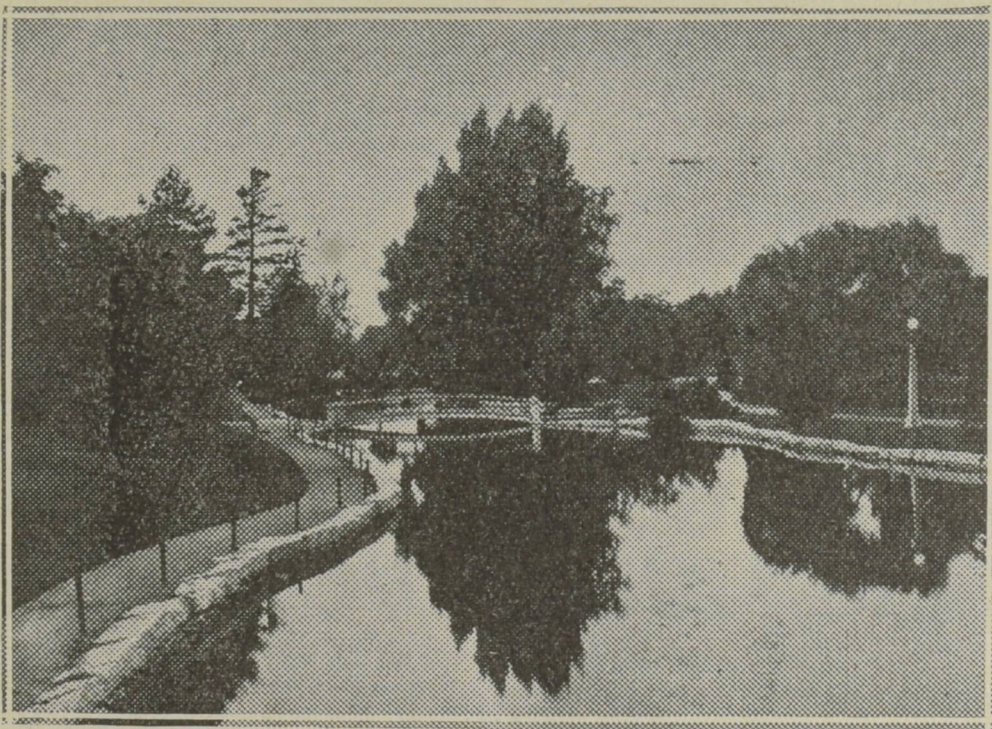
Anita s'avança, et, se penchant un peu, contempla avec une ardente tendresse le visage si beau, étrangement reposé et tranquille, presque souriant.

— Dors, petit père, murmura-t-elle doucement, dors pour guérir plus vite et pour partir d'ici où on ne nous aime pas.

Elle s'assit près du lit, ne quittant pas son père du regard ; mais, au bout de quelque temps, sa jolie tête s'inclina et elle s'endormit.

Les derniers tisons noircissaient dans le foyer, la lampe s'éteignait en répandant une odeur âcre, et, seul, le sifflement du vent rompait maintenant le silence.

(A suivre)



VUE DU CANAL RIDEAU, PRÈS D'OTTAWA

NOS ROMANS

COLLECTION "BIJOU"

A \$0.25 l'unité.— La reliure sur commande

Ablancourt d'	Le moulin hanté Les neuf filles du Colonel Sans patrie, (en 2 volumes)	Féli	Le maître
Affre-Barrère	Moi, reine...	"	L'invisible union
"	Le don redoutable	"	Les lois du cœur
"	Clari	"	Lise
"	Les fugitifs du Palatin	Feugère	Vincent l'enfant trouvé
"	Sous les palmiers de Bénarès	Flory	La pupille de Robert Quesnay
Arvor d'	L'orgueil de Bérengère	Fourniers	Fin de race
"	Ombre et clarté	Fradin	Un secret
Avone	Une gerbe de légendes	Gael	Le bijoux de la princesse
Babin	Tout naturel	"	Jeunes gloires
Beicayre	Le chemin du bonheur	Gallois	La fiancée du Celte
"	Le secret de la muette	Geizpitz	Sous les verrous
"	Péchés d'orgueil	Gourdon	Son héritage -- Bernard de Flée -- J'ai découvert la France -- Le drame d'Orsaizé -- Les vainqueurs
Benson	Ni l'un, ni l'autre	Harcoet	La fée du Val André
Bergy	Le neveu de M. Tardoussac	Hoirs	Fleurs des Landes
"	Les trois ouvriers	Launay	Allemande ?
Besancenet	Un mariage sous la Terreur	LeMièrè	La ferme fleurie
Bezançon	La lampe et l'étoile	"	Fleur de montagne
Bruyère	D'or, de l'encens, de la myrrhe	"	Les secrets de Vandeuze
	La filleule d'Aiguefolle	LeMonnier	Josèphe Armelin
Colomban	Claudinettes et son filleul	Lesbruyères	Le maître de Rouvray
Coz	Mais... une ombre passa...	Levray	La chevauchée des reîtres
"	Le broyeur d'hommes	Lys	Haines vaincues
"	Face au devoir	"	La rançon du silence
"	Après la haine	Mag	L'appel dans la tourmente
"	Les routes se croisent	Manoir	Le château de Pontinès
Daurel	Les secrets de la guerre	Mariech	Le moulin de Grand-Bé
		Marney	Le steppe blanc
Delly	Le roi des Andes	Mauclère	Cora Miller
"	Fleur du foyer, fleur du cloître	Menou	La sorcière d'Oya -- Le vœu de Malena -- Hors la vie -- Marise
"	Le testament de M. d'Erquoy	Meunier	Hors de l'ornière
"	Fille de Chouans	Montpeyroux	Les aventures de la mer
Dodeman	A quatre vents de la misère	Marian	La perte de Jérusalem
"	La rose de Provins	Nalim	Les Mathurin Vernon
"	La tartane rouge	Oliviero	Franfreluche et Brimboration
Donal	Les ruines fleurissent	O'Noll	Les deux voies -- A l'ombre de notre clocher -- Mon ami Desprez -- L'inconnu de vieux puits
"	Heureux les justes		Colline d'Orage -- La maîtresse de piano -- Le roc aux moines -- Le chanteur aux étoiles -- L'homme au turban -- Les maîtres du Bas Landrous -- Mathias Bernoude
"	Les faiseurs de ruines	Othe	Solange de Morthone
Dourliac	Les six jours d'un bourgeois de Bourges	Péronnet	Porteuse de lumière -- L'erreur de Gertrude
"	Le filleul de Fersen	Perreault	Max Dajol
"	Où l'abeille se pose...	Pujo	Fleur de France Linette & Lino
"	Le page de Charles Edouard	Pinet	Les deux maîtres
Drault	Six cent mille francs par mois	Rhuys	Prisonnier de la lumière
"	Galupin en Amérique sèche	Rieudé	Fidélité
"	Le sous-préfet de Rigomas	Rousseau	Morte pour revivre -- L'arbre de Judée
Drochon	C. G. Chicard	Ségonzac	Les aventures merveilleuses du clown trois pommes
DuBourg	Le mal de vivre	Sibrès	Le secret du dactylo
Ducluseau	Par le dur chemin	Thierry	Clos Joli -- L'île Bleue -- Huguette, la fille de l'Imagier -- Le tour vive
Duguet	L'amazone blanche	Topri	Avant les neiges
"	Jean Chouan	Vienne	Le patrimoine
Duny	La torpille souterraine		
Durassier	Jacqueline		
Duverne	La victoire de Micheline		
"	L'églantine et le genêt		
"	Le reflet dans la mare		
Escola	Le pain de chez nous		

N. B.— Toute commande doit être accompagnée du montant correspondant en bon poste ou chèque accepté.

LE SECRÉTARIAT DES OEUVRES

105, rue Sainte-Anne, 105
QUÉBEC